

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ARCHITECTURE BOOMTOWN EN BEAUCE ENTRE 1880 ET 1950 :
DOCUMENTATION, ANALYSE ET DÉFINITION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ(E)
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE DE L'ART

PAR
SOPHIE QUIRION

MAI 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes premiers mots de remerciement sont adressés à ma directrice de recherche, Christina Contandriououlos, dont la confiance, l'encouragement et les précieux conseils ont été essentiels à la rédaction de ce mémoire. Bien avant le début de cette maîtrise, Christina m'a proposé de présenter mes recherches à la Société pour l'étude de l'architecture au Canada (SÉAC). Cette première expérience de communication a animé mon engouement pour l'architecture Boomtown.

Je tiens à remercier les professeurs et professeures du Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal, en particulier Louis Martin et Pierre-Édouard Latouche pour leur généreux partage de connaissances sur l'histoire de l'architecture. Je voudrais également remercier la professeure du Département d'études urbaines et touristiques, Lucie K. Morisset, pour la qualité de son enseignement et pour avoir fait naître en moi une passion pour le patrimoine bâti. Merci aussi au professeur Jean-René Thuot pour la chaleureuse invitation à l'Université du Québec à Rimouski. Ces occasions de partage étaient essentielles à l'élaboration de ce mémoire.

Merci à Emmanuelle Bergeron, candidate à la maîtrise en design de l'environnement, pour les relevés architecturaux qui rendent justice à la beauté de l'architecture Boomtown et enrichissent considérablement cette recherche. Ces dessins contribuent également à la valorisation de ces bâtiments.

J'aimerais souligner l'aide de tous les Beucerons et Beuceronnes qui ont croisé mon chemin lors de cette recherche. Merci pour votre confiance, vos anecdotes et votre mémoire incontestable. J'espère que ce travail répondra à vos attentes et vous permettra de mieux connaître l'histoire de la Beauce ainsi que celle de son patrimoine bâti. Mes reconnaissances vont également à Robert Cliche (1921-1978) et Madeleine Ferron (1922-2010) qui m'ont transmis la flamme de l'histoire populaire beuceronne. Merci à la Société du patrimoine des Beucerons, notamment à Andréanne Couture et Pauline Bonnet, pour leur aide dans les archives.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude au Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, à la Fondation de l'UQAM, à la Fondation québécoise du patrimoine et à la Fédération Histoire Québec pour leur reconnaissance et leur soutien financier.

Mes derniers remerciements vont à ma famille et à mes amis. Merci tout spécialement à mes parents pour votre curiosité et votre soutien indéniabte. Merci à Alexandre Leclerc-Racine, mon conjoint, sans qui ce mémoire ne serait pas ce qu'il est. Nos discussions et ton point de vue critique ont enrichi mon écriture et ma réflexion.

DÉDICACE

À mes grands-pères, A. Bégin et feu A. Quirion,
Beucerons et anciens bûcherons

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE.....	iv
TABLE DES MATIÈRES	v
LISTE DES FIGURES.....	vii
RÉSUMÉ.....	ix
ABSTRACT	x
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 FONCTIONS ET FAÇADES	20
1.1 Définir l'architecture Boomtown.....	21
1.1.1 Une définition commune.....	21
1.1.2 Les typologies Boomtown.....	23
1.1.3 La typologie de l'atelier-maison	26
1.2 La constitution du corpus.....	29
1.2.1 Les méthodologies de recherche	29
1.2.2 Les limites temporelles	34
1.2.3 La présentation des résultats	35
1.3 La description du corpus beauceron	38
1.3.1 La situation géographique	38
1.3.2 La façade commerciale	43
1.3.3 Les spécificités beauceronnes	46
1.4 Conclusion.....	50
CHAPITRE 2 PAYSAGE EN MOUVEMENT.....	51
2.1 Par-delà la frontière	54
2.1.1 La frontière Beauce/Maine.....	54
2.1.2 La route Kennebec et les échanges migratoires	58
2.1.3 Le chemin de fer et l'ouverture du territoire.....	67
2.2 Le secteur forestier	77
2.2.1 Le contexte historique	78
2.2.2 Les moulins à scie	80
2.2.3 Une industrie transfrontalière.....	82
2.3 Conclusion.....	84

CHAPITRE 3 HISTOIRE ANONYME, ARCHITECTURE AUTHENTIQUE.....	86
3.1 Faire voir l’architecture vernaculaire.....	88
3.1.1 Trois types de relevés visuels.....	89
3.1.2 Objet vernaculaire, méthode vernaculaire.....	93
3.2 Études de cas.....	97
3.2.1 La Maison Adrienne-Lemieux	97
3.2.2 Le 136, 1 ^{re} Avenue Nord à Saint-Gédéon	105
3.2.3 La Quincaillerie de Saint-Éphrem.....	112
3.3 Conclusion	118
CONCLUSION	120
ANNEXE A Corpus actuel de l’architecture Boomtown en Beauce (2023)	127
ANNEXE B Quelques exemples du corpus ancien de l’architecture Boomtown en Beauce	143
BIBLIOGRAPHIE	147

LISTE DES FIGURES

Figure i Magasin général à Sherman (Colorado), v. 1894.....	5
Figure ii Grainfield Opera House, Grainfield (Kansas).....	5
Figure iii Boomtown à l'Île-aux-Noix.....	9
Figure iv Boomtown à Saint-Sébastien-de-Frontenac.....	10
Figure 1.1 Maison Boomtown à fausse mansarde, Terrebonne..	25
Figure 1.2 Maison Boomtown avec couronnement, Trois-Rivières	26
Figure 1.3 Salle paroissiale Boomtown, Saint-Côme-Linière.....	28
Figure 1.4 Boomtown, Vallée-Jonction	29
Figure 1.5 Le Groupe CAPSULE, <i>La Beauce et ses municipalités</i> (1987), 1990	31
Figure 1.6 Pierres de datation, La Guadeloupe	35
Figure 1.7 Captures d'écran, Boomtown, <i>Google My Maps</i> , 28 novembre 2023.....	37
Figure 1.8 Captures d'écran, Boomtown, <i>Google My Maps</i> , 28 novembre 2023. En ordre : Sainte-Marie, Vallée-Jonction, Saint-Joseph-de-Beauce, Saint-Georges.	39
Figure 1.9 Captures d'écran, Boomtown, <i>Google My Maps</i> , 28 novembre 2023. En ordre : Saint-Éphrem-de-Beauce, La Guadeloupe. Saint-Victor, Courcelles.....	41
Figure 1.10 Captures d'écran, Boomtown, <i>Google My Maps</i> , 28 novembre 2023. En ordre: Saint-Côme-Linière et Saint-Gédéon.....	41
Figure 1.11 Boomtown, Saint-Joseph-de-Beauce.....	45
Figure 1.12 Boomtown, Scott.....	47
Figure 1.13 Garage Boomtown, Sainte-Marie.....	48
Figure 1.14 Modèles de modillons produits par le Moulin Cliche, Vallée-Jonction.....	49
Figure 2.1 Alphonse Wells, <i>Map shewing the Southern boundary of the Province of Canada according to the Royal Proclamation of 1763 and the Imperial Act of 1774 called the Quebec Act distinguishing that portion of the boundary settled conventionally with the United States by the Treaty of Washington in 1842, and exhibiting the line of boundary claimed by the Province of New Brunswick. General Map A., 1844, 61 x 72 cm.....</i>	56

Figure 2.2 <i>Ibid.</i> (Détail).....	57
Figure 2.3 Publicité du <i>Quebec Central Railways</i> , v. 1909	69
Figure 2.4 Saint-Évariste-Station, entre 1907 et 1929	74
Figure 2.5 E.E Taché, <i>Village de Saint-Éphrem</i> , 1891	76
Figure 2.6 Boomtown, Saint-Éphrem, v. 1926.	77
Figure 3.1 Pierrette Pepin-Roy, <i>Rue Principale, Saint-Joseph de Beauce (1910)</i> , 1991.....	91
Figure 3.2 Jean-Pierre Dupuis, Maquette de la Maison Adrienne-Lemieux, 2022.....	93
Figure 3.3 Emmanuelle Bergeron, Capture d'écran d'un relevé architectural dans <i>Rhinoceros 3D</i> , 2023.....	96
Figure 3.4 Emmanuelle Bergeron, Capture d'écran d'un relevé architectural dans <i>Adobe Illustrator</i> , 2023.....	96
Figure 3.5 Emmanuelle Bergeron, Axonométrie de la Maison Adrienne-Lemieux (42, route 108 E, Saint-Éphrem), 2023.	101
Figure 3.6 Emmanuelle Bergeron, Élévation de la façade de la Maison Adrienne-Lemieux (42, route 108 E, Saint-Éphrem), 2023.....	104
Figure 3.7 Emmanuelle Bergeron, Élévation du côté gauche de la Maison Adrienne-Lemieux (42, route 108 E, Saint-Éphrem), 2023.....	104
Figure 3.8 L'Hôtel Boutin après les rénovations de 1910, v.1910.....	107
Figure 3.9 Emmanuelle Bergeron, Élévation de la façade du 136, 1 ^{re} Avenue à Saint-Gédéon, 2023.	109
Figure 3.10 Emmanuelle Bergeron, Axonométrie du 136, 1 ^{re} Avenue à Saint-Gédéon, 2023....	111
Figure 3.11 Emmanuelle Bergeron, Élévation du côté droit du 136, 1 ^{re} Avenue à Saint-Gédéon, 2023.....	111
Figure 3.12 Emmanuelle Bergeron, Axonométrie de la Quincaillerie de Saint-Éphrem (36, route 271, Saint-Éphrem), 2023.	115
Figure 3.13 Emmanuelle Bergeron, Élévation du côté droit de la Quincaillerie de Saint-Éphrem (36, route 271, Saint-Éphrem), 2023.....	117
Figure 3.14 Emmanuelle Bergeron, Élévation de la façade de la Quincaillerie de Saint-Éphrem (36, route 271, Saint-Éphrem), 2023.	117

RÉSUMÉ

Résumé

Ce mémoire porte sur l'architecture vernaculaire Boomtown au Québec et se concentre sur l'analyse d'un corpus beauceron construit entre 1880 et 1950. La dynamique des influences culturelles et économiques entre la Beauce et l'État du Maine est à la base d'une hypothèse selon laquelle cette région québécoise était propice à la dissémination du genre Boomtown en raison des va-et-vient transfrontaliers et du développement de l'industrie de transformation du bois. Ce type d'architecture est profondément lié aux migrations temporaires, à l'histoire ferroviaire, à l'établissement des villages et à l'essor des moulins à scie locaux. L'architecture Boomtown est le résultat de l'américanisation du paysage bâti québécois, qui s'est traduit par le transfert de typologies et de méthodes de construction industrielle, dont la charpente à claire-voie (*Balloon Frame*). Le premier objectif de ce mémoire consiste à faire une synthèse des études existantes sur l'architecture vernaculaire au Québec. Il s'agit ensuite de proposer une définition de l'architecture Boomtown puis d'identifier les caractéristiques spécifiques aux exemples de la Beauce. Enfin, ce mémoire propose des méthodologies novatrices, adaptées au corpus et aux approches actuelles, pour approfondir et renouveler les connaissances sur l'architecture vernaculaire Boomtown en Beauce.

Mots clés :

Boomtown, Charpente à claire-voie, Western False Front, Architecture vernaculaire, architecture domestique, architecture commerciale, études migratoires, bois de sciage, histoire des constructions, histoire ferroviaire, typologie, Beauce, Maine, Québec.

ABSTRACT

Abstract

This master's thesis offers an analysis of Boomtown architecture in Quebec, focusing on a corpus of case studies built in Beauce between 1880 and 1950. The cultural and economic connections between the Beauce region and the state of Maine lead to the hypothesis that this region was conducive to the dissemination of Boomtown architecture due to cross-border comings and goings and the development of the wood industry. This type of architecture is deeply linked to temporary migration, railway history, village settlement and the rise of local sawmills. Boomtowns are the result of the Americanization of Quebec's built landscape, which led to the transfer of industrial construction typologies and methods, including balloon framing. The first goal of this thesis is to offer a critical review of existing studies on vernacular architecture in Quebec. The second is to propose a definition of Boomtown architecture and to identify the specific characteristics of examples in Beauce. Finally, this dissertation proposes new methodologies, specifically adapted to the corpus, and inspired by recent approaches, to deepen and renew the understanding of Boomtown vernacular architecture in Beauce.

Keywords

Boomtown, Balloon Frame, Western False Front, Vernacular Architecture, Domestic Architecture, Commercial Architecture, Migration Studies, Lumber, Building History, Railway history, Typology, Beauce, Maine, Quebec

INTRODUCTION

« (...) le vernaculaire désigne ce qui échappe au mode de gestion planifié, synoptique, abstrait ou bureaucratique et se déploie donc dans une improvisation, un bricolage « sur place », une inventivité soustraite à des normes générales dictées de l'extérieur. Le langage ordinaire le résume par une jolie formule: avec les moyens du bord. »
Jérôme Meizoz, *Écrire les mondes vernaculaires*¹

L'architecture Boomtown fait partie intégrante du paysage bâti nord-américain. À la fois un modèle domestique et commercial, elle est caractérisée par un bâtiment à volumétrie simple, à plan carré ou rectangulaire, généralement de deux étages et une façade-écran au jeu d'ornementations *western* dont un parapet dépasse le toit. Le revêtement de planches à clin, les galeries avec balustres en bois tourné et les œils-de-bœuf sont d'autres caractéristiques souvent présentes. Les exemples Boomtown se trouvent sur des rues résidentielles ou commerciales, tant en milieu urbain que régional, ou sur les places publiques des villages. Cette architecture semble appartenir à une époque révolue, mais elle persiste sur l'ensemble du territoire et dans l'imaginaire nord-américain. Selon les inventaires de patrimoine bâti des municipalités régionales de comté (MRC)², l'architecture Boomtown est présente sur presque l'ensemble du territoire administré du Québec et elle fait partie d'un type architectural reconnu. Au Saguenay, en Abitibi, en Chaudière-Appalaches ou en Gaspésie, des bâtisseurs, souvent anonymes, ont reproduit ce type architectural associé à la prospérité. Bien que de nombreux exemples aient été détruits par des incendies, par des inondations ou pour laisser place à des bâtiments répondant à la modernisation des usages, plusieurs sont toujours présents.

Malgré ces considérations patrimoniales récentes et l'omniprésence des bâtiments Boomtown sur le territoire, ce type d'architecture n'a pas encore été étudié à partir d'une perspective québécoise. Au-delà des informations générales qui se multiplient dans la littérature quant aux influences, aux

¹ Jérôme Meizoz, *Écrire les mondes vernaculaires: littérature, ethnologie et création sociale*, Rimouski, Tangence éditeur, coll. « Confluences », 2021, p. 33.

² Pour en savoir plus sur ces inventaires, voir le projet de loi n.69 : Assemblée nationale du Québec, *Projet de loi n° 69, Loi modifiant la Loi sur le patrimoine culturel et d'autres dispositions législatives*, 2021.
En ligne. <<https://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/projets-loi/projet-loi-69-42-1.html?appelant=MC>>.
Consulté le 17 décembre 2023.

ornements ou encore aux matériaux propres aux Boomtown, il existe peu de documentation approfondie et leur histoire reste méconnue. Ce mémoire vise à pallier cet écueil en s'intéressant à un corpus défini : l'architecture Boomtown de la Beauce. Les premiers objectifs sont de documenter, d'analyser et de définir l'architecture Boomtown au Québec puis d'identifier les caractéristiques spécifiques aux exemples de la Beauce.

Étymologie et origines

Le terme Boomtown, utilisé couramment au Québec pour nommer l'objet de cette étude, a une connotation bien spécifique au langage visuel des villes issues de la conquête de l'Ouest américain³. Cette appellation fait aujourd'hui consensus dans les inventaires de patrimoine bâti. Dans l'histoire de l'architecture au Québec, l'architecte Melvin Charney (1935-2012), lorsqu'il abordait ce type de bâtiments dans les années 1970 et 1980, les valorisait en les qualifiant de « monument » ou il leur attribuait des noms génériques comme « maison » et « édifices non identifiés »⁴. Michel Lessard et Huguette Marquis utilisaient quant à eux le terme Boomtown en 1972 pour décrire ces « boîtes carrées de style *western* »⁵. En 1998, les architectes Jules Auger et Nicholas Roquet recourent aussi au terme Boomtown pour décrire la Maison Philippe-Verrette à Trois-Rivières⁶. Dans le Canada anglais, quelques historiens de l'architecture ont aussi fait usage de cette appellation dont Trevor Boddy et Harold Kalman⁷. Aux États-Unis, c'est plutôt la terminologie *False Front House* qui est aujourd'hui employée.

³ Le terme Boomtown peut s'écrire avec ou sans la majuscule au début. Dans la littérature, l'orthographe varie d'une source à l'autre. Pour ce mémoire, nous avons choisi d'employer la majuscule à l'image des inventaires de patrimoine bâti récents.

⁴ Nous référons aux textes *Les mouvements modernes de l'architecture canadienne-française* (1978) et *À qui de droit : Au sujet de l'architecture contemporaine au Québec* (1982). Source : Melvin Charney, « Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney (dir. Louis Martin), Montreal, Potential Architecture Books, 2018, 271 p.

⁵ Michel Lessard et Huguette Marquis, *Encyclopédie de la maison québécoise : 3 siècles d'habitations*, Les Éditions de l'Homme, 1972, p. 50.

⁶ Jules Auger et Nicholas Roquet, *Mémoire de bâtisseurs du Québec : répertoire illustré de systèmes de construction du 18e siècle à nos jours*, Montréal, Méridien, 1998, p. 116.

⁷ Trevor Boddy, « Introduction: Notes for a History of Prairie Architecture », *Prairie architecture: a special issue of Prairie forum*, vol. 5, n. 2, 1980, pp. 123-142 ; Harold Kalman, *A history of Canadian architecture*, Toronto, Oxford University Press, 1994, 933 p.

Selon la géographe américaine Ellen Hostetter: « The term Boomtown conjures an image of historic mining towns hastily formed by thousands of fortune seekers. The mid-1800s gold and silver strikes in the Far West United States provide famous examples (...) »⁸. En effet, la terminologie Boomtown, traduite en français par *ville champignon*, est enracinée dans l'imaginaire collectif par sa signification coloniale liée à l'expansion territoriale vers l'Ouest. La culture *western*, associée aux villes minières se développant en une nuit au milieu d'un territoire aride et désertique, est structurée par la rue principale ; lieu des marges peuplé de travailleurs miniers, de chevaux, de commerçants avarés et de criminels qui déambulent de saloon en saloon⁹. Lorsqu'un gisement s'annonçait abondant, les campements se transformaient en villages établis et des artères constituées de structures permanentes se formaient. Sur ces artères, un type de bâtiment symbolisant la stabilité et l'augmentation des richesses se multipliait, nommé plus tard le *Western False Front* ; « (...) a significant western frontier building type that served as a critical indicator of social change (...) »¹⁰. Principalement pour afficher un commerce, les colons, en reprenant des modèles de devantures commerciales des villes de l'Est américain, ont posé de larges façades de bois de sciage à l'avant de bâtiments de faible qualité comme les constructions rectangulaires en bois rond (figure i).

L'historien de l'architecture Kingston Heath est l'un des rares chercheurs à s'être consacré à l'architecture des villes pionnières (*Frontier town*) de l'Ouest américain et plus spécifiquement aux *Western False Front*¹¹. Dans ses recherches, il retrace l'émergence de ce type en mettant l'accent sur le caractère migratoire des colons qui voyageaient de ville en ville pour atteindre les régions

⁸ Ellen Hostetter, « Boomtown Landscapes », *Material Culture*, vol. 43, n. 2, 2011, p. 59.

⁹ L'auteur Elliott West a rédigé un ouvrage sur la vie urbaine des villes pionnières de l'Ouest où il aborde le cas des saloons et les habitudes de fréquentation. Source: Elliott West, *The saloon on the Rocky Mountain mining frontier*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1979, 234 p.

¹⁰ Kingston Heath, « False-Front Architecture on Montana's Urban Frontier », *Perspectives in Vernacular Architecture*, vol. 3, 1989, p. 199.

¹¹ Thomas Carter soulève quelques raisons qui déterminent le manque de littérature sur l'architecture de l'Ouest américain et la prédominance de la recherche sur les territoires du Midwest et de l'Est. Selon lui, le développement de l'Ouest américain vient beaucoup plus tard, de manière saccadée et se produit rapidement, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'un développement colonial évolutif comme dans l'Est. Le territoire de l'Ouest a été colonisé pour l'extractivisme, ce qui résulte à la création de plusieurs petites régions qui n'auraient pas de liens entre elles. Toutefois, les études sur le paysage et sur l'architecture vernaculaire de l'Ouest démontrent le contraire ; on retrouve des formes et des façons de faire similaires sur plusieurs territoires. De plus, Carter ajoute que les études de l'architecture vernaculaire aux États-Unis se basent sur des études antérieures toutes réalisées par rapport au territoire de l'Est, ce qui résulte à un manque de documentation et de théorisation sur le développement architectural de l'Ouest. Source: Thomas Carter, « Introduction: a theory for Western vernacular architecture », dans *Images of an American land: vernacular architecture in the Western United States*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1997, pp. 3-18.

éloignées de l'Ouest¹². Les colons avaient une idée assez précise des modèles architecturaux symbolisant la prospérité urbaine puisqu'ils s'arrêtaient par les grands centres établis comme Saint-Louis, Denver et Salt Lake City. Au 19^e siècle, les artères commerciales de l'Est et du Midwest étaient constituées de devantures commerciales en maçonnerie et parfois de *Cast Iron Front*. Ces derniers étaient des façades en métal préfabriquées en usine, transportées par train et apposées sur la charpente de bois ou de brique d'un commerce ou d'un bâtiment institutionnel, comme les bureaux de mairies ou les théâtres. Le métal était appliqué sur la partie supérieure de la façade. Des colonnes de fonte ou de fer servaient de supports au rez-de-chaussée, sur lequel on pouvait faire glisser une grande vitrine. L'exemple de l'opéra de Grainfield au Kansas, complété en 1887, démontre bien l'usage d'un *Cast Iron Front* provenant de la célèbre manufacture *Mesker Brother Iron Work*, connue pour leur catalogue de façades métalliques ornementées (figure ii). Ce type de devanture est caractérisé par leur malléabilité et leur faible coût ; « [They] could be selected directly from catalogs, which began to appear in the early 1850's. Standardized sills, columns, and lintels could be arranged to create fronts of all sizes, styles and configurations. »¹³. Selon Heath, les *Western False Front* sont des variants de ce modèle qui ont été adaptés aux conditions matérielles de l'Ouest américain. En prenant en exemple la ville de Banack au Montana au tournant des années 1860, Heath souligne que l'isolement du territoire, causé par l'absence d'un réseau ferroviaire complet, avait contraint les constructeurs à s'approprier les ressources disponibles à proximité. Le bois avait donc été exploité dans les moulins à scie pour répondre aux besoins de ces nouvelles constructions commerciales. Néanmoins, le développement des technologies de transformation du bois avait rapidement offert la possibilité aux commerçants d'opter pour de fausses façades s'assimilant de plus en plus aux *Cast Iron Front*.

¹² Kingston Heath, « Striving for Permanence on the Western Frontier: Vernacular Architecture as Cultural Informant in Southwestern Montana », Thèse de doctorat, Providence, Rhode Island, Brown University, 1985, p. 88.

¹³ H. Ward Jandl, « Rehabilitating Historic Storefronts », *11 Preservation Briefs*, U.S. Department of the Interior National Park Service Cultural Resources Heritage Preservation Services, 1982, p. 2.



Figure i Magasin général, Sherman (Colorado), v. 1894. Photo: *Western Mining History*.



Figure ii Grainfield Opera House, Grainfield (Kansas). Photo : [Devin Blackwood](#), 2018 (avec l'autorisation du photographe).

Heath accorde une importance particulière à l'émergence de la charpente à claire-voie, ou *Balloon Frame*, dans la construction des *Western False Front* : « The more fully developed false front employs a balloon frame facade across the face of a three-sided, load bearing log frame. The balloon frame accomodates the large store front windows desired, in comparison to the diminished opening mandated by log construction. »¹⁴. Cette méthode de construction, d'abord employée sur les façades, est caractérisée par une ossature de bois de sciage assemblée en cadres à l'aide de clous et dont les montants verticaux parcourent toute la hauteur du bâtiment, ce qui requiert peu de main-d'œuvre¹⁵. Elle remplace les charpentes communes de l'Est américain, les charpentes à pan de bois, difficiles d'usage et plus dispendieuses en raison de l'utilisation de bois équarris assemblés par tenons et mortaises. Plutôt que d'utiliser des pièces de bois lourdes qui nécessitent des moyens de construction plus élaborés, la charpente à claire-voie requiert des pièces plus légères et standardisées dans les moulins à scie. En provenance du Midwest américain, le *Balloon Frame* a été popularisé principalement dans les constructions domestiques en Amérique du Nord dès 1840 pour leurs qualités économiques, leur facilité d'usage et leur malléabilité. En effet, cette charpente répond à un besoin d'économie de matériau en réduisant le volume de bois utilisé dans la construction tout en nécessitant une main-d'œuvre peu nombreuse. Le territoire de l'Ouest était constitué d'un environnement peu favorable à l'industrie forestière. De plus, il s'agit d'une technique de construction qui a été démocratisée grâce à la montée de l'industrialisation des matériaux et à l'accessibilité du transport de ces matériaux par les nouveaux réseaux ferroviaires, correspondant tout à fait au contexte de la conquête de l'Ouest. Ainsi, la façade *western* est devenue une devanture composée de planches à la verticale comblée par des planches à l'horizontale, structurellement indépendante et attachée au bâtiment par des clous. En plus d'offrir une malléabilité décorative, ce mode de construction permet l'ajout des baies vitrées commerciales.

Toujours selon Heath, les marchands avaient l'habitude de peindre ces façades afin d'imiter des matériaux de meilleure qualité comme la pierre ou la brique dans l'objectif de recréer des villes à l'image de l'Est qui symbolisait la prospérité¹⁶. Vers la fin du 19^e siècle, les bâtiments en bois rond qui étaient cachés par les grandes façades planes rectangulaires ont été remplacés par des

¹⁴ Kingston Heath, *op. cit.*, p. 86.

¹⁵ Pour plus de détails techniques sur la charpente à claire-voie : Maurice J. Clayton, *Canadian housing in wood: an historical perspective*, Ottawa, Canada Mortgage and Housing Corporation, 1990, pp. 109-117.

¹⁶ Kingston Heath, *op. cit.*, p. 85.

charpentes en bois de sciage. Finalement, les devantures en métal ont même atteint l'Ouest, où les bâtisseurs les ont adoptées sur des bâtiments en bois ou en maçonnerie, reproduisant fidèlement les modèles commerciaux de l'Est américain. Heath analyse ces transformations et en conclut : « The massing formulas, however, remained basically the same since they were derived from masonry prototypes initially. At this point the false front became structurally less deceitful but nevertheless retained the basic premise of feigning better materials and a three-dimensional rectilinear massing it seldom possessed. »¹⁷.

Lors de la croissance rapide d'un village minier ou d'un centre urbain, les propriétaires de commerces désiraient exprimer une prospérité économique, une permanence territoriale et une sophistication de l'architecture, c'est-à-dire qu'ils voulaient impressionner visuellement les consommateurs. La fausse façade, qu'elle soit de bois ou de métal, donnait la possibilité de le faire à moindre coût, de manière variée, bien que d'une façon tout à fait artificielle d'un point de vue architectural ou constructif. À l'échelle de la rue, ces fausses façades collées les unes sur les autres donnaient aux rues principales des caractéristiques similaires à celles des grandes villes : « During the 1860s in Montana, compact groups of buildings, huddled together along the lifeline of main street traffic, constituted the only urban context for hundreds of miles »¹⁸. La linéarité produite par les façades produisait un rythme à l'image des centres urbains et favorisait une rupture avec le reste du territoire largement inhabité par les colons¹⁹.

La mainmise hégémonique des Américains et la diffusion de la culture visuelle *western*, par l'imprimé et le cinéma, ont contribué à établir le *Western False Front* en tant que référence architecturale au Québec. Au cours du 19^e siècle, ce type de bâtiment répondait à la fois à des besoins économiques et à un désir esthétique. Sur un garage, une maison, un cabanon, un monument funéraire, un commerce ou encore une salle paroissiale, le Boomtown s'est adapté à de

¹⁷ Kingston Heath, *op. cit.*, p. 200.

¹⁸ *Ibid.*, p. 199.

¹⁹ Pour les passants sur la rue, les fausses façades pouvaient même faire oublier leur présence sur les territoires de l'Ouest ; les montagnes et les vastes étendues étaient cachées par la prédominance des devantures. L'histoire de ces façades marque l'imaginaire. Source: Old house web, *False Front, 1860-1905*, s.d. En ligne. < <https://www.oldhouseweb.com/architecture-and-design/false-front-1860-1905.shtml> >. Consulté le 6 juin 2023.

multiples formes architecturales²⁰. Étrangement, cette architecture n'est pas toujours située dans des contextes qui exigent un décorum civique. Plusieurs exemples québécois sont isolés, apparemment perdus sur leur lot de terrain et dégagés des autres bâtiments. Contrairement à la référence originelle de l'Ouest américain, ils ne forment pas des rues densifiées. À l'opposé, le parapet en façade dépassant les limites de la toiture produit un effet de grandeur et attire le regard par son décalage avec le paysage bâti environnant. Comment parler de cet héritage *western* sur le territoire du Québec?

Avec les moyens du bord

L'architecture Boomtown au Québec pose un enjeu de définition. Si plusieurs exemples comportent des rallonges asymétriques et arborent des éléments stylistiques disparates aux allures parfois *kitsch*²¹, d'autres exemples sont grandioses et valorisent l'espace public de la rue comme un lieu de représentation. Certains exemples Boomtown ont d'ailleurs été classés comme bâtiments patrimoniaux par des instances municipales comme la Maison Philippe-Verrette à Trois-Rivières et la Maison Adrienne-Lemieux à Saint-Éphrem-de-Beauce²². Ces deux exemples valorisés adoptent un vocabulaire néoclassique qui contraste fortement avec des exemples plus populaires. Parmi ces derniers, d'abord, le 966, rue Principale à Île-aux-Noix (figure iii) est un bâtiment de planches à clin roses dont le parapet en escaliers asymétriques laisse aujourd'hui paraître les vestiges d'une affiche de crèmerie, formant un ensemble bric-à-brac. Il est composé de deux types de toitures l'une à coyaux et l'autre à deux versants avec lucarne rampante. Le bâtiment est agrémenté d'une galerie d'influence *western* avec des poteaux de bois tournés. À cet assemblage

²⁰ Bien qu'il semble surprenant que des bâtiments religieux soient associés à la culture populaire *western*, nous en retrouvons quelques exemples au Québec, dont les salles paroissiales de Saint-Honorée-de-Shenley (démolie), Vallée-Jonction (démolie), Saint-Côme-Linière et Saint-Évariste-de-Forsyth. Nous retrouvons également une église d'allure Boomtown à Dundee (église Saint-Agnès construite en 1948). Deux monuments funéraires à Saint-Évariste-de-Forsyth ont aussi des parapets Boomtown affirmés.

²¹ Nous référons ici à la définition du *kitsch* en architecture qui exprime un mimétisme des formes connues. Source : Roxanne Arsenault, « Les commerces kitsch exotiques au Québec : reconnaissance et sauvegarde d'un nouveau patrimoine » Mémoire. Montréal, Université du Québec à Montréal, 2011, p. 22.

²² Voir les fiches de classement sur le Répertoire du patrimoine culturel du Québec. Ministère de la Culture et des Communications, « Maison Philippe-Verrette », *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*. En ligne. <<https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=92681&type=bien>>. Consulté le 16 mai 2023. ; Ministère de la Culture et des Communications, « Maison Adrienne-Lemieux », *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*. En ligne. <<https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/detail.do?methode=consulter&id=93051&type=bien>>. Consulté le 16 mai 2023.

s'ajoute un garage avec une façade rose et un parapet en escaliers symétriques qui viennent signaler l'appartenance au commerce adjacent. D'un autre côté, La Maison L. Jacob, une ancienne auberge située à Saint-Sébastien-de-Frontenac, est révélatrice d'une tradition architecturale qui s'inspire de styles historiques pour agrémenter des constructions pourtant simples au niveau structurel ; il s'agit d'un corps de bâtiment rectangulaire de bois surmonté d'un toit à deux versants auquel ont été ajoutées des annexes (figure iv). Les tourelles victoriennes, la toiture arborant de multiples lucarnes à joue et son parapet néoclassique ornementé offrent à voir un prestige stylistique.



Figure iii Boomtown, Île-aux-Noix. Photos : Sophie Quirion, 2023.

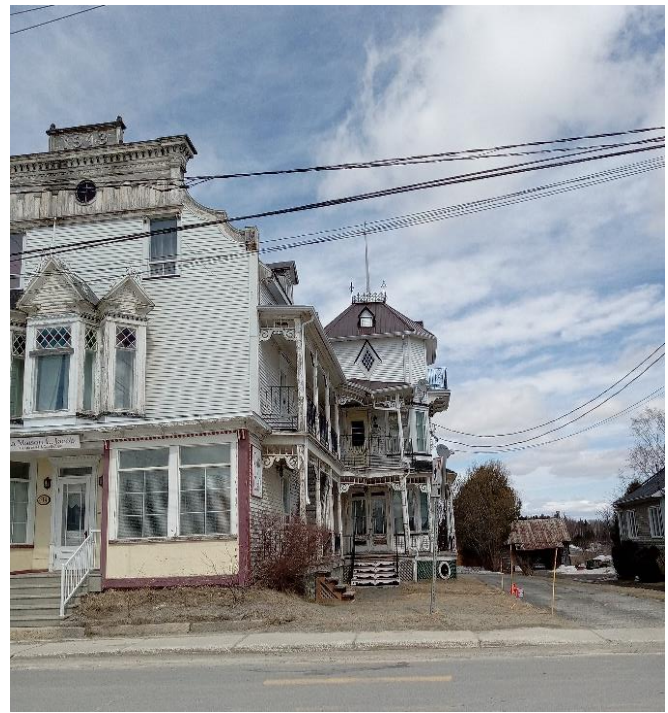


Figure iv La Maison L. Jacob, Saint-Sébastien-de-Frontenac. Photos : Sophie Quirion, 2023.

Que nous disent alors le 966, rue Principale et la Maison L. Jacob? Ils signalent un type d'architecture vernaculaire qui échappe aux présupposés réactionnaires d'authenticité, de vérité structurelle, de fonctionnalité et de rationalité²³. L'écrivain suisse Jérôme Meizoz, dans son livre *Écrire les mondes vernaculaires*, évoque le vernaculaire comme étant celui qui échappe à la norme et qui agit en dehors des cadres dominants, mais qui est aussi régi par des logiques dominantes comme les savoirs et le langage²⁴. Il est d'autant plus intéressant de penser le Boomtown à l'égard d'un vernaculaire « qui ne précède pas l'officiel (...), mais y réagit en le corrigeant. »²⁵, et ce en ayant la double symbolique d'être à l'origine un produit de la classe marchande voulant dégager une prospérité et une stabilité financière, mais d'être finalement un pur produit de la culture populaire américaine qui se réapproprie des influences savantes à l'Européenne. Ajoutons qu'il s'agit d'un genre architectural issu de l'essor de l'industrialisation du bâti dans la deuxième moitié

²³Cette conception du vernaculaire présente chez Bernard Rudofsky (1905-1988) est notamment remise en question par Dell Upton. Ce dernier réfute cette citation de Rudofsky : « Vernacular architecture does not go through fashion cycles. It is nearly immutable, indeed, unimprovable, since it serves its purpose to perfection. As a rule, the origin of indigenous building forms and construction methods is lost in the past. »

Source: Dell Upton, « The Tradition of Change », *Traditional Dwellings and Settlements Review*, automne 1993, Vol. 5, No. 1, p. 12.

²⁴Jérôme Meizoz, *op.cit.*, p. 46 et 59.

²⁵ *Ibid.*, p. 65.

du 19^e siècle. Il est alors peu envisageable de considérer le Boomtown uniquement à l'égard d'une définition du vernaculaire associée aux identités régionales et aux savoir-faire transmis localement ; il faut aussi le penser à l'égard des développements de l'industrie de fabrication, aux savoir-faire transmis par les médias de masse et la circulation transnationale puis aux identités influencées par les modes et la culture populaire.

L'histoire de l'architecture insiste traditionnellement sur les styles, les courants artistiques, les techniques constructives, les influences historiques ou les récits biographiques. L'architecture Boomtown apparaît donc comme un objet difficile à définir. Dans la littérature existante, notamment dans les genèses de l'architecture domestique au Québec, ce type de bâti est peu abordé. La prédominance d'intérêts pour les bâtiments aux influences françaises ou anglaises et pour l'architecture savante ou moderne le relègue à être un genre mineur. En 1966, l'historien de l'art Alan Gowans (1923-2001) se servait d'une photographie d'une maison Boomtown pour résumer son mépris envers l'architecture vernaculaire non référentielle. Il écrivait « Quebec lost its vernacular tradition inherited from New France, without gaining another to replace it; in the French sections of its cities and in its countryside appeared a hideous assemblage of structures that belonged to no conceivable architectural tradition whatever. (...) to anyone who knows Quebec, they are all too familiar even today. »²⁶. Par opposition, Melvin Charney prenait la défense de l'architecture Boomtown et proposait même que ce type de maison témoignait des capacités d'adaptation des Québécois à l'industrialisation des méthodes de constructions et des matériaux ²⁷. Dans l'essor de l'approche postmoderne des années 1970, Charney a abordé l'architecture Boomtown de manière critique en l'incluant dans une logique du monde contemporain qui offre un modèle interprétatif « où l'architecture est comprise comme un système dynamique, comme résultat d'un processus technique et social, plutôt que comme un système de forme. »²⁸. Dans un esprit de provocation, il mettait l'accent sur l'authenticité de cette architecture et sur son américanité, évoquant même une forme de plaisir associé à ces formes : « La banalité a laissé place ici à des thèmes locaux, qui reflétaient le bagage culturel de l'architecture occidentale, et

²⁶ Alan Gowans, *Building Canada: An Architectural History of Canadian Life*, Toronto, Oxford University Press, 1966, p. 64.

²⁷ Melvin Charney, « *op.cit.* », p. 132.

²⁸ Réjean Legault, « Pour une définition de l'architecture... », dans *Architecture et modernité*, Trames, n.15, 2004, p. 29.

témoignaient d'un enchantement évident et d'une expression du plaisir physique de la construction. »²⁹. Le Boomtown est, pour Charney, une forme de vernaculaire industriel qui répond à de nouvelles conditions de l'architecture au Québec. Toujours dans les années 1970, Michel Lessard et Huguette Marquis, dans *l'Encyclopédie de la maison québécoise*, offraient une brève documentation sur l'architecture Boomtown où la façade « postiche », la méthode constructive industrielle et leur origine *western* étaient mises de l'avant³⁰. Dans les années 1990, Jules Auger et Nicholas Roquet s'intéressent davantage aux approches constructives et ils dessinent la charpente de bois type de cette architecture en offrant une étude de cas d'un Boomtown à Trois-Rivières. Au début des années 2000, nous constatons l'absence de l'architecture Boomtown dans le livre d'Yves Laframboise, *La maison au Québec: de la colonie française au XXe siècle*, bien qu'un des chapitres porte sur « Une architecture vernaculaire à saveur industrielle (1875 à 1950) » qui semble tout à fait correspondre à ce type d'architecture³¹. Au cours des dix dernières années, la documentation sur l'architecture Boomtown s'est poursuivie surtout en dehors des réseaux universitaires et du discours savant³². Le renouveau de l'intérêt patrimonial au Québec s'est fait à l'initiative des municipalités ou des musées régionaux, qui ont recensé des inventaires de patrimoine bâti sur les sites web des municipalités. Ces recensions sont les principales sources de données sur l'architecture Boomtown.

La présentation de la revue de littérature soulève les limites de l'état actuel de la recherche. Les caractéristiques architecturales des Boomtown ont été identifiées et parfois analysées à l'égard d'un contexte de production industrielle. Cependant, elles n'ont pas été mises en valeur pour leur contribution significative au développement du bâti au Québec ni pour leurs qualités architecturales propres à un nouveau mode de représentation dans les villages québécois. Seul Charney s'y était intéressé de cette manière, mais davantage au niveau symbolique que documentaire. Ce manque

²⁹ Melvin Charney, « Les mouvements modernes de l'architecture canadienne-française », dans *Pour une définition de l'architecture au Québec et autres essais de Melvin Charney*, Louis Martin (dir.), Montréal, Potential Architecture Books, 2018 p. 199.

³⁰ Michel Lessard et Huguette Marquis, *op.cit.*, pp. 422-424.

³¹ Yves Laframboise, *La maison au Québec: de la colonie française au XXe siècle*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2001, 363 p.

³² Voici deux exemples :

Musée minéralogique de l'Abitibi-Témiscamingue, *Curiosité architecturale: Le style «Boomtown»*, s.d. En ligne. < https://www.histoiresdecheznous.ca/v2/ruees-vers-lor-malartic_gold-rush/galerie/curiosite-architecturale-style-Boomtown/ > Consulté le 2 juin 2023.

Ville de Québec, *Vernaculaire industriel – Boomtown*, Répertoire du patrimoine bâti, 2022. En ligne. < <https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/bati/thesaurus.aspx?tid=502> > Consulté le 2 juin 2023.

de considération au sein de l'histoire de l'architecture au Québec peut être mis en relation avec les problèmes méthodologiques inhérents au caractère vernaculaire de l'objet étudié. De fait, l'architecture Boomtown est difficilement caractérisable et pose certains enjeux de définition. Au-delà de ses apparences, sa multiplication sur le territoire impose aussi des méthodologies nouvelles. Avec l'essor de l'intérêt pour l'architecture vernaculaire depuis les années 1970, un champ d'études interdisciplinaires s'est développé, mettant de l'avant des méthodes variées pour analyser les bâtiments vernaculaires dans leur contexte social, culturel et historique. En plus des lacunes documentaires, l'architecture Boomtown est marquée par un mépris de l'historiographie vu son caractère vernaculaire et elle est marquée par un passé colonial se traduisant par son symbolisme visuel de la conquête de l'Ouest et son mode d'implantation sur le territoire québécois³³. Afin d'enrichir l'état actuel de la recherche et d'amener un nouveau regard sur le genre Boomtown qui va au-delà des descriptions architecturales existantes et des présupposés sur leurs influences historiques, nous voulons révéler comment les approches novatrices et les méthodologies récentes des études de l'architecture vernaculaire peuvent contribuer à l'histoire de cette architecture, plus spécifiquement au cas du corpus beauceron.

Ce mémoire entend présenter une définition actualisée de l'architecture Boomtown au Québec et déterminer des caractéristiques spécifiques au corpus beauceron. De plus, cette étude propose d'inclure l'architecture Boomtown dans une histoire territoriale, économique et sociale qui peut expliquer ses fondements dans le paysage bâti de la Beauce. L'hypothèse est que ce type d'architecture vernaculaire émerge de réseaux d'échanges transfrontaliers et répond à un nouveau contexte économique puis à de nouvelles méthodes de construction. Il résulterait de trois facteurs historiques se produisant simultanément dans la région beauceronne dans la deuxième moitié du 19^e siècle: l'influence américaine chez les Beaucerons faisant des va-et-vient au Maine par la route Kennebec et par la ligne ferroviaire du *Quebec Central Railways*, la création de nouveaux villages puis l'industrialisation du bois. Ce contexte historique aurait entraîné des constructions domestiques et commerciales en bois de sciage valorisant les nouvelles rues principales par l'emprunt des caractéristiques architecturales des *Western False Front*. Pour répondre à cette hypothèse, nous adoptons trois approches de recherche établies en tant que chapitre. 1) L'approche

³³ L'architecture Boomtown a été implantée sur le territoire québécois vers la fin du 19^e siècle lors du développement commercial des villes et lors de la colonisation des régions éloignées comme l'Abitibi.

typologique qui permet l'établissement de balises et d'outils de catégorisation puis de présentation des résultats. 2) L'approche historique qui permet de soulever la place centrale de l'expérience humaine et du territoire dans l'émergence de l'architecture Boomtown. 3) L'approche constructive basée sur des analyses architecturales menant à des interprétations complexes quant à l'identité et au lieu de trois bâtiments précis.

Le premier chapitre présente le corpus de l'architecture Boomtown en Beauce et la méthodologie utilisée pour mener à terme la préparation documentaire et visuelle des centaines d'exemples réunies sous une définition architecturale commune. Par une étude de terrain, une collecte de données photographiques dans les archives locales et une collecte d'informations dans les livres puis les sources orales, nous avons constitué un corpus de bâtiments qui partagent une typologie précise : l'atelier-maison. Il s'agit d'un type de bâtiment à composition bipartite divisé entre les fonctions commerciales et résidentielles. Ce corpus a été géolocalisé à l'aide du logiciel en ligne *Google My Maps* qui permet d'effectuer une cartographie interactive. La géolocalisation d'un corpus redirige l'étude habituelle de l'histoire de l'art sur un objet unique vers la dynamique sociale et culturelle d'un ensemble. La carte a mené à la formulation d'hypothèses quant à la diffusion et à la migration de la typologie de l'atelier-maison.

Le deuxième chapitre analyse l'implantation de l'architecture Boomtown dans la région beauceronne en retraçant l'histoire du lieu. Trois événements historiques se sont produits simultanément et ont eu un impact déterminant sur l'architecture domestique : l'augmentation démographique, le développement territorial et l'implantation de paroisses. Les inondations répétitives dans les villages côtoyant la rivière Chaudière ont aussi eu un impact sur le développement à l'architecture Boomtown. En analysant différentes cartes et en parcourant les ouvrages d'histoire sur la Beauce, il a été possible d'établir l'évolution des lieux en lien avec la construction des chemins de circulation et l'essor de réseaux d'échanges économiques entre la Beauce et les États-Unis. Ce chapitre propose l'histoire du paysage en mouvement de cette région afin de mieux comprendre la dissémination de l'architecture Boomtown et de l'ancrer dans le récit des études migratoires.

Le troisième chapitre se concentre sur l'analyse approfondie de trois études de cas afin de soulever les particularités de l'architecture et des modes de construction. L'analyse repose sur des relevés

architecturaux de trois bâtiments Boomtown actuels de la Beauce, soit la Maison Adrienne-Lemieux, le 136 1^{re} Avenue Nord à Saint-Gédéon et la Quincaillerie de Saint-Éphrem³⁴. Les dessins présentés ont été réalisés spécifiquement pour ce mémoire. Ces dessins complètent la documentation photographique qui ne mettait pas suffisamment en valeur la matérialité, la volumétrie et l'originalité du bâti. Les photographies imposent une prise de vue et brouillent certains détails architecturaux qui pourtant expriment une tradition constructive importante de l'architecture Boomtown, soit la prestance décorative en façade qui symbolise l'intérêt de faire voir un commerce prospère aux passants sur la rue. L'étude attentive de ces trois bâtiments permet aussi de centrer le regard sur des récits biographiques propres à l'architecture vernaculaire et à des contextes d'implantation spécifiques à chacun des exemples afin de souligner leur unicité à travers un large corpus. Ce troisième chapitre démontre enfin que la typologie Boomtown de l'atelier-maison a été déterminante dans la conception des bâtiments commerciaux en Beauce et que certaines caractéristiques du bâti sont récurrentes sur le territoire.

Le corpus beauceron

Afin de saisir le bâti vernaculaire dans sa complexité et à travers un nombre important d'exemples, l'échantillonnage est une des premières étapes. Cette méthode permet de délimiter et de définir un corpus de bâtiments sur une zone géographique fixée. Contrairement aux synthèses de l'histoire de l'architecture sur des territoires aussi étendus que celui du Canada, l'échantillonnage a l'avantage de regrouper des bâtiments liés par un contexte de développement culturellement plus rapproché. Nous entendons analyser un corpus précis et significatif, soit l'architecture Boomtown de la Beauce où se trouve une quantité importante d'exemples dans la majorité des villages. L'étude se base sur les Boomtown actuels et démolis de cette région. Le corpus actuel se compose de 46 exemples rassemblés dans l'Annexe A de ce mémoire (pp.127-142). De plus, une centaine de bâtiments aujourd'hui démolis sont considérés dans cette étude, dont certains exemples ont été inclus dans l'Annexe B (pp. 143-146). Les vues de villages et les bâtiments inclus dans l'Annexe B permettent de démontrer le type d'archives visuelles utilisées, tout en présentant les manières dont les Boomtown s'inscrivent dans le cadre bâti beauceron au début du 20^e siècle. Les photographies

³⁴ Les relevés ont été faits par Emmanuelle Bergeron, étudiante à la maîtrise en design de l'environnement à l'Université du Québec à Montréal.

anciennes rassemblées dans les ouvrages littéraires sur la Beauce et dans des fonds d'archives locaux, dont ceux réunis par la Société du patrimoine des Beaucerons, témoignent de ce large corpus ancien. Les exemples répertoriés ont été construits entre 1880 et 1950. Ces dates butoirs sont établies en fonction de la documentation existante, c'est-à-dire que 1880 représente le cas le plus ancien répertorié et 1950, le plus tardif. Cette étude s'intéresse à l'enveloppe extérieure de l'architecture Boomtown. Néanmoins, la question des divisions intérieures mêlant logements et commerces sera abordée. C'est d'ailleurs le seul aspect évoqué quant aux intérieurs Boomtown dans la littérature. Lors de l'analyse, nous nous intéresserons aux fonctions de ce type d'architecture et à son rôle dans le développement urbain des municipalités.

La Beauce se situe au sud de la ville de Québec et s'étend jusqu'à la frontière du Maine en suivant la rivière Chaudière. Elle est entourée par les régions administratives des Etchemins, de Frontenac et du Granit. Elle constitue ce que le sociologue et historien Fernand Harvey appelle une région culturelle, c'est-à-dire qu'elle est « le produit de facteurs historiques spécifiques, de découpages politico-administratifs et de représentations de l'espace habité par les groupes sociaux. »³⁵. Actuellement, son territoire est composé de trois municipalités régionales de comté (MRC) ; Nouvelle-Beauce, Beauce-Centre et Beauce-Sartigan. Au provincial, les circonscriptions électorales délimitent la région par Beauce-Sud et Beauce-Nord en incluant des villages pourtant extérieurs à ces trois MRC. Ce mémoire ne se restreint pas aux frontières officielles, car au cours de son histoire, la Beauce a été morcelée par des découpages administratifs arbitraires qui ont résulté à la séparation de certains villages. Les bâtiments Boomtown étudiés sont situés à l'intérieur des frontières historiques et culturelles de la Beauce.

Ce mémoire se concentre sur l'étude d'une période charnière de l'histoire de la Beauce : de 1830, marquant l'ouverture de la région vers les États-Unis par une route transfrontalière, à 1930, marquant la fin du développement paroissial dans la région. Cette période permet d'envisager différents facteurs historiques ayant contribué à l'américanisation du paysage bâti et à la diffusion du type Boomtown dans la région, tels que les réseaux migratoires, l'essor de l'industrie forestière et les échanges économiques. Le développement de la région et de son économie s'est déroulé

³⁵ Fernand Harvey, « La problématique de la région culturelle: une piste féconde pour la recherche? », dans *La région culturelle: une problématique interdisciplinaire*, Québec, CEFAN-IQRC, 1994, p. 22.

lentement et tardivement dans l'histoire du Québec. Les premières seigneuries ont été créées en 1736 dans le contexte du prolongement de l'occupation des terres situées le long de la vallée du Saint-Laurent, mais également dans une visée stratégique ayant mené les Français à coloniser le territoire entre eux et les colonies anglaises ; la Beauce géographiquement jouait un rôle de zone tampon. Les cinq seigneuries fondatrices, Sainte-Marie, Saint-Joseph, Saint-François, Aubin de l'Isle et Aubert-Gallion, suivaient le tracé de la rivière Chaudière où des terres riveraines offraient une topographie plane et un sol cultivable en comparaison aux coteaux et collines qui encerclaient la vallée. Au début du 19^e siècle, des cantons ont été proclamés par la couronne anglaise sur les terres entourant les seigneuries. Néanmoins, la population beauceronne et les activités économiques de la région ont persisté sur le long de la rivière Chaudière, notamment en raison de la topographie abrupte du territoire et de la composition rocheuse du sol appalachien qui ne sont pas favorables à l'agriculture. C'est dans la deuxième moitié du 19^e siècle, par l'émergence de routes praticables et après la saturation des terres dans les seigneuries, que des colons se sont installés progressivement dans les cantons. Le déploiement ferroviaire d'envergure du chemin de fer du *Quebec Central Railways* en 1895 a mené à l'érection de paroisses situées sur les terres éloignées. Un essor économique s'en est suivi grâce à un marché d'exportations transfrontalier.

Le choix du corpus beauceron résulte de deux considérations principales. D'abord, comme l'architecture Boomtown est d'essence américaine et est ancrée dans la culture populaire de ce pays, le lien historique de la Beauce avec les États-Unis semble révélateur. En plus de la présence d'une rivière qui mène directement dans l'État du Maine, la Beauce y entretient des liens terrestres par la route Kennebec, le réseau ferroviaire et d'autres routes non officielles. Sur la frontière Québec/Maine, la Beauce est la région qui contient le plus d'axes de communications transfrontaliers³⁶. La relation entre la Beauce et les États-Unis remonte à 1774 lorsque Benedict Arnold (1741-1801), général de l'armée américaine, a tenté d'envahir la ville de Québec en empruntant la rivière Chaudière. Alors que ses troupes rencontraient des embûches sur la Chaudière, les Beucerons les accueillaient sur leur territoire. Après la tentative d'Arnold, les Anglais occupèrent la Beauce militairement, à l'aide d'un Blockhaus, pendant huit ans³⁷. Ajoutons qu'en

³⁶ André-Louis Sanguin, « La frontière Québec-Maine : quelques aspects limologiques et socio-économiques », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 18, n. 43, 1974, p. 175.

³⁷ France Bélanger et al., *La Beauce et les Beucerons : portraits d'une région, 1737- 1987*, Saint-Joseph-de-Beauce, Société du patrimoine des Beucerons, 1990, pp. 230-231.

1812, les Beucerons étaient les seuls du Bas-Canada à refuser la conscription du conflit opposant Britanniques et Américains³⁸. En dehors des conflits militaires, les Beucerons ont entretenu un lien économique avec les États-Unis, notamment grâce aux migrations temporaires et à l'industrie du bois, aspects qui seront développés dans ce mémoire. L'appartenance à la culture américaine de cette région est certes symptomatique de l'américanité qui persiste au Québec³⁹. Sa proximité territoriale lui confère toutefois des traits distinctifs ; un parti politique beuceron suggère de rejoindre la République américaine et les festivals *western* y sont populaires. L'influence américaine sur le paysage bâti de la Beauce, tant en termes de style que de structure, est tout à fait cohérente.

Ensuite, d'un point de vue des études architecturales, la Beauce, comparativement à d'autres régions au Québec comme la Montérégie et la Mauricie, est souvent absente. Les genèses de l'architecture au Québec s'y intéressent peu, à l'exception des ensembles institutionnels de Saint-Joseph et de Sainte-Marie référant à la période seigneuriale. D'un point de vue de l'histoire, Serge Courville, Pierre C. Poulin et Barry Rodrigue spécifient qu'un des défis dans l'écriture du livre *Histoire de Beauce-Etchemin-Amiante* est celui de la documentation. En plus d'un manque de sources, les auteurs constatent un enjeu quant à la provenance des informations qui remontent à des sources locales et souvent orales possédant un caractère particulier : « davantage généreuses en détails biographiques et en anecdotes qu'en vues générales (...) »⁴⁰. En effet, la tradition orale, les récits populaires et les légendes sont ancrés dans les interstices de l'histoire beuceronne. Par exemple, un des seuls livres anthropologiques sur la région, *Les Beucerons, ces insoumis*, raconte son histoire à l'égard du mythe du Beuceron indocile⁴¹. Si la documentation beuceronne est majoritairement locale, elle s'appuie également sur une abondance d'archives visuelles et de sources premières. L'analyse du corpus des Boomtown en Beauce offre l'occasion de rassembler ces savoirs populaires, de les interpréter à l'égard des nouvelles approches et de contribuer au patrimoine de cette région. Ce cas d'étude impose dès lors une double lacune documentaire, à la fois sur le genre architectural et sur la région sélectionnée. L'apport de méthodologies sensibles à

³⁸ *Ibid.*, p. 231.

³⁹ Se référer à l'article : Yvan Lamonde, « Américanité et américanisation. Essai de mise au point », *Globe*, vol. 7, n.2, 2004, pp. 21–29.

⁴⁰ Serge Courville, Pierre C. Poulin et Barry Rodrigue, *Histoire de Beauce-Etchemin-Amiante*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 2003, p. 12.

⁴¹ Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Les Beucerons, ces insoumis: suivi de Quand le peuple fait la loi*, LaSalle, Québec, Hurtubise HMH, 1982, 370 p.

ces lacunes documentaires est donc nécessaire. Finalement, il semble que d'étudier un corpus dont les sources sont principalement issues d'autodocumentation et d'autoédition reflète certaines qualités de l'objet étudié : le caractère vernaculaire de l'architecture Boomtown lui profère des qualités d'autoassemblage et d'autodétermination.

Cette étude du corpus Boomtown de la Beauce, malgré son contexte de développement territorial spécifique, pourra agir à titre représentatif pour d'autres régions. Ce ne sont pas les résultats qui pourront être généralisés, mais plutôt les méthodologies et les approches de l'objet vernaculaire du Boomtown au Québec.

CHAPITRE 1

FONCTIONS ET FAÇADES

Ce premier chapitre vise deux objectifs. D’abord, il s’agit de présenter le processus méthodologique qui a mené à la constitution d’un corpus de l’architecture Boomtown en Beauce. Ce corpus n’a pas encore été constitué. Seuls quelques exemples actuels ont été répertoriés⁴². Étant donné que les exemples varient et sont disposés à changer avec le temps, nous avons eu recours à une série de considérations servant à identifier des frontières de ce qui catégorise un Boomtown en Beauce. Nous insistons sur le caractère non exhaustif, car nous avons voulu rassembler un corpus analysable en lien avec une typologie déterminée et des enjeux territoriaux plutôt que de définir un type architectural catégorique. Ensuite, un objectif est d’offrir une première analyse de ce corpus à l’égard de son emplacement géographique sur le territoire beauceron et de ses principales caractéristiques formelles.

Dans un premier temps, nous entendons parcourir les définitions architecturales des Boomtown qui se basent sur les définitions typologiques présentées par les rapports patrimoniaux de centres urbains de moyenne ou de grande importance, dont Laval, Québec, Saint-Lambert et Trois-Rivières. Parmi ces définitions, les exemples Boomtown de la Beauce se rattachent à la typologie de l’atelier-maison. Dans un deuxième temps, nous présentons les étapes ayant mené à la constitution du corpus. À partir de diverses sources, nous avons constitué un corpus de 46 cas actuels et de plus d’une centaine de cas démolis de bâtiments Boomtown en Beauce pour en obtenir un portrait révélateur. L’élaboration du corpus s’est heurtée à quelques enjeux méthodologiques liés notamment aux critères de sélection des bâtiments. Il est également question de présenter la façon dont nous avons classé les exemples afin d’y obtenir une représentation significative dans l’espace géographique. La troisième partie du chapitre présente les caractéristiques générales de cette architecture en donnant une importance particulière à la répartition des exemples sur le territoire, à leur localisation dans les villages et à leur fonction d’origine. Dans cette présentation du corpus,

⁴² À ce jour, seule la MRC Beauce-Sartigan a réalisé son inventaire du patrimoine bâti incluant les bâtiments construits avant 1940. La MRC Nouvelle-Beauce et celle de Beauce-Centre sont présentement dans la constitution de leur inventaire ; le ministère de la Culture et des Communications exige les rendus d’ici 2026.

nous proposons une lecture plus attentive de certaines caractéristiques formelles communes aux bâtiments Boomtown de la Beauce comme la vitrine commerciale et le type de parapet.

1.1 Définir l'architecture Boomtown

1.1.1 Une définition commune

La première étape pour la constitution du corpus était d'établir un portrait général des Boomtown au Québec afin de déterminer des critères clés pouvant guider notre recherche dans les archives et sur le terrain. En introduction, nous avons soulevé l'enjeu selon lequel l'architecture Boomtown est peu définissable et qu'il se présente comme un assemblage de styles et de formes diverses tout en conservant son appartenance au langage architectural des *Western False Front*. Bien que la façade-écran soit centrale dans cette architecture, diverses définitions proposent des critères pour décrire le Boomtown au Québec. Étant donné que les ouvrages sur l'histoire de l'architecture traitent peu ce sujet, nous nous sommes appuyés sur les inventaires de patrimoine bâti réalisés au cours de la dernière décennie pour élaborer une définition commune de l'architecture Boomtown. Le discours qui le classe sous la période des influences américaines entre le 19^e et le 20^e siècle fait consensus. Le récent répertoire en ligne du patrimoine bâti de la ville de Québec le définit, par exemple, comme un vernaculaire industriel américain associé au développement rapide des centres urbains et qui « [est] surtout [apparu] par le biais de l'architecture développée après la Grande Dépression (1873-1896), pour se poursuivre dans les premières décennies du 20^e siècle. »⁴³. Quelques fois, la période de datation est précise comme dans le répertoire du patrimoine bâti de la Côte-de-Beaupré où il est indiqué : « Au Québec et sur la Côte-de-Beaupré, l'usage de la maison de type Boomtown s'est répandu entre 1910 et 1950 environ. »⁴⁴. Nous avons donc déterminé que les bâtiments du corpus devaient avoir été construits lors de cette période temporelle, soit dès la fin du 19^e siècle et dans les premières décennies du 20^e siècle.

Pour les caractéristiques formelles, voici les plus représentatives des définitions établies : en plus d'une façade-écran de taille exagérée dont le parapet surmonté d'une corniche dépasse le toit, nous retrouvons une structure pavillonnaire, une tradition constructive de bois de sciage, notamment en

⁴³ Ville de Québec, *op.cit.*

⁴⁴ Patrimoine bâti de la Côte-de-Beaupré, « Boomtown », *Types architecturaux*, s.d. En ligne. < <https://patrimoinecotodebeaupre.com/type-architectural/Boomtown/> >. Consulté le 28 juillet 2023.

ce qui concerne la charpente, un plan de sol rectangulaire ou cubique, une volumétrie d'un à trois étages, un toit à deux versants légers, en appentis ou plat, des ornements comme un couronnement ou encore un œil-de-bœuf et la présence d'une galerie et/ou d'un balcon à l'étage. Les types de revêtements extérieurs et ceux des toitures varient de manière importante et ils ont souvent été modifiés au cours des années. Nous pouvons tout de même spécifier les usages de revêtements fréquents au tournant du 20^e siècle. Pour la toiture, il y a la tôle pincée ou profilée, le bardeau d'asphalte et la membrane en feutre bitumé. Quant aux revêtements des murs extérieurs, l'utilisation de la planche à clin et à feuillure de bois ou de vinyle, la brique et la tuile d'amiante-ciment était fréquente. Parmi les types de fenêtres, nous trouvons de grandes vitrines commerciales, des fenêtres à battants, à imposte ou à guillotine. Elles sont habituellement placées de manière symétrique entre les étages tout comme la porte du rez-de-chaussée qui est centrée sur la façade principale.

Nous avons soulevé quelques variantes quant aux caractéristiques formelles listées dans ces répertoires. Par exemple, la forme de la toiture ne fait pas consensus. La ville de Québec stipule que trois types de toitures peuvent être présents dans la catégorie de l'architecture Boomtown. Elle y indique ces éléments caractéristiques : « Toit plat (bassin ou à égout intérieur); revêtement de membrane(s). Toit plat à faible pente (à égout extérieur); pente très faible (moins de 15°); toit à deux versants droits; pente faible (moins de 30°); revêtement de bardeau d'asphalte, de membrane(s), de tôle profilée ou de tôle traditionnelle »⁴⁵. La ville de Trois-Rivières soulève pour sa part que « les résidences Boomtown sont coiffées d'un toit plat ou à faible pente »⁴⁶ et la ville de Laval ajoute « Toiture à faible pente vers l'arrière avec parapet en gradins sur les façades latérales. »⁴⁷. La question de la toiture peut être liée à des facteurs temporels et à l'apport de nouveaux matériaux dans la période de popularisation de l'architecture Boomtown. En effet, le toit plat ou en appentis était déjà présent en milieu urbain au 19^e siècle, mais il s'est popularisé dans les années 1920 et 1930 ailleurs au Québec⁴⁸. Michel Lessard et Huguette Marquis affirment que

⁴⁵ Ville de Québec, *op.cit.*

⁴⁶ Ville de Trois-Rivières, « Patrimoine architecturale - Boomtown », *Culture, histoire et patrimoine*, 2022. En ligne. <<https://www.v3r.net/culture/histoire-et-patrimoine/patrimoine-architectural#Boomtown>>. Consulté le 23 juillet 2023.

⁴⁷ Ville de Laval et Patri-Arch, *Inventaire du patrimoine architectural de la Ville de Laval – rapport de synthèse*, janvier 2018. En ligne. <<https://www.laval.ca/histoire-et-patrimoine/Documents/inventaire-batiments-patrimoniaux.pdf> >. Consulté le 23 juillet 2023.

⁴⁸ Michel Lessard et Huguette Marquis, *op. cit.*, p. 424.

la mise au point de l'asphalte pour les revêtements de toiture favorise la mode du toit plat, ce qui entraîne une plus grande popularité des formes simples et géométriques dans l'architecture résidentielle⁴⁹. Certes, le caractère vernaculaire de l'architecture Boomtown soulève l'enjeu des déclinaisons locales ; c'est-à-dire que malgré l'utilisation de matériaux standardisés et de techniques constructives industrielles, chaque région possède des traditions locales en architecture et des contextes de développement qui diffèrent. Ainsi, le revêtement extérieur, le type de toiture, la forme des fenêtres, la présence ou non d'une corniche ou encore les allures du parapet sont tous des caractéristiques architecturales qui varient selon le bâtiment et le lieu de construction. Par exemple, il était plus courant de retrouver les revêtements extérieurs en tuile d'amiante-ciment sur les bâtiments Boomtown des régions de l'Est du Québec, proche des gisements d'amiante⁵⁰. En Beauce, ce revêtement était populaire, probablement en raison de la proximité avec la ville de Thetford Mines, connue pour ses mines d'amiante. Ajoutons que ces éléments se distinguent selon la fonction d'origine du bâtiment ; un commerce, une maison unifamiliale et un garage n'auront pas nécessairement le même type de fenêtres ou encore le même nombre d'étages.

1.1.2 Les typologies Boomtown

Selon Rafael Moneo, la typologie en architecture se définit « as a concept which describes a group of objects characterized by the same formal structure »⁵¹. L'architecture vernaculaire, parce qu'elle provient de savoir-faire populaires et s'inscrit dans des contextes historiques précis, révèle une appartenance à des modèles, à des matrices ou plutôt à des formes connues en architecture, qui sont adaptées au territoire, au climat, aux goûts et aux matériaux disponibles. Les bâtisseurs s'approprient dans une grande liberté des modèles existants qui mènent parfois à la catégorisation de nouvelles typologies. Comme le spécifie Thomas Hubka: « (...) they generate design ideas by disassembling or decomposing existing forms and composing new forms out of the abstracted ideas of bits and pieces of existing forms. »⁵². Cette étude sur l'architecture Boomtown s'insère dans ces enjeux de définition typologique. En effet, de nombreux bâtiments avec des usages différents

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 421-422.

⁵⁰ Voir : Martin Dubois, « La tuile d'amiante-ciment dans les paysages bâtis traditionnels du Québec : une architecture vernaculaire a saveur industrielle », *Journal de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada*, vol. 26, n. 1-2, 2001, pp. 43-50.

⁵¹ Rafael Moneo, « On Typology », *Oppositions: A Journal for Ideas and Criticism in Architecture*, n. 13, 1978, pp. 22-45.

⁵² Thomas C. Hubka, « Just Folks Designing: Vernacular Designers and the Generation of Form », *JAE*, vol. 32, n. 3, 1979, p. 28.

portent les caractéristiques formelles et décoratives Boomtown, soulevant l'idée d'un pastiche du *Western False Front*. Cela révèle que cette mode architecturale était répandue sur le territoire. Il y a, par exemple, des maisons unifamiliales, plusieurs garages, des bâtiments industriels et d'autres types d'architectures à fonctions variables⁵³. Néanmoins, dans la littérature, ce type d'architecture est davantage associé aux fonctions domestiques et/ou commerciales. Il est courant de rencontrer la terminologie Maison Boomtown ou encore Magasin Boomtown.

À la lecture des rapports patrimoniaux au Québec, nous avons constaté l'existence de différentes typologies Boomtown. La plus étonnante est la « Maison Boomtown avec fausse mansarde » (figure 1.1)⁵⁴. Elle est définie par un toit en appentis et une fausse mansarde d'inspiration Second Empire en façade venant remplacer le parapet *western*. La volumétrie cubique, les galeries et la forme du toit rappellent les autres modèles d'architecture Boomtown. L'ajout d'un faux toit mansardé à une pente sur la façade valorise quant à lui l'espace de la rue et symbolise la théâtralité associée aux devantures Boomtown. En milieu urbain, dont à Montréal et à Laval, les rapports patrimoniaux exposent également la maison Boomtown à un étage, nommée « Shoebox » ou « Bungalow à façade Boomtown »⁵⁵. Cette typologie urbaine des quartiers ouvriers est caractérisée par une petite volumétrie et « possédant environ les mêmes caractéristiques ornementales que la maison Boomtown »⁵⁶. Néanmoins, le système constructif des Shoebox ne correspond pas à celui de la charpente en bois de sciage pourtant commun aux autres typologies. En raison du contexte

⁵³ Il semble pertinent d'amener quelques considérations à propos des garages Boomtown. D'abord, il était peu possible de les inclure dans notre corpus vu leur multiplication sur le territoire et leur emplacement inusité. Se retrouvant parfois en arrière-cour ou dans des lieux peu accessibles, il est complexe de tous les répertorier. Ajoutons qu'en tant que bâtiments secondaires, ils ne sont pas dans les rôles d'évaluation municipale, ce qui rend difficile d'obtenir une date de construction juste. De plus, les archives à leur sujet sont de faible quantité.

Ensuite, l'utilisation du style Boomtown pour les garages soulève des interrogations. Certes, le parapet permet d'afficher l'enseigne du garage, mais il symbolise également une certaine fierté du propriétaire. Le garage est associé à l'espace de l'automobile, aux engins motorisés, mais avant tout à un lieu habituellement attribué au genre masculin. L'ajout visuel du Boomtown pourrait dès lors être considéré comme une affirmation de l'espace individuelle masculine alors que la maison est davantage liée au genre féminin. Nous constatons que la prestance décorative est beaucoup plus présente sur les maisons Boomtown que sur les garages Boomtown.

⁵⁴ Voir : Ville de Laval et Patri-Arch, *Inventaire du patrimoine architectural de la Ville de Laval – rapport de synthèse*, janvier 2018, p. 42-43. En ligne. <<https://www.laval.ca/histoire-et-patrimoine/Documents/inventaire-batiments-patrimoniaux.pdf>>. Consulté le 23 juillet 2023 et Ville de Saint-Lambert, « La maison Boomtown à fausse mansarde », *Richesse du patrimoine bâti*, s.d. En ligne. <<https://www.saint-lambert.ca/fr/richeesse-du-patrimoine-bati>>. Consulté le 26 juillet 2023.

⁵⁵ Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain et Musée régional de Vaudreuil-Soulanges, *Types architecturaux résidentiels de la MRC Vaudreuil-Soulanges*, s.d., p. 23. En ligne. <https://www.ville.lescedres.qc.ca/sites/default/files/types_architecturaux_residentiels.pdf>. Consulté le 8 octobre 2023.

⁵⁶ Ville de Laval et Patri-Arch, *op. cit.*, pp. 44-45.

urbain ayant imposé des règles strictes en matière de construction, ils sont érigés en madriers de bois montés pièces sur pièces et protégés de briques visant à prévenir les incendies. Une autre typologie, cette fois-ci plus communes dans les rapports patrimoniaux au Québec, est la « Maison Boomtown avec couronnement ». Il s'agit d'un édifice de deux étages ayant une volumétrie cubique et dont le toit en appentis ou plat est dissimulé par un parapet en gradins sur trois des quatre faces du bâtiment (figure 1.2)⁵⁷. Ces trois variantes sont associées à la fonction domestique et les exemples visuels fournis par ces inventaires le confirment. En somme, la présence de différentes typologies toutes réunies sous la terminologie Boomtown signifie que leur caractérisation est un enjeu au sein des rapports patrimoniaux de plusieurs municipalités au Québec. Malgré les volumétries et les ornements variables, ces bâtiments construits lors des périodes clés des développements urbains au Québec semblent indissociables du modèle de l'*American Boomtown*⁵⁸.



Figure 1.1 Maison Boomtown à fausse mansarde, Terrebonne. Photo : Ville de Terrebonne, s.d.

⁵⁷ Voir par exemple : Patri-Arch, *Inventaire des maisons de type Boomtown et à toit plat du site patrimonial de l'Île-d'Orléans*, septembre 2017. En ligne. <<http://mrc.iledorleans.com/stock/fra/inventaire-des-maisons-de-type-Boomtown.pdf>>. Consulté le 27 juillet 2023.

⁵⁸ Il s'agit d'un qualificatif parfois utilisé pour référer aux *Western False Front*.



Figure 1.2 Maison Boomtown avec couronnement, Trois-Rivières. Photo: Ville de Trois-Rivières, s.d.

1.1.3 La typologie de l'atelier-maison

Jusqu'à présent, les typologies Boomtown présentées sont issues de rapports patrimoniaux de centres urbains de moyenne ou de grande importance comme Laval, Québec, Trois-Rivières et Saint-Lambert, dont les facteurs de développement et les secteurs économiques diffèrent de ceux de la Beauce. Dans le premier corpus de l'architecture Boomtown en Beauce, soit les bâtiments réunis dans l'inventaire du patrimoine bâti de la MRC Beauce-Sartigan, ces trois typologies sont presque totalement absentes ; les maisons Boomtown à fausse mansarde et les Shoebox ne sont pas présents dans cette MRC et la maison Boomtown avec couronnement est un phénomène architectural identifié, mais rare et qui survient tardivement, vers 1950. C'est plutôt à la lecture de rapports patrimoniaux provenant de régions rurales dont l'Abitibi et la Gaspésie qu'une autre typologie a émergée, soit celle de l'atelier-maison, où « un commerce est souvent aménagé au rez-de-chaussée et des vitrines rentrantes permettent de voir les produits. »⁵⁹. Cette typologie est à l'origine associée aux magasins généraux ; des lieux importants des villages québécois situés sur

⁵⁹ Ville de Rouyn-Noranda, *Étude d'ensemble et inventaire du patrimoine bâti de Rouyn-Noranda*, décembre 2003, p.15.

les rues principales. En plus d'un commerce au rez-de-chaussée, le deuxième étage est d'usage domestique. Les propriétaires du magasin et des familles pouvaient s'y loger.

Nos recherches sur le territoire de la Beauce démontrent que l'architecture Boomtown se compose en majorité de bâtiments à composition bipartite divisée entre la fonction commerciale et résidentielle. Ils correspondent à la typologie de l'atelier-maison. Le choix de concentrer les exemples du corpus à l'égard de cette typologie est motivé de deux raisons. D'abord, l'architecture Boomtown est caractérisée par une multiplication et par une dispersion sur un large territoire. D'un niveau méthodologique, il est plus convenable dans le cadre d'un mémoire de se limiter à un type de bâtiment correspondant à des critères formels et à une fonction déterminée. Ensuite, il importe de prendre en considération le contexte d'implantation de l'architecture Boomtown pour l'ancrer dans l'histoire du territoire beauceron. En regroupant des bâtiments dont les fonctions sont à la fois domestiques et commerciales, nous pouvons établir un lien entre l'expansion des villages et l'implantation de cette architecture sur les rues principales. Le corpus permet de rattacher l'analyse à un contexte de production déterminé par des facteurs historiques multiples. Quelques exceptions sont toutefois présentes dans notre corpus, dont quatre salles paroissiales. Leur emplacement au centre des villages et leur fonction sociale s'arriment à notre intérêt de recherche voulant considérer l'architecture Boomtown en Beauce comme des vecteurs de développement des villages. Il s'agit des salles paroissiales de Saint-Côme-Linière (figure 1.3), de Saint-Évariste-de-Forsyth, de Saint-Honoré-de-Shenley et de Vallée-Jonction. Les deux dernières ont été démolies.



Figure 1.3 Salle Paroissiale Boomtown, Saint-Côme-Linière. Photo : Sophie Quirion, 2023.

Nous avons fait le choix d'inclure des exemples démolis d'architecture Boomtown, car le corpus actuel n'est pas toujours révélateur des fonctions premières du bâtiment ; le changement récurrent de propriétaires, la désaffectation des commerces sur les rues principales et le manque de considération patrimoniale à leur égard ont souvent amené des changements au niveau de leur fonction. Par exemple, nous trouvons régulièrement des bâtiments à composition bipartite qui ont été transformés en immeubles à logements. Les baies vitrées au rez-de-chaussée sont un indice de l'ancienne présence d'un commerce. C'est majoritairement le corpus ancien qui est pris en considération pour l'analyse historique de l'architecture Boomtown en raison de son caractère changeant. Le 305, rue Principale à Vallée-Jonction est un exemple qui témoigne les impacts d'un changement de fonction (figure 1.4). Une photographie prise en 1975 montre le rez-de-chaussée comme étant occupée par un commerce. La fonction commerciale de l'épicerie était déterminée par la baie vitrée exposant des produits et une enseigne en saillie, même si celle-ci n'était pas visible depuis l'angle de la photo. Nous constatons également qu'un autre commerce Boomtown se situait à ses côtés, ce dernier ayant eu la fonction de magasin général. La vitrine commerciale a aujourd'hui été remplacée par deux modestes fenêtres entourées d'un parement de pierres pour laisser place à un logement comme le témoigne la photographie de 2023. L'étage supérieur demeure résidentiel.

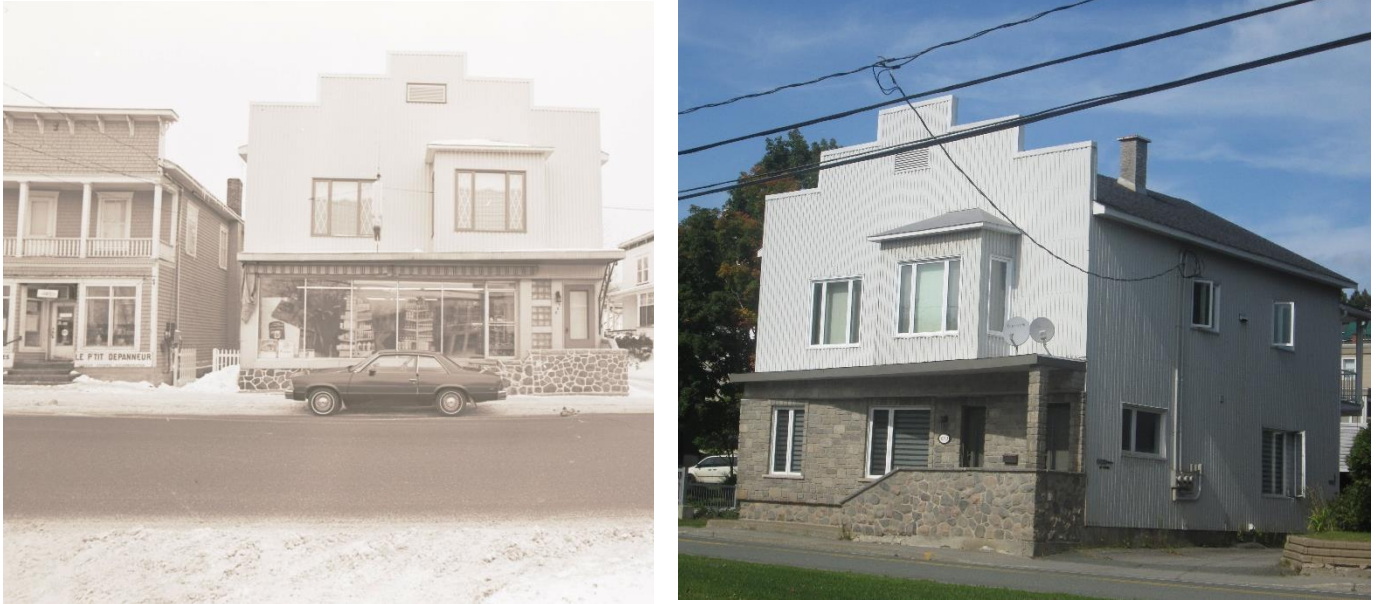


Figure 1.4 Boomtown, Vallée-Jonction. Photos: Société du patrimoine des Beaucerons, 1975 et Sophie Quirion, 2023.

1.2 La constitution du corpus

1.2.1 Les méthodologies de recherche

Afin de constituer le corpus à l'étude, nous avons commencé par définir le cadre géographique de notre analyse. La Beauce est une région culturelle que des instances administratives ont tenté de définir et d'en ériger des frontières fixes. Historiquement, la conception de ce territoire est marquée par une conscience identitaire. Le régionalisme beauceron, caractérisé par le sentiment d'appartenance au lieu, a fait l'objet d'une thèse de doctorat en géographie par Pierre C. Poulin en 2000⁶⁰. Cette importance sociale du territoire démontre l'intérêt d'établir des frontières culturelles faisant fi des découpages arbitraires. Si les cartes sont des outils pouvant rendre compte des délimitations régionales, leurs perspectives demeurent bien souvent administratives ou juridiques⁶¹. Une carte réalisée en 1990 par le groupe CAPSULE détermine les limites de cette étude (figure 1.5)⁶². Celle-ci a été réalisée pour la monographie *La Beauce et les Beaucerons*, un ouvrage clé qui

⁶⁰ Pierre C. Poulin. « Paysages, territorialités et représentations : À la recherche de l'identité régionale beauceronne », Thèse de doctorat, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, pp. 95-96.

⁶¹ Yaïves Ferland, « Synthèse : caractérisation de territorialités émergentes », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 50, n. 141, 2006, pp. 492-493.

⁶² Nous n'avons pas trouvé d'information au sujet du groupe CAPSULE.

raconte l'histoire de la région en partant d'une réflexion sur l'identité beauceronne. Comme les auteurs de cet ouvrage sont conscients du caractère subjectif des découpages administratifs du territoire, ils ont traité les frontières historiques à l'égard de trois composantes géographiques : la vallée de la Chaudière, les limites des anciennes seigneuries et celles des cantons. La carte de 1990 représente toutes les municipalités qui sont incluses dans les différentes analyses de la monographie. Elle découpe la forme typique de la Beauce : une forme allongée, non géométrique, suivant le cours de la rivière Chaudière. Cette carte est intéressante, car elle démontre la rupture entre les découpages administratifs contemporains aux années 1990 et la conception populaire du territoire beauceron. Par exemple, elle inclut des villages faisant partie des régions administratives des Etchemins, du Granit et de Frontenac (d'abord nommé l'Amiante). Elle représente également des spécificités géographiques comme les noyaux villageois, délimités par des carrés identifiés *VLG* ou encore les limites paroissiales identifiées par l'acronyme *PAR*. La frontière américaine est soulignée par des traits pointillés. Ainsi, les recherches pour le corpus des bâtiments Boomtown ont été limitées aux municipalités incluses dans cette carte.

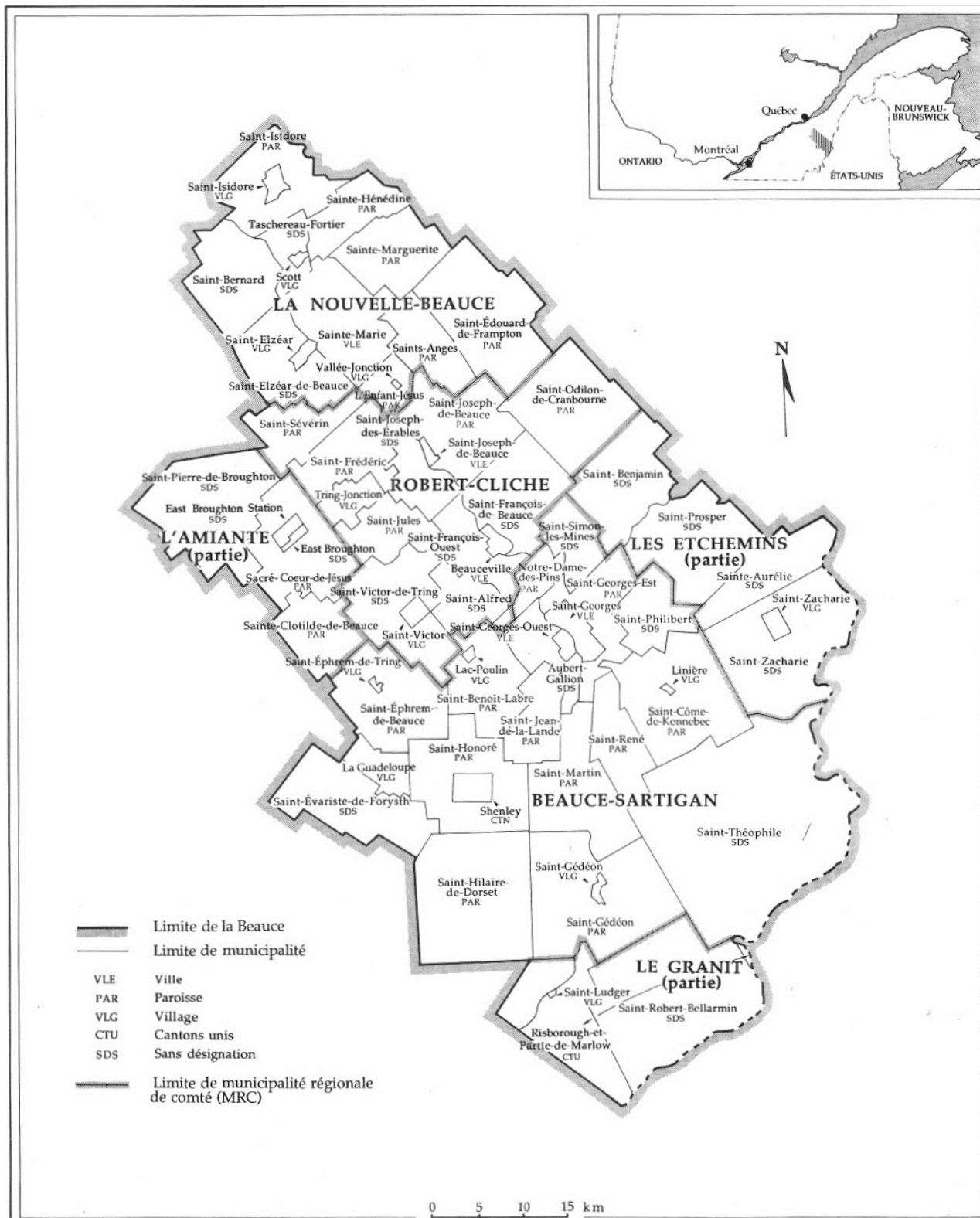


Figure 1.5 Le Groupe CAPSULE, *La Beauce et ses municipalités* (1987), 1990. Source : BÉLANGER, France et al., 1990, p. x.

Après avoir délimité le cadre géographique, les exemples actuels du corpus Boomtown ont été déterminés. Pour chaque village, une recherche par *Google Street View* a permis d'identifier à quel endroit se trouvent les potentiels exemples puis une visite de terrain en 2023 a confirmé leur présence à ces emplacements. Cette recherche a débuté en 2021, soit deux ans après une inondation historique dans la vallée de la Chaudière. À la suite de cette inondation, les municipalités les plus impactées, soit Scott, Sainte-Marie, Vallée-Jonction, Saint-Joseph-de-Beauce, Beauceville et Notre-Dame-Des-Pins, ont pris la décision de démolir une grande partie des infrastructures et des bâtiments présents dans les zones inondables⁶³. Les images captées par *Google Street View* ne sont pas mises à jour fréquemment et des dizaines de Boomtown ont été démolis depuis, notamment à Scott et à Sainte-Marie. L'étude de terrain est une méthode pouvant rendre compte du contexte contemporain de ces constructions et de leur changement au niveau structurel et matériel. La Maison Adrienne-Lemieux est le seul bâtiment Boomtown sous une protection patrimoniale. Les autres exemples peuvent être sujets à des modifications importantes. En effet, quelques édifices Boomtown étaient très différents de leur apparence sur *Google Street View*. Certains ont même été retirés du corpus actuel. Ils avaient été détruits ou avaient perdu leur caractéristique Boomtown en raison de transformations importantes. Les photographies réalisées à l'été 2023 incluses dans l'Annexe A montrent l'évolution matérielle d'une architecture vernaculaire en constante transformation due à la vulnérabilité au temps et à la modernisation du bâti. Le caractère bigarré de certains exemples et l'utilisation de matériaux de construction de faible valeur peuvent mener à des modifications importantes et à des démolitions. Si les Boomtown sont d'origines populaires, leur évolution est contrainte de s'adapter à des facteurs sociaux, économiques et environnementaux. Le corpus actuel comporte donc 46 bâtiments Boomtown.

Toutefois, le corpus actuel n'est pas révélateur de l'ampleur de ce phénomène architectural dans la région beauceronne. Vu la fréquence des inondations dans la vallée de la Chaudière, les nombreux incendies ayant ravagé des noyaux villageois, les modifications majeures parfois effectuées et la destruction répétée de bâtiments désuets sur le territoire, nous avons conclu que le corpus ancien était essentiel à la compréhension historique de l'architecture Boomtown en Beauce. Pour

⁶³ Ces démolitions majeures du paysage bâti historique de la vallée de la Chaudière ont contribué aux considérations patrimoniales dans la région. Voir le communiqué du Groupe d'initiatives et de recherches appliquées au milieu (GIRAM) sur les démolitions à Sainte-Marie-de-Beauce : GIRAM, *destruction massive et aveugle du patrimoine beauceron dans le sillage des inondations du printemps 2019*, 24 octobre 2019. En ligne. < <http://giram.ca/wp/wp-content/uploads/2019/10/M%C3%89MOIRE-STE-MARIE-Beauce-24oct-19-3.pdf> >. Consulté le 5 octobre 2023.

déterminer ces exemples démolis, trois principaux types de sources ont été mis à profit. Dans un premier temps, quelques sociétés historiques locales ont été contactées afin d'y obtenir des archives photographiques non numérisées. La Société du patrimoine des Beaucerons, située à Saint-Joseph-de-Beauce, nous a donné accès à un inventaire du patrimoine bâti qu'elle avait réalisé dans les années 1970 pour les municipalités de Sainte-Marie, Vallée-Jonction, Saint-Joseph-de-Beauce, Saint-Frédéric, Beauceville, Notre-Dame-des-Pins et Saint-Georges. Cet inventaire a permis d'identifier environ quinze exemples démolis dans les dernières décennies, en plus de constater l'évolution de certains bâtiments toujours présents dans la région. Le Musée ferroviaire de Beauce à Vallée-Jonction et La Société du Patrimoine de Saint-Éphrem-de-Beauce ont aussi contribué au partage de leurs archives photographiques et textuelles. Concernant les autres sociétés historiques locales, comme la Société Historique Sartigan, leurs sites Web et leurs monographies ont suffi pour identifier les informations nécessaires pour la constitution du corpus ancien. Dans un deuxième temps, les monographies paroissiales et régionales ont été dépouillées afin d'y repérer des photographies de Boomtown et des informations relatives à ces derniers. Par des vues d'ensemble de villages, des photographies de famille posant devant leur maison ou des vues frontales de commerces, cette architecture est présente dans la majorité des ouvrages consultés. En plus des monographies réalisées à l'occasion des anniversaires paroissiaux, une variété d'ouvrages à composante photographique ont pris part aux recherches dont *Imprévisible Chaudière*, *La Beauce, un esprit de famille* ou encore *Nos maisons disparues*. Plusieurs bâtiments ont aussi été identifiés sur des plateformes Web comme des blogues et des réseaux sociaux. Ces sources ont pu être mises à contribution pour la constitution photographique du corpus ancien. De plus, la plupart des archives sur ce type de plateforme sont accompagnées de récits mémoriels aidant à mieux saisir la ou les fonctions d'origines des bâtiments Boomtown et leurs rôles dans la vie des Beaucerons. Finalement, quelques exemples ont été identifiés par hasard lors de visites de lieux emblématiques en Beauce ou lors de visionnement de documentaires sur la région⁶⁴. Le corpus ancien n'est pas quantifié précisément vu son caractère non exhaustif. Toutefois, c'est près d'une centaine de bâtiments qui ont été identifiés.

⁶⁴Par exemple, lors d'une visite au Casse-croûte Mary Rockets à Sainte-Marie, plusieurs photographies anciennes étaient affichées dont certaines avec des bâtiments Boomtown. Les vidéos *Hier à Aujourd'hui avec Normand DeLessard* ont aussi permis de découvrir de nouveaux exemples pour le corpus ancien.

1.2.2 Les limites temporelles

Après avoir réuni une grande partie de l'architecture Boomtown en Beauce correspondant aux descriptions architecturales puisées dans la littérature et à la typologie de l'atelier-maison, nous avons déterminé les dates de construction pour chacun des exemples. La mode Boomtown a persisté au courant du 20^e siècle et il était important de déterminer les exemples qui ont été construits à l'intérieur de la période historique ciblée dans cette étude sur la Beauce, soit de 1830 à 1930. Le corpus doit être révélateur de choix architecturaux issus du contexte des mouvements de population entre le Québec et les États-Unis puis des échanges économiques accrus qui chevauchent le 19^e et le 20^e siècle. Bien que plusieurs exemples soient construits avant 1930, certains dépassent la date butoir. Nous avons cependant fait le choix de conserver des exemples plus tardifs érigés dans les années 1940 puisqu'ils correspondent à la définition de l'architecture Boomtown et témoignent d'une mode bien ancrée dans le paysage bâti en Beauce. Finalement, le corpus de cette étude a été construit entre 1880 et 1950. Après cette période, la mode Boomtown s'essouffle dans la région et des types d'architecture domestique répondent à une nouvelle demande de construction rapide, cette fois-ci associée à l'étalement urbain d'après-guerre. Le Bungalow unifamilial est une de ces typologies⁶⁵.

La période temporelle a principalement été déterminée à partir du corpus actuel, étant donné l'inscription des bâtiments sur les rôles d'évaluation municipale. Même si cet outil manque de fiabilité, elle a permis de déterminer approximativement ou de confirmer la date de construction de tous les exemples actuels de bâtiment Boomtown sur le territoire beauceron⁶⁶. Deux autres méthodes ont été mises à profit pour dater les bâtiments actuels et anciens, soit la présence d'informations factuelles dans la littérature beauceronne et la présence de pierres de datation sur les façades. Nous présumons que les pierres de datation correspondent à la date de construction, car elles concordent à la période visée et à la datation inscrite dans les rôles d'évaluation municipale. Deux exemples actuels à La Guadeloupe ont des pierres de datation (figure 1.6). Le 439, 14^e Avenue, un des plus anciens exemples en Beauce, affiche la date 1896. Le 366, 14^e Avenue affiche

⁶⁵ Voir : Lucie Morisset et Luc Noppen, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire : la naissance d'un nouveau type », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 48, n. 133, 2004, pp. 7-32.

⁶⁶ En effet, il arrive que la date de construction inscrite au rôle d'évaluation municipale soit celle correspondant aux dernières modifications du bâtiment. L'exemple du 363, rue Langevin à Saint-Odilon-de-Cranbourne est révélateur. Alors que le bâtiment Boomtown a été construit en 1931, le rôle d'évaluation le date à 1985, année qui correspond à l'agrandissement arrière.

celle de 1914. Malgré l'absence de littérature sur cette tradition au Québec, nous constatons que ces cas sont peu communs sur l'architecture à l'étude. Les pierres de datation sont posées sur les parapets de brique et s'insèrent mal sur des revêtements de bois ou d'amiante-ciment. Celles de La Guadeloupe sont particulièrement intéressantes, car elles se trouvent sur des façades dont l'ornementation des corniches et les jeux décoratifs dans la brique symbolisent leur rôle important au sein du village. En effet, ils étaient tous deux des commerces prospères près de l'ancienne gare et ils sont parmi les rares exemples construits en brique dans la Beauce.



Figure 1.6 Pierres de datation, La Guadeloupe. Photos : Sophie Quirion, 2023.

1.2.3 La présentation des résultats

L'approche typologique développée dans les études sur l'architecture vernaculaire permet de classifier une quantité importante de bâtiments afin d'en offrir des analyses d'ensemble révélatrices. La typologie en architecture est aussi utilisée comme un outil de catégorisation. L'exemple d'une étude allant dans ce sens au Québec est celle de l'urbaniste Claude Dubé dans son ouvrage *La maison de colonisation : éléments d'architecture populaire québécoise*⁶⁷. Pour en définir le modèle type et les variantes de ces maisons communes au Québec depuis la fin du 19^e siècle, Dubé a constitué une étude de terrain des maisons de colonisation présentes dans Lotbinière. Après avoir identifié, photographié et analysé ces maisons, il a créé des fiches typologiques informatisées qui

⁶⁷ Claude Dubé et al., *La maison de colonisation : éléments d'architecture populaire québécoise*, Québec, Université Laval, coll. « Centre de recherches en aménagement et en développement », n. 160, 1987, 176 p.

démontrent les principales variantes architecturales et leurs détails formels. Il a par exemple catégorisé les types de toiture et les types de lucarnes ajoutées. Si la méthodologie de Dubé est davantage de l'ordre de la catégorisation, d'autres approches typologiques des études sur l'architecture vernaculaire proposent de s'intéresser à la localisation des exemples pour mieux les analyser et en tirer des hypothèses concluantes. C'est le cas du géographe Fred B. Kniffen dans son étude pionnière *Folk Housing : Key to Diffusion*⁶⁸. Il s'intéresse aux maisons des colons de l'Est américain des 18^e et 19^e siècles puis à la modification du bâti au fur et à mesure de leur déplacement vers les terres du Midwest et l'Ouest américain. Il spécifie : « it was deemed necessary to set up concurrently a typology quantified as to numerical importance and qualified as to areal and temporal position, and to seek out origins, routes of diffusion, adaptations, and other processes affecting change or stability. »⁶⁹.

Afin d'obtenir une représentation significative dans l'espace géographique de l'architecture Boomtown en Beauce et pour classer les informations factuelles de chaque exemple, le corpus a été intégré dans l'outil interactif de géolocalisation *Google My Maps* ([lien vers la carte](#)). Cette plateforme permet de créer des entrées de données photographiques et textuelles pour chaque bâtiment et de les positionner précisément sur le territoire. Nous avons choisi d'assigner pour chaque exemple une ou plusieurs photographies ainsi que les dates de construction et/ou de démolition. Les exemples ont été classés dans deux catégories nommées des « calques », différenciables facilement par l'usage de couleurs ou de pictogrammes. Dans ce cas, les pastilles jaunes représentent les bâtiments démolis alors que les mauves représentent le corpus actuel (figure 1.7). Lors de la navigation, une option permet de visualiser simultanément les calques pour en avoir un portrait global ou de les visualiser un à la fois. L'usage de cet outil interactif, en plus d'offrir un système de classement facile d'usage, permet d'émettre des constats sur la disposition des exemples Boomtown dans la région et dans l'enceinte des villages. La géolocalisation de tous les exemples du corpus était importante. Pour ceux toujours présents, nous avons retranscrit l'adresse postale dans le logiciel *Google My Maps*. Lorsque l'adresse exacte des exemples démolis n'était pas disponible, l'exercice nécessitait de repérer les indices géographiques offerts sur les photographies afin de géolocaliser le plus précisément possible les bâtiments. Selon la prise de vue de la photo et

⁶⁸ Fred B. Kniffen « Folk Housing: Key to Diffusion », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 55, n. 4, 1965, pp. 549-577.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 550.

le paysage de proximité, il a été possible de placer sur la carte presque l'entièreté des Boomtown démolis⁷⁰. D'autres fois, des appels à l'information étaient lancés sur les réseaux sociaux afin que les gens ayant connu ou fréquenté les bâtiments puissent nous éclairer sur leur emplacement. Les sociétés locales de patrimoine et d'histoire nous ont aussi aidées à géolocaliser des exemples provenant de leurs archives. Le logiciel *Google My Maps* permet également le traçage de lignes entre des points d'ancrage sur la carte. Nous avons reproduit le tracé du chemin de fer en Beauce pour en offrir une représentation significative dans l'espace géographique en lien avec les constructions Boomtown.

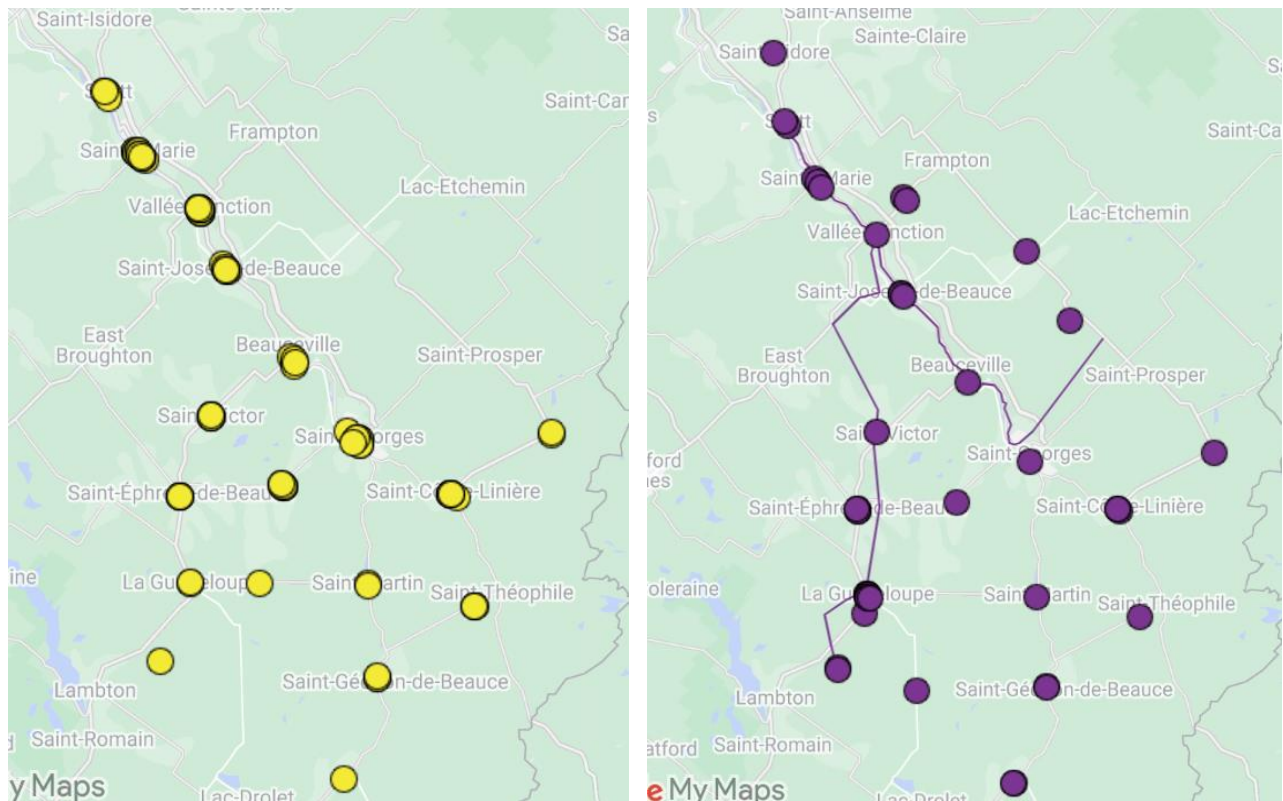


Figure 1.7 Captures d'écran, Boomtown, *Google My Maps*, 28 novembre 2023.

⁷⁰ Par exemple, lorsque la photographie a été prise en perspective de plongée et qu'elle montre le village, on peut présumer que le ou la photographe se trouvait sur le toit de l'édifice ayant la plus grande altitude, soit l'église. Sinon, la présence d'enseignes commerciales ou de magasins près de la photographie pourrait nous aider à localiser le lieu visé.

Cette première phase de la recherche a été déterminante pour la suite de l'analyse. L'objectif était de considérer l'ampleur du phénomène architectural Boomtown en Beauce en plus d'établir un portrait juste de sa définition, de son emplacement sur le territoire et de sa temporalité au sein de l'histoire.

1.3 La description du corpus beauceron

Une fois le corpus réuni et géolocalisé, il est pertinent de présenter les différents constats qui émergent de leur distribution sur le territoire. Alors que nous soulevons l'hypothèse que l'architecture Boomtown se définit comme une typologie liée à un contexte de développement rapide à la fin du 19^e siècle et que la Beauce, par sa situation géographique et ses liens économiques avec les États-Unis, a été une région propice à la multiplication de cette architecture, nous entendons d'abord analyser l'ensemble du corpus à l'égard de leur organisation et de leur fonction dans l'espace géographique.

1.3.1 La situation géographique

Nous observons trois concentrations importantes de l'architecture Boomtown en Beauce. Premièrement, ces constructions se trouvent principalement dans les localités situées le long de la vallée de la Chaudière, telles que Scott, Sainte-Marie, Vallée-Jonction, Saint-Joseph-de-Beauce, Beauceville et Saint-Georges (figure 1.8). Maintes raisons peuvent justifier cette concentration. Géographiquement, les rives de la rivière Chaudière constituent le lieu le plus propice à la culture des terres, ce qui explique que la population beauceronne et les activités économiques ont longtemps été polarisées sur les territoires des cinq premières seigneuries longeant la Chaudière. Cette partie du territoire s'est aussi développée de manière favorable grâce à des axes de communications comme la route Kennebec et le chemin de fer. Il s'agissait des localités les plus peuplées et où les premières industries étaient installées. La typologie de l'architecture Boomtown répondait au contexte démographique et économique de ces municipalités dès la fin du 19^e siècle ; la demande d'habitations et d'espaces commerciaux était en hausse. Les inondations répétées au tournant du 20^e siècle peuvent aussi expliquer la multiplication de cette architecture. En effet, les localités se trouvaient très près de la rivière Chaudière. Par exemple, le centre-ville historique de Sainte-Marie est situé sur la rue Notre-Dame à quelques mètres de l'eau. Certaines maisons ont

comme cours arrière la Chaudière et l'église est à proximité des rives. Cette disposition proche d'une rivière imprévisible a mené à la destruction et à la reconstruction du bâti à multiples reprises au cours de l'histoire. Les débâcles historiques de 1896, de 1912, de 1917 ou encore celle de 1928 ont mené au changement du paysage bâti de la Beauce dans une période propice de la mode Boomtown⁷¹. Si cette architecture est marquée par la géographie en raison de sa position le long des lieux de transit comme la rivière et les axes routiers, elle a aussi été marquée par le climat. Sa matérialité en bois de sciage est peu résistante aux inondations répétées, mais leur érection rapide fait d'elle un choix de prédilection pour la reconstruction le long des rives.



Figure 1.8 Captures d'écran, Boomtown, *Google My Maps*, 28 novembre 2023. En ordre : Sainte-Marie, Vallée-Jonction, Saint-Joseph-de-Beauce, Saint-Georges.

⁷¹ La dernière inondation de 2019 a poussé les terres inondables à être désertées. Voir : Baptiste Ricard-Châtelain, « Inondations du printemps 2019 en Beauce: des centaines de maisons démolies », *Le Soleil*, 14 janvier 2020. En ligne. <<https://www.lesoleil.com/2020/01/15/inondations-du-printemps-2019-en-beauce-des-centaines-de-maisons-demolies-f18ae0652027e2abf625dde544f1c859/>>. Consulté le 28 juillet 2023.

Deuxièmement, l'architecture Boomtown se concentre le long du tracé ferroviaire déployé entre 1893 et 1895 par le *Quebec Central Railways*, plus précisément sur la liaison Tring-Jonction/Lac-Mégantic. En effet, les villages détenant des gares, soit Saint-Victor, Saint-Éphrem-de-Beauce, La Guadeloupe et Courcelles, ont tous vécu une montée économique et démographique au début du 20^e siècle par l'arrêt du train dans leur localité (figure 1.9). L'architecture Boomtown permet une implantation rapide de commerces et de logements sur les nouvelles rues principales de ces villages qui étaient subitement entourés de manufactures diverses et qui étaient de plus en plus vus par des voyageurs en provenance des États-Unis ou d'ailleurs au Québec.

Troisièmement, les villages au sud de la Beauce, situés à proximité de la frontière américaine, présentent plusieurs exemples de Boomtown. Saint-Côme-Linière, Saint-Gédéon-de-Beauce, Saint-Théophile, Saint-Zacharie et Saint-Ludger sont les villages le plus au sud de la région et ils sont situés près du tracé très emprunté de la route Kennebec (figure 1.10). Même si les passages à la frontière entre la Beauce et les États-Unis ont certainement eu un impact sur les échanges culturels dans ces villages, il faut également souligner la présence de colons anglophones dans les cantons proches de la frontière. Ces derniers ne présentaient pas de barrière linguistique et se rendaient régulièrement au Maine ⁷².

⁷²C'est l'ouverture des cantons britanniques sur le territoire Beaucerons qui a amené des colons anglais, irlandais et écossais à s'établir un peu partout sur le territoire. Ils se sont installés particulièrement dans le canton de Frampton et ceux près de la frontière dont le canton de Marlow. Voir : Pierre Poulin, *op.cit.*, pp. 161-173.

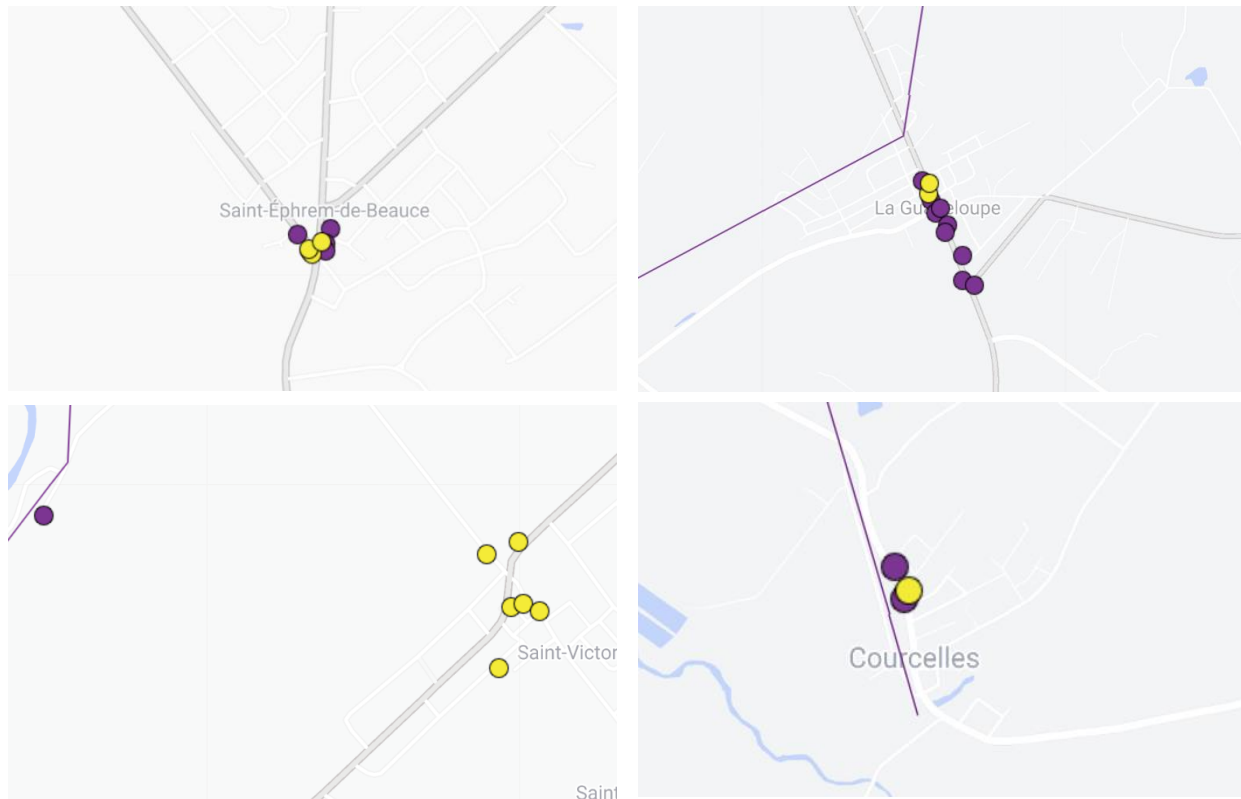


Figure 1.9 Captures d'écran, Boomtown, *Google My Maps*, 28 novembre 2023. En ordre : Saint-Éphrem-de-Beauce, La Guadeloupe, Saint-Victor, Courcelles.

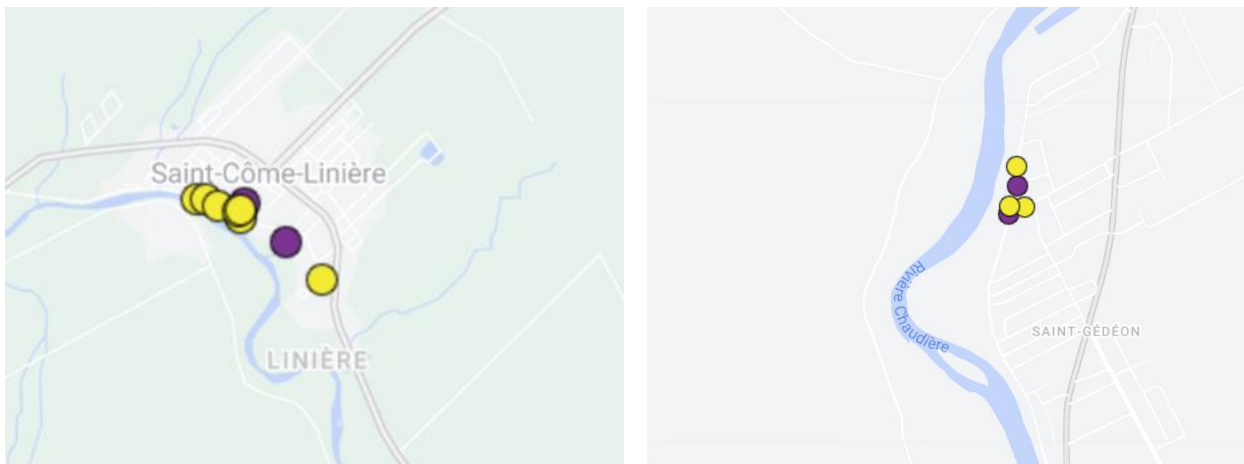


Figure 1.10 Captures d'écran, Boomtown, *Google My Maps*, 28 novembre 2023. En ordre: Saint-Côme-Linière et Saint-Gédéon.

Saint-Benoît-Labre est un village dont les photographies anciennes démontrent plusieurs exemples d'architecture Boomtown, mais très peu de facteurs géographiques et historiques expliquent leur présence. Ce village est situé près de Saint-Georges et n'avait aucun secteur économique d'envergure au tournant du 20^e siècle. Sa colonisation est même plutôt lente. Trois moulins à scie d'usage local sont mis en opération vers 1880. S'il ne reste plus qu'un seul témoin de cette mode architecturale, c'étaient au moins dix bâtiments Boomtown qui longeaient les sinuosités de la rue principale de ce village érigé officiellement en 1893. Le feu de 1931 a été responsable de la démolition de nombreux exemples. En ce qui concerne d'autres villages comme Saint-Odilon-de-Cranbourne, Saint-Isidore et Saint-Hilaire-de-Dorset, leur contribution au corpus est minime. Quant aux municipalités au nord de la région, leurs exemples sont les plus récents du corpus. Ils sont tous datés dans la décennie de 1940. De plus, leur construction tardive les relègue fréquemment à des fonctions résidentielles. Toutefois, ils sont révélateurs d'une mode architecturale qui a perduré au fil du temps et au-delà de ses usages initiaux. Finalement, le facteur d'une faible démographie dans quelques villages de la Beauce comme Sainte-Aurélie, Saint-Alfred, Saint-Frédéric, Saint-Séverin ou encore Saint-Jules peut expliquer l'absence de ces bâtiments.

L'architecture Boomtown se situe sur les rues principales ou dans les noyaux villageois, c'est-à-dire à proximité des institutions et des activités commerciales. Même si plusieurs garages et maisons unifamiliales Boomtown se situent aléatoirement sur le territoire, la typologie de l'atelier-maison, telle que développée dans ce chapitre, est rarement à l'écart du noyau villageois. Six Boomtown se situaient ou situent à l'extérieur de leurs noyaux villageois, près d'une gare ferroviaire, dont le 9560, 5^e Avenue Saint-Georges-de-Beauce, qui a été démoli en 2021, et celui actuel au 172, route de la Station à Saint-Victor. En effet, quelques gares en Beauce se trouvent à l'extérieur des villages, notamment pour des raisons de topographie. Il était plus convenable de construire les rails à proximité des rivières vu l'absence de pentes abruptes et la nécessité de réserves d'eau pour le fonctionnement des trains à vapeur. Ces gares ont donné naissance à de petits carrefours commerciaux nommés « village-station » où se sont réunis des meuneries, des briqueteries ou encore des moulins à scie. Par exemple, l'édifice Boomtown de Saint-Victor-station se trouvait face à la gare et près d'une briqueterie (voir Annexe A, p. 140, image du milieu). C'était

un lieu de rencontre transactionnel pour le commerce du bois et des animaux agricoles⁷³. À Vallée-Jonction, trois Boomtown ont été érigés sur le Chemin du roi, une route historique qui passait devant la gare et qui constituait une artère principale. Leur rez-de-chaussée commercial servait entre autres aux visiteurs américains en transit vers la ville de Québec.

1.3.2 La façade commerciale

L'architecture Boomtown accueillait de multiples activités commerciales. Elle servait d'hôtel, de magasin général et même de restaurant. Les Boomtown des villages établis dans la seconde moitié du 19^e siècle constituaient une première forme d'architecture commerciale : ils imitaient les caractéristiques formelles des bâtiments situés sur les artères commerciales urbaines. La grande vitrine entourée de cloison et parfois en saillie constitue la caractéristique la plus commune. L'historien de l'architecture Richard Longstreth s'est intéressé aux différentes formes commerciales américaines, particulièrement à l'évolution des devantures. Il donne une description juste de la baie vitrée typique des magasins du 19^e siècle, *the enframed window wall* : « It is characterized by a large center section - often made of glass - that almost always suggests a thin membrane. This center is surrounded on three sides by a wide, more or less continuous border. The entire front is treated as a single compositional unit. »⁷⁴. La vitrine présente la marchandise et affirme la fonction commerciale du bâtiment.

Les façades Boomtown en Beauce se composent à la manière des devantures mitoyennes des rues commerciales urbaines, où la façade donnant sur la rue est la seule qui n'est pas traitée de façon austère et utilitaire au niveau architectural ; « The facade does not just contain essential elements, it is composed. It boasts of ornament, signs, and other distinctive features. It exhibits the best materials and workmanship. Such edifices are not so much three dimensional objects as they are decorated wall planes facing the street »⁷⁵. Cependant, les bâtiments Boomtown de notre corpus sont des structures pavillonnaires : ils se présentent sur la rue comme des objets en trois dimensions tandis que la façade se compose comme un élément détaché et unique. La définition du façadisme

⁷³ Municipalité de Saint-Victor, « Saint-Victor - Circuit patrimonial de la MRC Beauce-Centre », *Balado Découverte*, s.d. En ligne. < <https://baladodecouverte.com/circuits/650/saint-victor--circuit-patrimonial-de-la-mrc-beauce-centre> >. Consulté le 28 juillet 2023.

⁷⁴ Richard Longstreth « Compositional Types in American Commercial Architecture », *Perspectives in Vernacular Architecture*, vol. 2, 1986, p. 17.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 15.

de l'architecte américain Thomas L. Schumacher, s'agence bien à la composition du Boomtown: « Facadism denotes the conception of a main elevation to a building, that is, a frontispiece, where there is a "concentration of emphasis at the expense of the flanks and rear..." »⁷⁶. La Maison Adrienne-Lemieux, que nous analyserons plus en profondeur au troisième chapitre, est un bon exemple. La façade commerciale néo-classique, composée de colonnes ioniques soutenant un auvent et surmontée d'un haut parapet western, s'oppose à la simplicité du corps de bâtiment, qui se résume à une boîte carrée percée de nombreuses fenêtres disposées de manière aléatoire. Seuls les anciens Boomtown de la rue Principale de Saint-Joseph-de-Beauce et de la 1^{re} Avenue Est à Saint-Georges sont à l'image des artères commerciales urbaines ; les lots sont plus étroits et les bâtiments plus rapprochés. Autrement, quelques exemples Boomtown en Beauce ont des corniches latérales similaires à celle du parapet en façade et d'autres possèdent une galerie qui se prolonge sur les côtés. Ces caractéristiques permettent de concevoir le bâtiment comme un tout uniforme.

Le parapet participe à annoncer la fonction commerciale des bâtiments, et ce de deux manières. Le large espace plat du parapet est parfois maximisé par la présence d'une enseigne. Les archives photographiques laissent savoir que ces enseignes se retrouvaient surtout à Vallée-Jonction et à Saint-Georges, des centres commerciaux importants dans la région. Rose Quesnel, Monaco et Légéré BCE étaient des exemples d'écriteaux commerciaux que nous retrouvons en Beauce. Étonnement, plusieurs commerces Boomtown présentent une enseigne positionnée sur le côté du bâtiment et au-dessus de la vitrine où repose un entablement. Peut-être s'agissait-il d'un endroit plus accessible pour changer l'écriteau à l'ouverture d'un nouveau commerce. L'ancien magasin Guy Poulin à Saint-Joseph-de-Beauce est un bon exemple ; une première photo montre l'écriteau commercial sur un ajout en saillie au-dessus de la porte semblant faire office de balcon tandis qu'une deuxième photo montre un écriteau reposant sur un entablement ornementé, mais moins éloquent (figure 1.11). Cet exemple démontre aussi la malléabilité décorative de la façade-écran ; il est possible d'ajouter et d'enlever des éléments architecturaux sans y apporter des changements de structure.

⁷⁶ Thomas L. Schumacher, « "Façadism" Returns, or the Advent of the "Duck-orated Shed" », *Journal of Architectural Education*, vol. 63, n. 2, 2010, p. 129.

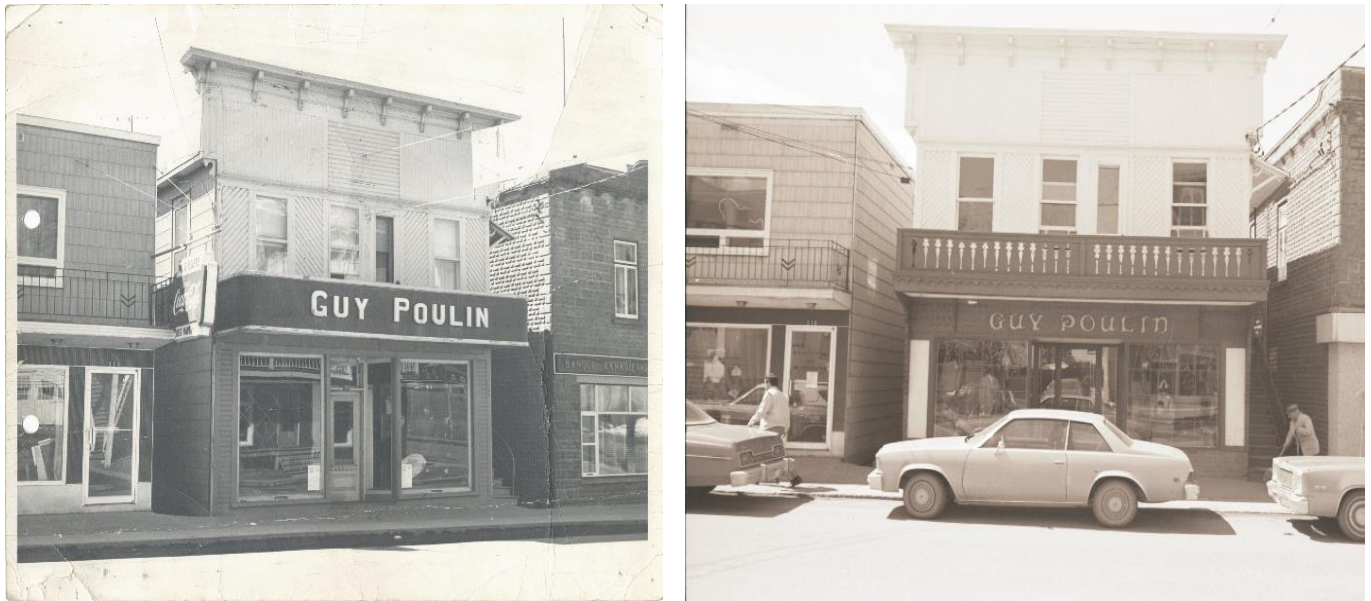


Figure 1.11 Boomtown, Saint-Joseph-de-Beauce. Photos : Société du patrimoine des Beaucerons, s.d. et 1975.

Sans la présence d’enseigne commerciale, c’est le parapet lui-même qui annonçait aux passants la fonction commerciale du bâtiment. La hauteur et le prestige ornamental du parapet font office d’une enseigne. Ajoutons que cette architecture symbolisait, dans la culture populaire, l’affichage des commerces comme les saloons et les magasins généraux de la conquête de l’Ouest américain. Cette imagerie visuelle et cinématographique était répandue au courant du 20^e siècle. La littérature, les spectacles ambulants et finalement le cinéma ont tous popularisé la culture *western* dont les fausses façades en sont les symboles. Somme toute, sa simple représentation dans l’espace bâti fait allusion à une fonction commerciale vu son langage formel et symbolique. Cependant, certains Boomtown du corpus étaient rattachés à d’autres types de fonction et différents détails formels nous le laissent savoir. Parfois, une indication claire sur le parapet est visible, comme à l’ancienne salle paroissiale de Vallée-Jonction, où il était écrit « Salle paroissiale ». L’absence d’une grande vitrine au rez-de-chaussée et la présence d’une galerie ceinturée d’une balustrade signalent également la fonction résidentielle ou encore hôtelière du bâtiment⁷⁷.

⁷⁷ D’anciennes photographies de Saint-Ludger présentent l’Hôtel Cléophas Dallaire. L’immeuble de deux étages, ceinturé de galeries, affiche sa fonction hôtelière par un écriteau sur le parapet Boomtown et une affiche en saillie sur la rue. L’ancienne Hôtel Lessard à Saint-Joseph présentait ces mêmes caractéristiques formelles. Voir : Thérèse Blais et Marie-Paule Roy, *Centenaire de St-Ludger de Beauce, 1892-1992: nos pas dans leurs pas!*, Québec, 1992, 488 p.

1.3.3 Les spécificités beauceronnes

L'analyse du corpus a permis de faire ressortir plusieurs particularités de l'architecture Boomtown en Beauce, dont le plan de sol rectangulaire, la présence de deux étages et une galerie et/ou un balcon en façade. Le balcon est surtout présent au deuxième étage, alors que des logements s'y trouvent⁷⁸. Néanmoins, la répétition la plus importante est celle du toit : une grande majorité des exemples de notre corpus possède un toit à deux versants droits. Même si nous trouvons en Beauce des exemples d'architectures à toit plat ou en appentis, la déclinaison à deux versants a été privilégiée sur les Boomtown, probablement parce qu'il s'agissait de la toiture la plus commune en Amérique du Nord et que ses versants réduisaient les risques d'accumulation de neige⁷⁹. Ajoutons que les Beaucerons se sont servis du toit-pignon comme d'un ornement sur la façade. S'il est parfois caché en totalité par un haut parapet laissant croire la présence d'un toit plat, plusieurs exemples témoignent d'une autre tradition ornementale où le pignon du toit est laissé visible au-dessus du parapet. Parfois, il intègre même la forme du parapet. Le bâtiment au 39, 10^e rue à Scott témoigne de cette volonté de mettre en évidence le mur pignon, et non de le dissimuler (figure 1.12). L'ajout d'un parapet non intégral laisse penser un étage supplémentaire. La fenêtre au centre du pignon, donnant sur un grenier, accentue cet effet. Elle rappelle aussi la caractéristique typique des *Western False Front* : l'œil-de-bœuf. Ajoutons que cet exemple témoigne de l'usage prédominant des balcons, ce qui engage le bâtiment vis-à-vis la rue.

⁷⁸ Paul-Louis Martin suggère que l'ajout d'une ou de plusieurs galeries est un phénomène en popularité croissante dans les régions rurales au 19^e siècle et qu'elle assume des fonctions d'accueil, de communication et de repos. Source : Paul-Louis Martin, *À la façon du temps présent: trois siècles d'architecture populaire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Géographie historique », 1999, p. 304.

⁷⁹ François Varin, « La toiture, un trait de personnalité architectural », *Continuité*, n. 63, 1995, pp. 10-12.



Figure 1.12 Boomtown, Scott. Photos: Sophie Quirion, 2023.

La question du parapet est importante, car nous avons soulevé un modèle récurrent qui apparaît dans plusieurs villages de la Beauce, supposant une mode régionale. Il s'agit du large parapet rectangulaire de bois surmonté d'une corniche plate et qui est supportée par une série de modillons rappelant les chapiteaux des ordres corinthiens. Le cas de figure précédent en est d'ailleurs un exemple (figure 1.12). Ce type d'ornement est perçu à répétition dans le corpus, et ce dans plusieurs villages tels que Scott, Sainte-Marie, Vallée-Jonction, Saint-Joseph-de-Beauce, Saint-Éphrem ou encore Saint-Théophile. Ces corniches à modillons agissent parfois comme la seule décoration sur un bâtiment Boomtown. Elles sont visibles sur certains bâtiments rudimentaires, comme sur celui du 782, rue Notre-Dame Sud, à Sainte-Marie. Au retour d'un voyage au Klondike, où la ruée vers l'or avait amené plusieurs Beaucerons à y travailler, le charretier Taschereau Bilodeau fit construire au début 1900 un grand garage Boomtown de deux étages sur lequel il prit soin d'y ajouter une légère corniche à modillon (figure 1.13).



Figure 1.13 Garage Boomtown, Sainte-Marie. Photo : Sophie Quirion, 2023.

Cet ornement soulève dès lors la possibilité d'une influence commune et de la présence d'ébénistes ou d'entrepreneurs appelés à faire le même modèle de bâtiment aux quatre coins de la région. Par exemple, le Moulin Cliche, fondé en 1903 à Vallée-Jonction par Augustin Cliche, produisait ce

type de modillons parfois décoratifs ou ayant une fonction de support. Le propriétaire actuel de ce moulin, M. François Cliche, possède des modèles de modillons produits depuis plus de 100 ans (figure 1.14). La mécanisation des moulins à scie à la fin du 19^e siècle a permis une démocratisation des ornements décoratifs en bois alors que leur production en masse était plus abordable. Melvin Charney spécifie : « Ces nouvelles techniques de construction permettaient non seulement de se loger rapidement, mais offraient un cadre plus souple permettant à chacun de s'exprimer. »⁸⁰. Cette production était aussi locale, ce qui en facilitait l'accès. Ajoutons que la simplicité de la volumétrie de l'architecture Boomtown était peu coûteuse et pouvait permettre aux propriétaires d'accentuer l'ornementation en façade par le biais des corniches à modillons. Il suffit de regarder les ornements à même l'architecture Boomtown pour constater cette démocratisation ; des petits marchands pouvaient désormais décorer leur façade à l'image des maisons de bourgeois locaux.



Figure 1.14 Modèles de modillons produits par le Moulin Cliche, Vallée-Jonction. Photo : François Cliche, 2023.

⁸⁰ Melvin Charney, *Melvin Charney: œuvres 1970-1979*, Québec, Ministère des Affaires Culturelles, 1979, p. 29.

1.4 Conclusion

Lors de ce chapitre, nous avons d'abord présenté une synthèse des caractéristiques formelles de l'architecture Boomtown à partir des rapports patrimoniaux de centres urbains de moyenne ou de grande importance, comme Laval, Québec, Trois-Rivières et Saint-Lambert. Nous avons ensuite identifié les particularités du corpus de l'architecture Boomtown en Beauce et défini une typologie, celle de l'atelier-maison. Nous avons également défini les limites géographiques et temporelles. Nous constatons que la description d'un large corpus tenant essentiellement sur des archives éparses et sur des informations factuellement imprécises pose des limites quant aux données pouvant être soulevées. Le corpus ancien étant peu documenté et celui actuel peu authentique, à l'exception de quelques exemples notables, nous impose à une étude qui prend en considération ces conditions de recherche. Ces conditions nous ont fait réfléchir au corpus à l'égard de sa position dans l'espace géographique et de ses fonctions dans les villages. L'hypothèse émise selon laquelle ce type d'architecture est marqué par la géographie et par le développement du territoire à un moment clé des échanges économiques entre la Beauce et les États-Unis nous a orientés sur une analyse des infrastructures migratoires et économiques de la région puis sur leur impact sur la dissémination du genre Boomtown. Si nous constatons en Beauce une typologie en provenance d'une matrice américaine, et que cette matrice influence autant par sa forme que par sa fonction, c'est que l'architecture Boomtown résulte d'un réseau d'échange.

CHAPITRE 2

PAYSAGE EN MOUVEMENT

La multiplication de l'architecture Boomtown au sein des villages beaucerons résulte d'un essor économique, d'infrastructures du mouvement et de proximité frontalière. Nos hypothèses sont donc liées à des concepts de mobilité, c'est-à-dire au développement territorial, aux axes routiers, aux réseaux ferroviaires puis aux migrations transfrontalières. Dans l'introduction aux actes du colloque *Paysages du mouvement / paysages en mouvement : trajectoires, perspectives et panoramas*, Maude-Emmanuelle Lambert, Alain Gelly et Alain Roy évoquent l'expansion considérable des recherches sur les concepts de mobilité touchant le paysage, les migrations et les modes de déplacements⁸¹. Ce nouveau paradigme agit comme une catégorie d'analyse des phénomènes en mouvement qui décèle des dynamiques entre population et territoire. L'historien Christian Jacob inscrit cette tendance au sein du "tournant spatial" des sciences humaines⁸². Bien qu'associé à des principes de configuration spatiale et de structuration de la pensée, c'est plutôt l'approche historiographique soulevée par Jacob qui nous intéresse. Il soutient que l'une des méthodes adoptées par le tournant spatial est la microhistoire qui se définit comme « (...) une pratique expérimentale et heuristique, comme une démarche inductive permettant d'enrichir la compréhension de processus plus généraux à partir de l'observation d'une expérience située dans un lieu et un temps singuliers. »⁸³. En privilégiant l'expérience singulière, nous sommes en mesure de considérer des modes de transmission et de circulation des savoirs, qu'ils soient théoriques, sociaux, techniques ou matériels, sur un espace géographique « (...) qui peut être superposable ou non à la géographie des flux démographiques, des échanges économiques, de la géopolitique, des conquêtes et de la colonisation. »⁸⁴.

Les connaissances actuelles sur l'architecture Boomtown au Québec relatent de manière générale l'influence américaine sur ce type de bâti et soulèvent certaines conditions de son développement,

⁸¹ Maude-Emmanuelle Lambert et al. « Introduction : Le patrimoine des paysages culturels du / en mouvement », dans *Paysages du mouvement / paysages en mouvement: trajectoires, perspectives et panoramas*, Montréal, Éditions Histoire Québec, 2021, pp. 5-16.

⁸² Christian Jacob, « Spatial turn », dans *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014, coll. « Encyclopédie numérique ». En ligne. < <https://books.openedition.org/oep/654> >. Consulté le 26 août 2023.

⁸³ *Ibid.*, p. 5.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 18.

dont la croissance rapide des villes, l'essor industriel et la poussée démographique. Dans ce chapitre, nous analysons ces conditions à l'égard de la microhistoire beauceronne au 19^e siècle et au début du 20^e siècle. Nous soulevons des dynamiques spatiales soutenues par des infrastructures, des pratiques économiques et des trajectoires migratoires ayant contribué à l'émergence de cette architecture. Nous ajoutons aussi une considération environnementale propre à la région beauceronne, soit la répétition des inondations qui ont rendu précaire l'architecture à flanc de rivière. Le type Boomtown s'est présenté comme une solution de reconstruction rapide et efficace. Cette analyse située résulte de la complexité à déterminer le trajet précis des influences architecturales depuis le modèle du *Western False Front* de l'Ouest américain jusqu'à sa dissémination sur les localités de l'Est. Plutôt que de chercher des réponses absolues à partir de connaissances incomplètes, nous en arrivons à des conclusions logiques à partir d'un assemblage de phénomènes locaux issus du territoire. Nous avons comme objectif de démontrer le caractère mouvant de l'architecture.

Les récentes considérations théoriques sur la mobilité sont incluses dans le champ de l'histoire de l'architecture en raison de la place centrale qu'occupent les bâtiments dans l'expérience humaine. Nous adoptons l'avenue des études migratoires en architecture. L'historienne de l'art Kathleen James-Chakraborty, dans son texte *Beyond Postcolonialism: New Directions for the History of Nonwestern Architecture*, soulève que le caractère migratoire est inhérent à la discipline⁸⁵. Elle appuie son propos par l'abondance des transferts des idées et des formes architecturales visibles dans l'histoire ou encore par les exemples de mains-d'œuvre qui voyagent de chantier en chantier. Les études migratoires sont une des approches récentes pouvant saisir l'architecture au niveau global alors qu'elle est ancrée dans des réseaux de savoir. L'historienne de l'architecture Sarah Lopez, qui a examiné comment les transferts d'argent des migrants mexicains aux États-Unis affectent l'architecture domestique au Mexique, propose quant à elle que l'environnement bâti comme source première dans les études migratoires puisse soulever des analyses matérielles inédites « (...) qui [dévoilent] les histoires cachées du changement social, lesquelles n'apparaissent pas dans les récits conscients des personnes et des groupes. »⁸⁶. En parcourant les études sur

⁸⁵ Kathleen James-Chakraborty, « Beyond Postcolonialism: New Directions for the History of Nonwestern Architecture », *Frontiers of Architectural Research*, vol. 3, n. 1, 5 mars 2014, pp. 1-9.

⁸⁶ Sarah Lopez, « Ethnographie de l'espace bâti », Dossier *Trajets et transferts*, Centre Canadien d'architecture, novembre 2020. En ligne. <<https://www.cca.qc.ca/fr/articles/issues/5/trajets-et-transferts/76048/ethnographies-de-lespace-bati>>. Consulté le 9 mai 2024.

l'architecture vernaculaire en Amérique du Nord, force est de constater que plusieurs d'entre elles portent sur l'impact des mouvements de populations inter-Amérique⁸⁷. Il s'agit de comprendre un phénomène architectural ou décoratif qui résulte de la mobilité des savoir-faire, des ressources et de leur adaptation au nouveau territoire. Le Boomtown s'inscrit dans un contexte colonial propre à l'essor de l'industrialisation et de l'américanisation du bâti au Québec, qui imposent de nouvelles manières de vivre sur le territoire.

Ce chapitre est structuré par deux parties qui ont chacune pour sujet des facteurs historiques ayant contribué à l'émergence de l'architecture Boomtown dans la région beauceronne. Ces facteurs sont interreliés ; ils s'échelonnent tous sur la même période, à partir de 1830, simultanément à différents endroits sur le territoire. Dans un premier temps, nous ferons état des infrastructures transfrontalières qui ont eu des impacts sur l'américanisation de l'architecture. Nous analyserons le principal passage entre la Beauce et l'État du Maine, soit la route Kennebec. Il s'agit de démontrer que la frontière a modulé les activités économiques de la région et que cette route a propulsé les échanges migratoires. Ce phénomène est d'ailleurs étudié à l'égard d'un contexte plus large, soit celui des flux de migrations des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre au 19^e siècle. Nous analyserons aussi le déploiement ferroviaire dans la région. Ce dernier a marqué l'accroissement des échanges en plus d'agrandir l'emprise territoriale de la Beauce. En effet, entre 1870 et 1930, plusieurs villages sont érigés en fer à cheval autour de la vallée de la Chaudière et d'autres vivent une croissance importante. C'est à cette époque que la Beauce voit sa population monter en flèche, ce qui entraîne une demande rapide pour de nouveaux bâtiments domestiques et commerciaux. Dans un deuxième temps, nous interpréterons l'industrie forestière comme un secteur économique révélateur du développement de la région. Alors que les moulins à scie locaux se multipliaient à partir de 1850, d'énormes scieries industrielles ouvraient leurs portes au courant du 20^e siècle, notamment dans le sud de la Beauce, pour répondre aux demandes économiques des

⁸⁷ Nous pensons notamment à l'étude des architectes Laura Ewen Blokker et Heather A. Knight qui se questionnent sur l'utilisation du bousillage comme technique de maçonnerie dans la Louisiane du 17^e et 18^e siècle. Le bousillage agit comme un mortier fait d'un mélange de chaume et de terre. Leur hypothèse repose sur les origines coloniales de cette méthode et les mouvements de population issus de la colonisation française en Amérique ; « The mixing of Francophone peoples from different parts of the Americas resulted in an architecture that was part French Canadian and part Louisiana Creole, which was itself influenced by the creolized architecture of Saint-Domingue. ». Source: Laura Ewen Blokker and Heather A. Knight, « Louisiana Bousillage: The Migration and Evolution of a French Building Technique in North America », *Construction History*, vol. 28, n.1, pp. 27-48.

Américains. Vecteurs d'emplois, d'une bourgeoisie entrepreneuriale beauceronne et de migrations temporaires, l'industrie forestière a aussi joué un rôle sur l'émergence de l'architecture de bois de sciage. Enfin, les échanges économiques, la transformation en masse de la matière première et la demande de constructions rapides ont propulsé la mode d'un vernaculaire industriel d'origine américaine.

2.1 Par-delà la frontière

Le développement économique et démographique de la Beauce a pris de l'ampleur vers 1850. Modernité tardive, le choc des nouveaux liens terrestres comme la route Kennebec et le chemin de fer a apporté l'Amérique au cœur de la région. L'architecture Boomtown s'est multipliée sur le territoire beauceron lors d'un moment clé des échanges avec les États-Unis. Nous proposons dans cette première partie une analyse des expériences transfrontalières à l'égard des relations entre le territoire, les individus qui l'habitent et les infrastructures qui le façonnent.

2.1.1 La frontière Beauce/Maine

La frontière entre le Maine et le Québec traverse huit comtés québécois depuis le Lac Beau dans le Témiscouata jusqu'au comté de Frontenac, aujourd'hui délimité par les municipalités méridionales de la MRC du Granit. Sur les 420 kilomètres séparant les deux états, la frontière sud de la Beauce occupe une large partie bornée par quatre municipalités : Saint-Aurélie, Saint-Zacharie, Saint-Théophile et Saint-Robert-de-Bellarmin. Une carte du Bas-Canada conçue en 1844 par l'arpenteur et homme politique Alphonse Wells (1803-1852) indique les différentes étapes de fixation de la frontière (figure 2.1).

Le tracé actuel entre le Québec et le Maine est délimité par un large trait rose. Deux autres tracés sont présents. Celui orange représente la frontière fixée lors de la Proclamation royale de 1763. Elle séparait la Province de Québec des autres colonies britanniques à proximité du fleuve Saint-Laurent. En 1783, le Traité de Paris a fixé la frontière entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, mettant fin à la Guerre d'indépendance (1775-1783). Représenté par un léger trait mauve se distinguant par de nombreuses courbes, ce tracé avantageait la Grande-Bretagne qui accaparait la grande zone forestière d'Aroostook. Cette frontière a vite été contestée, particulièrement celle entre le Maine et le Bas-Canada. Une des principales revendications du côté américain était que le tracé

Est de la frontière avait été vaguement défini et avait avantage la Grande-Bretagne alors qu'elle avait obtenu une majeure partie du territoire au sud du fleuve Saint-Laurent. Parmi les éléments déclencheurs : une carte dans les archives à Paris que Benjamin Franklin (1706-1790) avait, semble-t-il, marqué d'un trait rouge pour délimiter une frontière jugée acceptable. Cette dernière ne correspondait pas à la frontière définie par le Traité de Paris, mais plutôt à celle entretenue depuis la Proclamation royale de 1763⁸⁸. Ainsi, les négociations entre le secrétaire d'État américain Daniel Webster (1782-1852) et le représentant britannique, le 1^{er} baron Ashburton (1774-1848), débutèrent en pleine période de tensions entre le Nouveau-Brunswick et le Maine, notamment après la guerre d'Aroostook (1838-1839), et se conclurent en 1842 avec le traité Webster-Ashburton. La carte de 1844 témoigne que ce sont les alentours de la rivière Saint-Jean qui étaient réclamés par les deux États. Cette zone offrait un emplacement stratégique à proximité du fleuve Saint-Laurent. La carte montre le compromis final se trouvant à mi-chemin entre les deux zones revendiquées. La nouvelle frontière accorde au Maine l'énorme forêt d'Aroostook et la Grande-Bretagne conserve les rives du Saint-Laurent. Le géographe André-Louis Sanguin qui a travaillé sur les aspects limnologiques entre le Maine et le Québec souligne :

[la] frontière Québec-Maine montre le genre de difficultés qui advient dans la délimitation et la démarcation d'une limite étatique au caractère contentieux : mauvaise délimitation par référence à des cartes erronées et dépassées ; délimitation difficile par la présence de *divortium aquarum* très rapprochés ; aspect vague et ambigu des termes du traité ; démarcation de compromis aboutissant à un tracé géométrique ignorant totalement les données physiographiques.⁸⁹

Ce caractère contentieux a notamment mené aux difficultés de développer un réseau routier efficace entre les deux États, d'y entretenir une économie productive ou encore de faire respecter les lois frontalières. En effet, peu de passages officiels existent à ce jour à la frontière Québec/Maine. Ils se concentrent dans le sud-ouest, laissant une grande zone non desservie entre les États, dont celle du Bas-Saint-Laurent. La périelave de l'Aroostook, constituant une large partie du nord-ouest du Maine, empêche un accès direct de l'État américain vers le Québec et bloque l'accès des industries forestières américaines à la matière première⁹⁰. Ajoutons que l'implantation

⁸⁸ Voir John P. Dunbabin, « 'Red Lines on Maps' Revisited: The Role of Maps in Negotiating and Defending the 1842 Webster-Ashburton Treaty », *Imago Mundi*, vol. 63, n. 1, 2011, pp. 39-61.

⁸⁹ André-Louis Sanguin, *loc. cit.*, p. 175.

⁹⁰ Sanguin définit ce terme : « Une périelave ou pénée-enclave est une partie de territoire non détachée du territoire national mais à laquelle on ne peut parvenir sans franchir un territoire étranger. ». Source: *Ibid.*, p. 168.

d'une frontière en plein milieu d'une forêt dense et peu habitée implique des enjeux sécuritaires. Cette caractéristique n'est pas unique à la frontière nord du Maine. Ses côtes ouest et est sont aussi constituées de zones forestières et sa côte maritime est décrite en 1864 par un commissaire américain des douanes : « The thousands of bays, rivers, inlets, and islands on the coast of Maine created ample opportunity for smugglers from New Brunswick and Nova Scotia to bring cargo uncontested into the United States.»⁹¹.

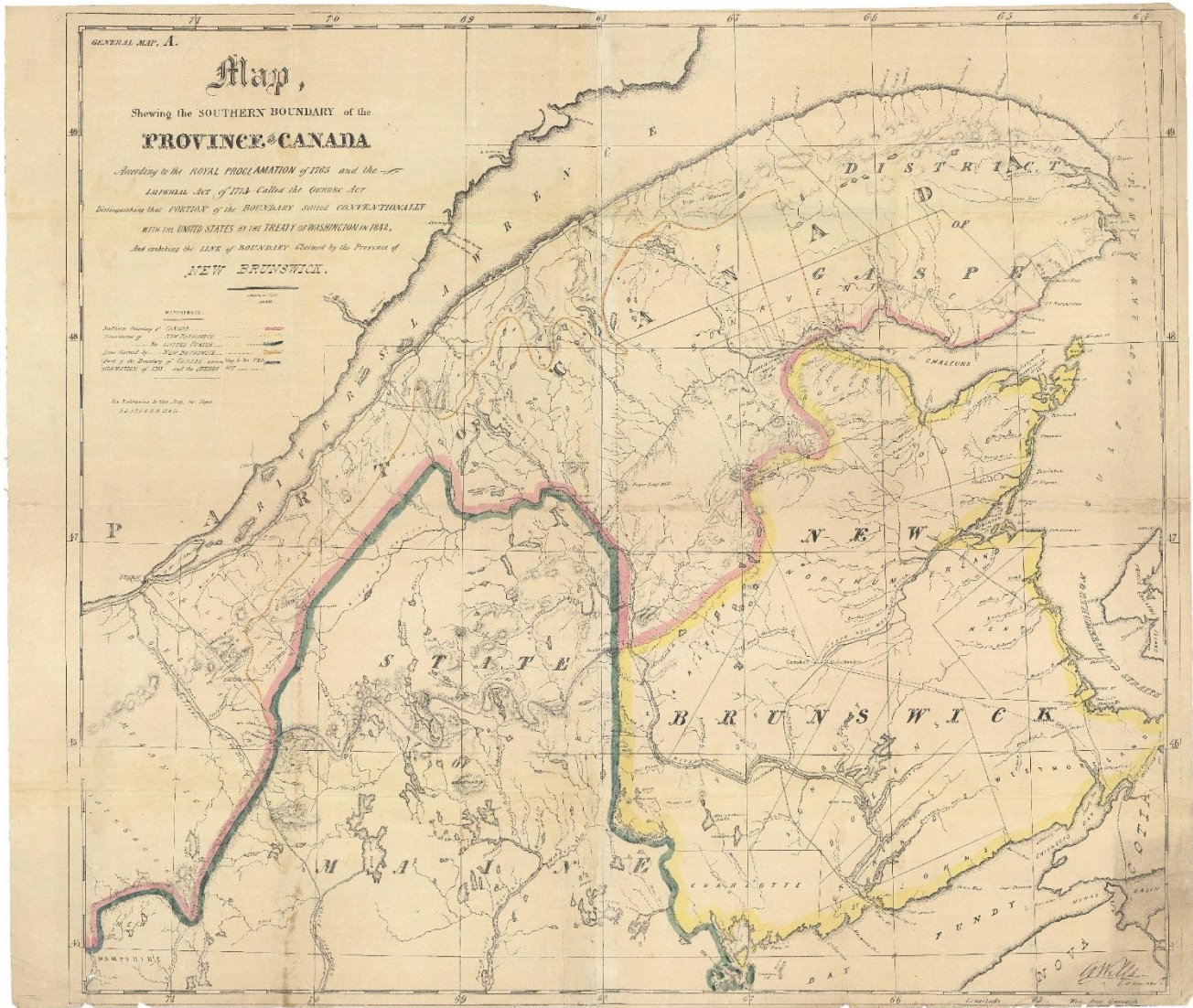


Figure 2.1 Alphonse Wells, *Map shewing the Southern boundary of the Province of Canada according to the Royal Proclamation of 1763 and the Imperial Act of 1774 called the Quebec Act distinguishing that portion of the boundary settled conventionally with the United States by the Treaty of Washington in 1842, and exhibiting the line of boundary claimed by the Province of New Brunswick.* General Map A., 1844, 61 x 72 cm. Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

⁹¹ Benjamin Hoy, *A line of blood and dirt: creating the Canada-United States border across indigenous lands*, New York, Oxford University Press, 2021, p. 37.

La carte de Wells témoigne des enjeux géopolitiques entre le Québec et le Maine depuis 1763. Néanmoins, la Beauce se trouve légèrement à l'écart des territoires revendiqués par les deux états, soit ceux du Témiscouata, d'Aroostook et du Nouveau-Brunswick. En effet, le détail de la carte démontre que le territoire beauceron est demeuré sensiblement le même, à l'exception de la partie au sud-est de la région, à proximité des Etchemins (figure 2.2). La frontière de 1842 a amputé une portion de ce territoire en suivant le tracé de la rivière Saint-Jean. Le trait mauve, désignant la frontière fixée au Traité de Paris (1783), témoigne que la zone forestière au sud de la Beauce et des Etchemins était dès lors prépondérante. Cette zone forestière, près des villages frontaliers actuels de Saint-Aurélien et de Saint-Zacharie, a été donnée en grande partie au Maine, ce qui a entraîné des conséquences sur l'économie de la région, notamment pour l'industrie forestière avantagée du côté américain parce qu'on y retrouve l'essentiel de la matière première.

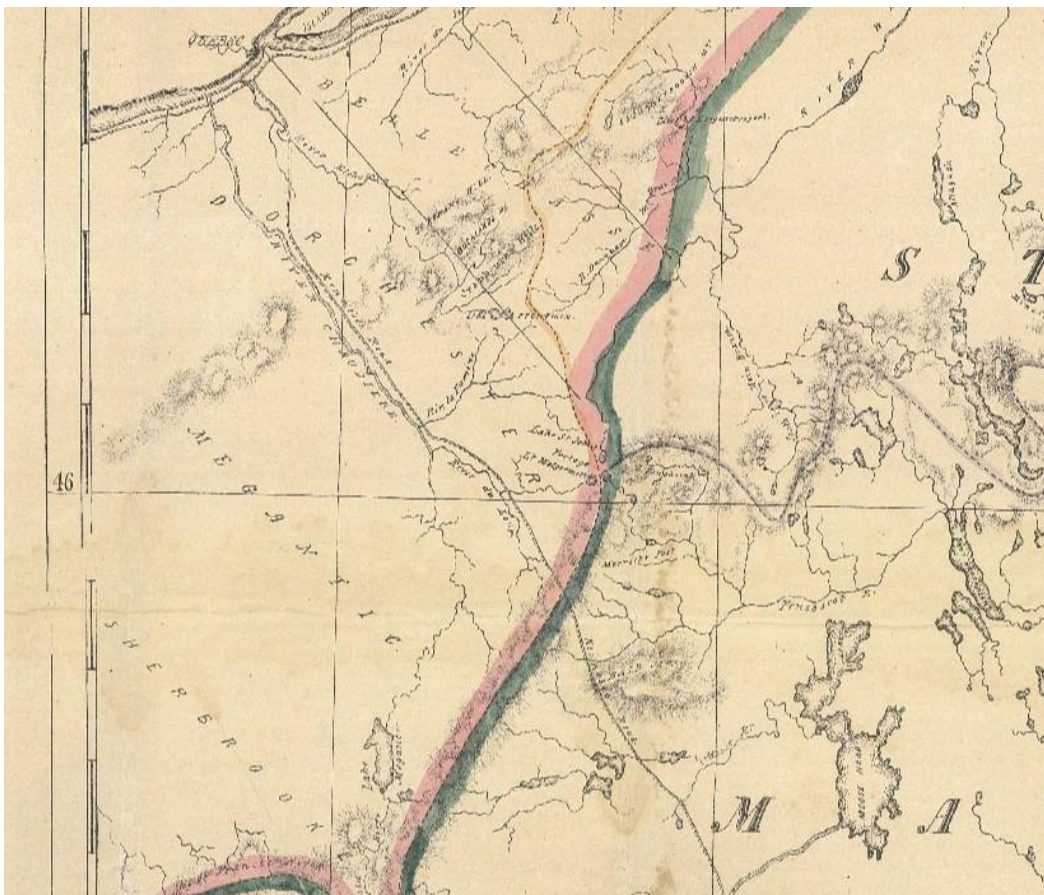


Figure 2.2 *Ibid.* (Détail).

Le traité Webster-Ashburton (1842) a aussi eu un impact politique. En plus de fixer la frontière canado-américaine, le traité avait conclu des dispositions législatives en matière d'extradition et de commerce, dont des dispositions relatives à la liberté de navigation sur les plans d'eau. La Beauce ne partage aucun plan d'eau avec le Maine, mais l'ambition entrepreneuriale de certains Beaucerons impliqués dans l'industrie forestière a marqué l'imaginaire de cette législation⁹². La frontière a surtout mené à un système d'import-export qui a longtemps défini la relation économique entre la Beauce et le Maine. Alors que la matière première se trouve du côté américain, elle est transformée en produit semi-fini comme en bois de sciage dans le sud de la Beauce et renvoyée en majorité au marché américain vu la forte demande dans le domaine de la construction. La frontière et les législations en matière de taxes puis de droits de passage qu'elle impose ont créé une relation de double dépendance financière. L'industrie forestière beauceronne dépend du marché américain et la majorité des emplois de bûcherons se trouvent au Maine vu la présence importante de la matière première. Autant le marché américain que l'économie de la Beauce dépendent de l'état attenant. Sanguin conclut « (...) qu'il est plutôt rare de rencontrer une région dont la base économique se localise dans une zone voisine située de l'autre côté d'une frontière. »⁹³. Cependant, cette économie incontournable du développement de la Beauce n'aurait pas été possible sans la création d'un axe routier communiquant avec l'État du Maine. Le détail de la carte de 1844 témoigne de son importance ; la route Kennebec est bien visible par le seul trait noir en continu entre les deux territoires. Cette dernière a facilité les premières transactions économiques transfrontalières en plus d'accroître les migrations entre deux zones forestières peu habitées.

2.1.2 La route Kennebec et les échanges migratoires

La Beauce, par sa position centrale entre la ville de Québec et l'État du Maine, était l'endroit idéal pour la construction d'une route transfrontalière. Des pressions politiques et économiques venant de la couronne britannique et du gouvernement américain ont propulsé le développement de la route Kennebec tout au long du 19^e siècle. Le caractère non navigable et imprévisible de la rivière Chaudière empêchait d'ailleurs toute tentative de commerce par voie maritime. Les traits sinueux,

⁹² Édouard Lacroix, entrepreneur forestier, avait entrepris les constructions illégales d'une écluse et d'un canal de décharge entre deux lacs se trouvant de part et d'autre de la frontière Beauce/Maine afin d'y acheminer des billots de bois vers les États-Unis. En plus de sauver sur les coûts de transport, cette idée lui permit d'éviter les frais de douanes. Source : Marie Beaupré et Guy Massicotte, *Édouard Lacroix: pionnier de l'entrepreneurship beauceron*, Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1989, 260 p.

⁹³ André-Louis Sanguin, *loc cit.*, pp. 178-179.

les bords marécageux, le fond rocheux, la faible profondeur et le débit parfois trop élevé ont causé plusieurs embûches à ceux voulant l'emprunter ; le passage infructueux de Benedict Arnold (1741-1801) a d'ailleurs marqué les esprits⁹⁴. Dès l'époque des seigneuries, un premier tronçon de route, nommée la route Justinienne, reliait la seigneurie de Lauzon sur la Rive-Sud de Québec à la seigneurie de Saint-Étienne (à l'emplacement actuel de Scott-Jonction) et continuait le long du tracé de la rivière Chaudière pour rejoindre la Nouvelle-Beauce⁹⁵. Les seigneurs des fiefs Sainte-Marie, Saint-Joseph et Saint-François avaient l'obligation de participer au développement de cette route afin d'obtenir un accès direct au fleuve Saint-Laurent et de faciliter les communications avec la ville de Québec⁹⁶. En 1773, le maître de poste de Québec, Hugh Finlay (v.1730-1801), a été envoyé sur le terrain pour conceptualiser un chemin entre la ville de Québec et Boston où il a constaté le potentiel d'un axe routier passant par la Beauce alors que des hameaux se constituaient dans la vallée de la Kennebec au Maine. Ce nouveau chemin terrestre est à considérer à l'égard des transferts culturels qu'a accentué sa création, facilitant un accès bidirectionnel aux commerçants, aux migrants et aux travailleurs de part et d'autre de la frontière.

La route Kennebec, dont la construction est entreprise dès 1815 et terminée en 1830, suit approximativement le tracé actuel de la route 173 ; elle longe la rivière Chaudière depuis Scott-Jonction, se sépare à l'embouchure de la rivière du Loup entre Saint-Georges et Saint-Côme puis est rompue par un poste de douane dans le secteur de Armstrong à Saint-Théophile. La route, nommée *Canada Road* (route 201) du côté américain, continue vers le sud du Maine et rejoint le tracé de la rivière Kennebec à partir de la zone The Fork⁹⁷. Ensuite, le *Canada Road* rejoint les

⁹⁴ Dans l'histoire populaire, *Le légendaire de la Beauce* relate qu'Arnold a laissé un trésor au fond des rapides du Diable. Ce lieu serait ensorcelé depuis et les rapides seraient à l'origine des débâcles. Source : Jean-Claude Dupont, *Le légendaire de la Beauce*, Montréal, Leméac, 1978, p. 60.

⁹⁵ Cette route est nommée en l'honneur du missionnaire de la Nouvelle-Beauce, le père Justinien Constantin (1716-1760).

⁹⁶ Ces conditions avaient été dictées au moment de l'octroi des fiefs en 1736 par le gouverneur général de la Nouvelle-France, Beauharnois (1671-1749), et de l'intendant Hocquart (1664-1783). C'est d'ailleurs cette première route qui a favorisé la démographie et l'économie de la section nord du territoire seigneurial.

⁹⁷ L'essor de la route Kennebec n'aurait pas eu l'agentivité qu'on lui concède aujourd'hui sans le développement du *Canada Road* du côté américain, devenu la route 201. Ce chemin a débuté sa formation du sud au nord dans le secteur de Waterville, un centre industriel important du Maine. Les premières étapes consistaient à relier les localités du nord afin que les habitants puissent aller rejoindre les industries au sud. Le chemin a donc débuté par suivre le tracé de la rivière Kennebec, mais sans de réelle implication du gouvernement ; tout dépendait des pionniers qui vivaient dans les hameaux près des centres industriels. C'est en 1815 que le gouvernement américain s'est impliqué radicalement dans le *Canada Road* alors que les autorités britanniques ont débuté la construction du chemin dans la vallée de la Beauce. Il importe de spécifier que cette concurrence a pris place en pleine période de conflit à propos de la fixation de la

viles industrielles comme Skowhegan, Waterville et Augusta, pour finalement se joindre à plusieurs réseaux routiers qui mènent vers les autres États de la Nouvelle-Angleterre. Ainsi, la ville de Québec détient un lien terrestre direct vers les grandes villes américaines comme Boston : « In 1835, the trip by horse and carriage from Québec to Boston via the Kennebec-Portland Road took four days. »⁹⁸.

La Beauce agissait en tant que zone transitoire, notamment pour le commerce américain et pour les migrations des Canadiens français. Dès ses premières années d'ouverture, la route transfrontalière était surtout empruntée par les commerçants agricoles américains afin de vendre leurs bétails et leurs récoltes. Elle était aussi une route postale avec l'implantation de quelques bureaux de poste le long de son tracé. En tant que zone transitoire de plus en plus empruntée, des postes de douanes ont été érigés pour contrôler l'importation. Le premier est implanté en 1822 dans le village de Saint-Marie, à plus de 100 km de la frontière, mais est fermé trois ans plus tard en raison d'un déficit économique; le mauvais état de la route Kennebec en limitait considérablement les échanges⁹⁹. Forcé de rouvrir en 1826 en raison de l'accroissement de la contrebande de produits alimentaires et agricoles, le bureau de douane est resté à Sainte-Marie jusqu'en 1836, année où il a déménagé plus près de la frontière à Saint-Théophile, un lieu enclin à la contrebande de tabac, de vêtements et de thé. Le gouvernement a aboli plusieurs postes de douane dans la deuxième moitié du 19^e siècle pour mieux contrôler l'importation à partir de la capitale, mais quelques-uns ont refait surface le long de la route Kennebec avant l'implantation officielle en 1912 du poste d'Armstrong à la frontière. L'histoire des douanes rend perceptible le flux des échanges commerciaux entre le Canada et le Maine où la Beauce agissait à la fois comme un lieu de surveillance sur les produits et comme un lieu de contrebande florissant. Ajoutons que l'axe transfrontalier, par son

frontière, ce qui a encouragé les Américains à peupler le nord de l'État du Maine pour mieux revendiquer le territoire mis en jeu. L'historien beauceron, Honorius Provost, dans le seul ouvrage d'importance sur l'histoire de la route Kennebec, *Chaudière-Kennebec : grand chemin séculaire* (1974), retranscrit la législature de juin 1817 voter au Maine à propos de la construction d'une route américaine reliant la frontière Canada-Maine. Celle-ci nous apprend que la route a été confiée au Commissaire américain des terres publiques et qu'elle devait se réaliser par la vente des terres vacantes. Ces dernières servaient à financer la construction du chemin et permettaient l'établissement de colons ; établissement dès lors encouragé par des concessions de terres et des sommes allouées pour le démarrage des moulins et des utilités.

⁹⁸ Frank Albert Abbott, *The body or the soul? : religion and culture in a Quebec parish, St-Joseph-de-Beauce, 1736-1901*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2016, p. 49.

⁹⁹ Honorius Provost pose l'hypothèse que l'établissement d'un poste de douane à Sainte-Marie était moins dispendieux qu'un poste près de la frontière sur une partie du territoire non habité. Source : Honorius Provost, *Chaudière Kennebec : grand chemin séculaire*, Québec, Garneau, 1974, p. 294.

aménagement en forêt, a aussi servi de route de passage pour des fugitifs politiques comme les patriotes¹⁰⁰.

La route Kennebec a eu une agentivité importante sur le territoire et sur le paysage bâti ; elle a amené une colonisation au sud de la Beauce et elle a accentué les échanges culturels par les va-et-vient à la frontière. En premier lieu, le tronçon entre l'embouchure de la Rivière du Loup (près de Saint-Côme-Linière) et le Maine était dans un piètre état dans la première moitié du 19^e siècle vu l'absence d'établissement. Les terres au sud de la Beauce étaient concédées en majorité à des notables anglais résidant à Québec, notamment pour des raisons spéculatives¹⁰¹. Antoine-Charles Taschereau (1797-1862), proclamé par la couronne « agent des terres sur le territoire traversé par le chemin Kennebec », a fait arpenter et subdiviser les lots le long du tracé qui pouvaient accueillir des colons prêts à entretenir leur terre et des tronçons de la route. Un billet de concession accordé en 1826 au colon Michael Kaillay's l'obligeait à nettoyer 20 pieds de route en 20 jours avant de débiter le travail sur son lot¹⁰². Même s'il faut attendre les années 1870 avant que le chemin transfrontalier entraîne un véritable essor économique dans le sud de la région, il demeure que des colons anglophones se sont installés assez tôt en Beauce près de la frontière et ont entretenu des contacts avec les Américains vu l'absence d'une barrière linguistique. Ces derniers, à majorité des Anglais et des Irlandais, circulaient à la frontière et certains s'établissaient sur des fermes le long du *Canada Road* ¹⁰³.

En deuxième lieu, le début des passages migratoires à la frontière marquait les premiers échanges culturels. La présence beauceronne au Maine et l'expérience migratoire, qui vont s'accroître dans la deuxième moitié du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, peuvent avoir eu un impact sur le paysage bâti. En 1831, soit un an après l'ouverture officielle du chemin, trente familles avaient déjà pris la route de Kennebec pour émigrer à Lewiston, au Maine¹⁰⁴. Une correspondance de 1841 entre l'évêque de Québec et l'abbé de Saint-Georges, Moïse Fortier (1813-1845), témoignait de l'essor

¹⁰⁰ Voir Madeleine Ferron et Robert Cliche, *op.cit.*, p. 147 et p. 154.

¹⁰¹ En 1840, seulement 26 lots sont établis sur les 246 concédés du canton de Jersey. Les lots non établis sont tombés dans les mains de spéculateurs britanniques qui croyaient prospères les terres longeant une future route commerciale (la route Kennebec). Source : Denyse Boulanger et *al.*, *Saint-Côme de Kennebec*, Société historique de Saint-Côme de Kennebec et de Linière, 1990, p. 41.

¹⁰² *Ibid.*, p. 38.

¹⁰³ Serge Courville, Pierre C. Poulin et Barry Rodrigue, *op. cit.*, p. 268.

¹⁰⁴ France Bélanger et *al.*, *op.cit.*, p. 34.

prématuré du mouvement migratoire : « Le 1er août 1841, [l'abbé Fortier] transmet les informations recueillies lors d'un voyage chez ces gens. L'abbé Fortier se rend à Skowhegan, Waterville, Augusta et Belfast, où il baptise 39 personnes, donne la communion à 13 autres. Il entend les confessions à 163 reprises en plus de préparer 50 enfants pour la première communion l'année suivante. »¹⁰⁵. Des données démographiques du Maine démontrent également la présence de noms de famille beaucerons établis puis des recensements en Beauce indiquent que plusieurs jeunes hommes célibataires déclaraient le Maine comme leur lieu de résidence¹⁰⁶. Les prêtres des paroisses beauceronnes s'inquiétaient des influences américaines chez les jeunes villageois qui passaient un peu trop de temps du côté sud de la frontière¹⁰⁷. Selon l'historien Yvan Lamonde, il y avait une acculturation états-unienne du Canada français qui se manifestait dans les consciences et dans les faits à l'époque de la première phase d'américanisation intense qui va de la fin du 19^e siècle à la Crise de 1929¹⁰⁸. Ce transfert culturel s'insérait dans différentes sphères du quotidien beauceron, dont la langue et l'architecture¹⁰⁹. D'un côté architectural, la majorité du bâti de la région, dès la deuxième moitié du 19^e siècle, tirait ses principales influences des constructions américaines par l'appropriation des styles, des méthodes constructives, des volumétries et des matériaux. Nous le voyons dans la multiplication des bâtiments Boomtown, mais également des maisons Four Square, des maisons à pignon sur rue ou encore dans l'adoption du toit plat et des plans en L. Daniel Carrier, historien de l'architecture ayant travaillé sur le patrimoine bâti beauceron, associe plusieurs types de bâtiments fréquents sur le territoire beauceron issus de la mode américaine des constructions en bois de sciage et à structure légère, dont l'architecture Boomtown est en tête de liste. Il résume bien les facteurs de cette influence américaine :

La maison beauceronne se transforme peu à peu à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, sous l'influence de courants américains. Les Beaucerons vont travailler dans les chantiers forestiers du Maine, qui borde la Beauce au sud. Ils y ont les sucres et les

¹⁰⁵ Pierre C. Poulin, *op.cit.*, pp. 95-96.

¹⁰⁶ Serge Courville, Pierre C. Poulin et Barry Rodrigue, *op. cit.*, pp. 269-271.

¹⁰⁷ Robert Cliche rapporte des propos de curés beaucerons s'inquiétant des va-et-vient transfrontaliers. Ces derniers en blâment surtout les jeunes hommes qui emmenaient les jeunes filles aux États-Unis ou qui revenaient avec d'autres mœurs : « La plainte générale de nos paroisses en Beauce, c'est le va-et-vient continu d'un certain nombre d'hommes et surtout de jeunes gens qui vont travailler aux États-Unis et nous reviennent endommagés sous le rapport des mœurs. » (Curé Martel, 1871, Saint-Joseph-de-Beauce). Source : Madeleine Ferron et Robert Cliche, *op. cit.* p. 213.

¹⁰⁸ Yvan Lamonde, *loc.cit.*, p. 27.

¹⁰⁹ Concernant la langue : « La forte présence dans le vocabulaire beauceron d'emprunt à la langue anglo-américaine a des causes plus manifestes : la proximité des États-Unis et la mobilité de la main-d'œuvre forestière. » Source : Maurice Laurent, *Le parler populaire de la Beauce: langue et patrimoine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2021, p. 194.

récoltes. Les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, plus industrialisée, attirent également la main-d'œuvre beuceronne. Par ailleurs, les cantons de la Beauce ouverts à la colonisation dans la zone appalachienne, en fer à cheval autour de la vallée seigneuriale, accueillent des petites communautés d'Anglais, d'Irlandais et d'Écossais qui se tiennent en contact avec leurs voisins d'outre-frontière.¹¹⁰

La proximité frontalière et les échanges migratoires sont au cœur de ce type de discours prônant une appropriation américaine chez les bâtisseurs dans l'architecture domestique¹¹¹. Le contexte américain, soutenu par un essor industriel, une augmentation démographique et les migrations vers l'Ouest, était favorable aux innovations techniques que le Canada n'allait pas tarder à s'approprier grâce aux nouveaux circuits d'informations comme les publications à grand tirage et la circulation des individus de part et d'autre de la frontière¹¹².

Le village de Jackman au Maine, près de la frontière, témoigne des ressemblances de l'architecture domestique avec la Beauce. Les styles, les typologies et les matériaux sont de mêmes natures. L'architecture Boomtown n'y fait pas exception. Le nord du Maine a été témoin de cette mode *western* dans le paysage bâti et les Beucerons n'allaient pas tarder à se l'approprier¹¹³. La rue Principale de Jackman recèle encore aujourd'hui de nombreux cas d'architecture Boomtown dont la typologie atteste des fonctions commerciales et résidentielles. Nous pouvons dès lors supposer que les Beucerons se sont empreints de cette mode lors des passages récurrents dans les hameaux au nord du Maine. Il est intéressant de constater que le même phénomène s'est produit dans les villes voisines du Maine, au Nouveau-Brunswick, où l'architecture Boomtown est notable. Nous voulons démontrer que les mouvements migratoires ont pu accentuer les influences architecturales.

En effet, la route Kennebec a amené les Beucerons à traverser la frontière dans l'espoir d'y décrocher du travail. Elle a aussi servi de passages à plusieurs Canadiens français en provenance du Centre-du-Québec et du Bas-du-Fleuve. Le phénomène migratoire vers la Nouvelle-Angleterre

¹¹⁰ Daniel Carrier, « La maison beuceronne », *Continuité*, n. 35, 1987, p. 30.

¹¹¹ L'historien et ethnologue Paul-Louis Martin relate lui aussi l'importance des déplacements entre le Québec et les États-Unis dans l'importation des modèles architecturaux. Il donne l'exemple de l'Hôtel Delisle à Baie-du-Febvre (1900) construit par un homme au retour d'un voyage à San Francisco s'étant imprégné du style californien. Source: Paul-Louis Martin, *op.cit.*, p. 299.

¹¹² Voir Daniel D. Reiff, *Houses from books: treatises, pattern books, and catalogs in American architecture, 1738-1950: a history and guide*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2000, 442 p.

¹¹³ Spécifions que le nord du Maine a sensiblement vécu le même développement territorial et économique que la Beauce par la création d'un chemin transfrontalier, l'arrivée du chemin de fer en 1888 et la prédominance de l'industrie forestière dans la région.

fait office d'une littérature importante dans les études historiques, démographiques et géographiques au Québec. Néanmoins, peu d'entre elles s'intéressent au cas beauceron. Ces lacunes documentaires sur la Beauce ne sont pas uniques au cas des migrations ; le texte *La frontière Québec-Maine : quelques aspects limologiques et socio-économiques* d'André Louis Sanguin documente peu la Beauce alors qu'elle occupe une partie notable de cette frontière. L'histoire géopolitique de la Beauce du 19^e siècle a peu été mise en relation avec celle de la province de Québec. Cet isolement historique de la région participe à une longue tradition discursive ayant mené au symbole d'une région à part des autres, repliée sur elle-même et dont la population s'autodéfinit parfois comme des insulaires¹¹⁴. Le géographe Pierre C. Poulin propose plutôt l'argument que la notion d'isolat définissant l'identité beauceronne n'est qu'un mythe de représentation qui a été perpétué dans la littérature pour expliquer naïvement le miracle économique beauceron¹¹⁵. Toutefois, La Beauce n'était pas une région isolée, du fait qu'elle était reliée aux États-Unis et aux autres régions du Québec par des chemins de circulation et un réseau ferroviaire. La population a d'ailleurs fait partie du mouvement migratoire du 19^e siècle au même titre que les autres Canadiens français et essentiellement pour les mêmes raisons ayant poussé une grande partie de la population francophone à explorer de nouvelles possibilités économiques aux États-Unis. Ces raisons résultent d'un ensemble de facteurs. Celui démographique joue un rôle important. De 1784 à 1844, le taux de natalité au Bas-Canada dépasse celui de l'accroissement des terres cultivables. Cette pression démographique a notamment amené des colons à s'établir sur de nouvelles concessions comme celles de la Beauce alors que les terres bordant le fleuve Saint-Laurent étaient saturées. Toutefois, ces nouvelles terres étaient loin d'être les plus attrayantes ; le manque de voies de communication et, pour le cas de la Beauce, l'éloignement s'ajoutaient aux

¹¹⁴ Pierre C. Poulin évoque un discours de l'ancien maire de Saint-Georges, Roger Carette : « Évoquant l'isolement géographique de la Beauce durant toute cette période (19^e siècle), le maire précise que « nos ancêtres ont vécu durant deux siècles et demi comme sur une île ». « C'est pourquoi les Beaucerons ont développé un caractère d'insulaires », qui les distinguent des autres Québécois. ». Source : *op.cit.*, p. 62.

¹¹⁵ La Beauce est toujours considérée comme une région à l'économie prospère, admirée pour ses entreprises dynamiques. Parce que c'est une région, disait-on, éloignée du reste du Québec, son économie résulterait d'un miracle entrepreneurial. L'École d'Entrepreneurship de Beauce symbolise d'ailleurs ce « miracle ». L'urbaniste Mario Carrier dit : « Lorsqu'on demande aux industriels, notables ou autres acteurs reliés au milieu industriel de SGB (St-Georges-de-Beauce) d'expliquer le boom industriel qu'ils ont connu dans les années 1970 et 1980, plusieurs rappellent l'isolement géographique de leur localité pour dire comment cette réussite économique était impérieuse. » (Source : Mario Carrier, « Structuration sociale d'un système industriel de PME: le cas de la région de Saint-Georges-de-Beauce », Thèse de doctorat, Université Laval, 1991, pp. 276-277.

difficultés topographiques¹¹⁶. Ajoutons que l'emprise anglaise sur le système de concession en canton était un obstacle dans les possibilités d'établissement des Canadiens français; l'État privilégiait des concessions aux Britanniques et exigeait des conditions d'établissement de plus en plus exigeantes à la population francophone. L'historien Jean Lamarre expose que ces familles canadiennes-françaises ont opté pour une subdivision familiale des terres afin d'offrir des possibilités de propriété entre les générations, mais ce système s'est avéré néfaste comme elle réduisait constamment la surface cultivable¹¹⁷. De plus, les années 1830 ont été dévastatrices pour les cultures agricoles des Canadiens français; l'invasion de la mouche à blé a nui aux récoltes et a amené des difficultés financières qui se sont fait sentir longtemps chez ces familles fermières. Lamarre en conclut que « [sans] terre et incapables de vendre leur force de travail avec régularité comme journaliers agricoles, ces Canadiens français sont donc devenus des candidats tout désignés à la migration afin de trouver de l'emploi »¹¹⁸.

L'historien Yves Roby ajoute un autre facteur important dans la progression des migrations vers les États-Unis qui s'avère pertinent pour comprendre le phénomène migratoire beauceron: l'influence positive des émigrés sur ceux se trouvant encore du côté canadien de la frontière¹¹⁹. En effet, une des particularités de ces migrations vers le Sud est leur caractère temporaire rendu possible par la proximité entre les deux pays. Les déplacements des Canadiens français, qualifiés par Lamarre comme d'une stratégie de survie¹²⁰, sont dus notamment aux travaux saisonniers et aux contrats sur les chantiers américains; « [les] migrants se rendaient aux États-Unis avec l'objectif d'y travailler quelque temps, pour ensuite revenir au pays avec les épargnes accumulées afin d'acheter une nouvelle terre, d'améliorer leur équipement ou de régler leurs dettes. Dans certains cas toutefois, ces migrations saisonnières, souvent annuelles et répétitives, ont donné naissance à des colonies semi-permanentes peu peuplées. »¹²¹. Avec un taux de sédentarité très bas, les Canadiens français sont réputés des oiseaux de passage et seront désignés comme des

¹¹⁶ En effet, la topographie beauceronne est peu favorable à une bonne agriculture vu le terrain accidenté par la présence de nombreux coteaux et la composition rocheuse du sol. 53 % du sol est jugé inutilisable. Source: France Bélanger *et al.*, *op.cit.*, p. 6.

¹¹⁷ Jean Lamarre, *Les Canadiens français du Michigan: leur contribution dans le développement de la vallée de la Saginaw et de la péninsule de Keweenaw, 1840-1914*, Québec, Septentrion, 2000, p. 16.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 17.

¹¹⁹ Yves Roby *et al.*, « Les grandes migrations (1860-1920) », dans *La francophonie nord-américaine*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, coll. « Atlas historique du Québec », p. 129.

¹²⁰ Jean Lamarre, *op. cit.*, p. 14.

¹²¹ *Ibid.*, p. 28.

« coureurs de factrie ». Ils sont reconnus pour dépendre du cycle économique et se greffer aux endroits qui rapportent un peu d'argent¹²². Ces derniers, de retour au pays natal, informaient la population de toutes les possibilités économiques avantageuses aux États-Unis et leur fournissaient des renseignements aidant à une meilleure expérience migratoire.

Les va-et-vient de la population beauceronne au Maine signalent une mobilité issue du manque de travail dans la région causé par l'absence d'entreprise d'envergure au 19^e siècle et par un déficit de terres cultivables. Les recherches de Pierre C. Poulin dans les rapports paroissiaux de Saint-Georges et de Saint-François entre 1854 et 1862 démontrent les nombreux départs et retours des familles d'origine beauceronne¹²³. Deux des particularités locales de ce phénomène sont la proximité à la frontière et l'accessibilité au territoire américain, qui ont mené à des migrations temporaires et continues dans le temps. Le rapport avec les États-Unis est le même que dans le reste de la province ; les Beucerons et l'économie de la région dépendent des cycles économiques des marchés américains puis à l'exploitation de la matière première. Le travail dans les camps de bucherons marque l'ampleur de ce mouvement migratoire en Beauce. Au 19^e siècle, les États-Unis, en pleine croissance démographique, ont nécessité des partenariats économiques pour répondre aux besoins en matière de construction, ce qui a fait émerger une industrie du bois de sciage qui demandait en premier lieu une exploitation de la matière première par la mise sur pied de chantiers forestiers. Des entrepreneurs américains, mais aussi québécois, offraient des emplois à des ouvriers saisonniers dès les années 1840, enclenchant ainsi un réseau de camps de bucherons au Maine auquel les travailleurs beucerons se sont greffés tout au long des 19^e et 20^e siècles¹²⁴. Ce travail dans les camps de bucherons a la particularité d'avoir mené à un phénomène migratoire de courte durée, accentuant les va-et-vient sur la route Kennebec : « (...) les jeunes gens s'y rendent de façon sporadique pour travailler aux récoltes et dans les chantiers. Les migrations prennent alors un caractère temporaire, puisqu'une fois le travail terminé, on retourne dans sa famille. »¹²⁵. Cette nouvelle industrie comprenant l'essor du travail forestier et des moulins à scie sera analysée dans la deuxième partie de ce chapitre. Nous entendons envisager les impacts de la transformation locale

¹²² Yves Roby, *op. cit.*, p. 145.

¹²³ Pierre C. Poulin, *op. cit.*, pp. 94-99.

¹²⁴ L'homme d'affaire beauceron Édouard Lacroix est notamment reconnu pour ses chantiers forestiers au Maine.

¹²⁵ Serge Courville, Pierre C. Poulin et Barry Rodrigue, *op. cit.*, p. 267.

du bois sur l'émergence de l'architecture Boomtown. Sa matérialité et sa charpente en bois de sciage sont empreintes d'une nouvelle culture constructive.

En analysant le caractère migratoire des Beucerons dans la deuxième moitié du 19^e siècle, nous arrivons à démontrer l'existence d'un contact fréquent et persistant entre la population beuceronne et le paysage bâti du Maine. Par le caractère temporaire des migrations, le transfert des idées architecturales peut être considéré. Autrement dit, la prise de connaissance de la typologie Boomtown et des savoir-faire constructifs sur les chantiers de construction outre-frontière peuvent avoir eu un impact sur l'architecture beuceronne. Ajoutons que la forte présence de Canadiens français en Nouvelle-Angleterre a donné naissance à des communautés francophones et à la parution de journaux francophones qui pouvaient, comme ceux en anglais, comporter des plans de maisons et des chroniques d'architectes incluant des informations sur la charpente à claire-voie, favorisant ainsi le transfert d'idées architecturales¹²⁶.

2.1.3 Le chemin de fer et l'ouverture du territoire

La route Kennebec avait atteint l'objectif de relier la ville de Québec au réseau routier de la Nouvelle-Angleterre par un lien direct et relativement court. Les avancées techniques en matière de locomotive allaient créer un nouveau besoin pour le marché nord-américain, soit le transport de la marchandise. Aussitôt la route Kennebec officialisée, les pourparlers pour un projet de chemin de fer en Beauce débutèrent. En 1835, des promoteurs du Maine avaient comme ambition de joindre la ville de Québec à un port de l'Atlantique. Le trajet idéal selon le capitaine américain P. Yule était sensiblement le même que le chemin Kennebec ; les rails suivraient depuis Québec le cours de la rivière Chaudière et emprunteraient ensuite celui de la rivière du Loup jusqu'au Maine¹²⁷. Les pourtours de ces rivières sont reconnus pour être plats, donc favorables à la construction d'un chemin de fer. Les contextes politiques et économiques empêchèrent toutefois la ville de Québec de déployer un chemin de fer transfrontalier. C'est finalement la ville de Montréal

¹²⁶ Cette étude n'a pas encore été réalisée, mais il était commun dans la deuxième moitié du 19^e siècle de retrouver des chroniques d'architecture, notamment dans les journaux destinés aux agriculteurs. La charpente à claire-voie était souvent vantée dans les journaux américains et québécois pour ses qualités économiques et durables. Par exemple, nous avons recueilli une série de chroniques mentionnant le *Balloon Frame* dans des journaux québécois, dont le *Prix Courant* (1887-1957), *The Montreal Witness* (1845-1938), *The Montreal Herald* (1888-1892) et *The Journal of agriculture and horticulture* (1898-1938).

¹²⁷ Honoris Provost, *op. cit.* p. 345.

qui a été la première à rejoindre le Maine en 1853 par le tracé du *Grand Trunk Railway Company of Canada*, auquel la ville de Québec s'est greffée une année plus tard¹²⁸. Cependant, les défenseurs américains d'un tracé court et direct du Maine vers Québec n'avaient pas abandonné le projet ; ils continuèrent les pourparlers et multiplièrent les tentatives. Il faut attendre l'incorporation de la *Levis and Kennebec Railways* en 1869 pour une première concrétisation d'un projet ferroviaire en Beauce. La première voie ferrée fut construite entre Lévis et Saint-Joseph en une décennie, avec des fonds principalement fournis par la vente d'actions et par l'aide en capital de la Couronne britannique. Une dispute entre les entrepreneurs officiels, Louis-Napoleon Larochelle et Charles Armstrong Scott, mena à une faillite en 1876 puis les actifs de la compagnie ont été rachetés par le *Quebec Central Railways*¹²⁹. Cette nouvelle compagnie ferroviaire dérivait de la *Sherbrooke Eastern Townships and Kennebec Railway*. D'origine sherbrookoise, elle avait comme objectif de se lier aux rails de la *Levis and Kennebec Railways* par un tronçon en provenance de Sherbrooke qui passerait par le tracé de la rivière Saint-François et traverserait le comté de Frontenac afin d'arriver par le sud-ouest de la Beauce. Après des difficultés financières, la compagnie devint le *Quebec Central Railways* et son siège social déménagea à Londres en Angleterre. Les travaux reprurent en 1877 et la Beauce fut reliée à Sherbrooke par Vallée-Jonction en 1880 ; « La compagnie offrit donc le service local entre Lévis et Saint-Joseph-de-Beauce, l'express entre Lévis et Sherbrooke et le train mixte (voyageurs et marchandises) de Beauce-Jonction à Sherbrooke. Le premier train mixte fit ses débuts le 1^{er} juin 1881. »¹³⁰

Une publicité dans les journaux, mise de l'avant au début du 20^e siècle par le *Quebec Central Railways*, montre l'envergure qu'a eue le projet ferroviaire dans la Beauce (figure 2.3). Elle atteste la symbolique du chemin de fer, soit celle de relier le territoire au reste de l'Amérique. La connexion semble si parfaite que le tracé de la frontière s'est estompé et il a été confondu avec les réseaux ferroviaires. Le tracé du *Quebec Central Railways* est accentué par un large trait noir qui présente, de manière concentrée, ses nombreuses stations récemment ouvertes au Québec. L'ampleur des autres réseaux de train est aussi mise de l'avant. Le texte publicitaire, occupant un espace prédominant, accentue l'idée de la connexion inter-Amérique en spécifiant que le Québec

¹²⁸La compagnie de chemin de fer créée en 1852 a permis la liaison entre Montréal et Toronto. Source : Honorius Provost, *op.cit.*, p. 349.

¹²⁹ Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines, « Québec Central Railway », *Le bercail*, vol. 11, n.1, avril 2002, p. 10.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 12.

est maintenant relié à de grandes villes américaines comme Boston, Portland et New York. Le déploiement ferroviaire a mené progressivement à une économie transnationale, comme le montre la publicité ; la Beauce s'est ainsi retrouvée reliée au reste de la province et aux États-Unis. Grâce à cette nouvelle infrastructure du mouvement, la Beauce allait changer sa façon de vivre le territoire; « Railways have been at the heart of change since their inception in the 1830s, both driving and reflecting broader changes in the social, cultural and economic landscape within which they are situated. (...) This great machine not only radically transformed perceptions of distance and time, but it had significant effects on the character of the places which were brought into closer proximity. »¹³¹.

Quebec Central Railway

**THE FAVORITE
and
ONLY THROUGH
PULMAN CAR ROUTE
BETWEEN
QUEBEC
AND
PORTLAND
BOSTON
AND
NEW YORK**

The
QUEBEC CENTRAL
RAILWAY

FOR PORTLAND, BOSTON, NEW YORK,
ST. JOHN, HALIFAX AND ATLANTIC COAST.

For TIME TABLES, TOURIST BOOKS, FOLDERS, and any other information, apply to Agents.

J. H. WALSH, General Manager.
SHERBROOKE, QUE.
E. O. GRUNDY, General Pass. Agent.

Figure 2.3 Publicité du *Quebec Central Railways*, v. 1909. Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

¹³¹ Peter Thomas, « Railways », *The Routledge handbook of mobilities*, London, Routledge, Taylor & Francis Group, 2014, p. 215.

La carte incluse dans la publicité du *Quebec Central Railways* montre que ce sont onze municipalités de la Beauce qui ont accueilli des gares, alors que plusieurs autres ont été traversées par des rails. Elle pointe aussi un détail curieux, soit un petit tronçon en direction de Saint-Georges qui ne rejoint pourtant aucun lien ferroviaire. Ce tronçon s'explique par un changement de décision majeure dans le réseau du *Quebec Central Railways*. Bien que la Beauce ait finalement rejoint une ligne de chemin de fer d'importance, soit celle de l'Estrie, il demeure que le projet initial pour un lien direct avec le Maine n'était pas encore complété. Une fois remis en chantier après une pause due à des difficultés financières, les travaux d'un tracé vers le Maine s'arrêtèrent brusquement à Saint-François (Beauceville) en 1886 pour des raisons essentiellement politiques et économiques. La compagnie subissait des pressions des industries forestières et minières afin de construire un tronçon vers la ligne du *Canadian Pacific Railways* qui passait par Lac-Mégantic, situé à la frontière américaine. Plutôt que de rejoindre le réseau ferroviaire qui passait près de Jackman au Maine en empruntant le tracé de la route Kennebec, la compagnie amorça la ligne Tring-Jonction/Lac-Mégantic¹³². Saint-Georges a obtenu sa gare en 1907, mais la publicité ne montre pas encore la ligne ferroviaire vers le lac Frontière, qui s'est poursuivie pour des fins touristiques. Celle-ci a été terminée en 1917.

La Beauce, une région morcelée par des paroisses isolées et difficilement accessibles, a été unifiée en 1895 grâce à un réseau ferroviaire qui ne visait pas seulement le développement économique de la région, mais aussi l'utilisation du territoire comme une sorte de voie de passage rapide vers les centres industriels d'importance au Québec et aux États-Unis. Les Beaucerons se sont cependant approprié les opportunités économiques qu'offraient ces nouveaux liens ferroviaires, notamment le transport des marchandises. Par exemple, le village de Vallée-Jonction a été au cœur de ces transformations, certes économiques, mais aussi culturelles, qui ont été entraînées par le chemin de fer. Autour de sa gare, il s'est formé un véritable centre commercial et industriel ; des magasins et des hôtels de type Boomtown se sont agglomérés près de la jonction des rails puis des infrastructures ferroviaires comme une rotonde et un atelier mécanique ont propulsé les activités

¹³² Ce changement d'envergure résulte en partie des pressions du sénateur Joseph Bolduc (1847-1924), originaire de Saint-Victor. Alors que les résidents du long de la Chaudière se sentaient floués par le nouveau projet du *Quebec Central Railways*, Joseph Bolduc a quant à lui milité et obtenu gain de cause après avoir promis le don de plusieurs terrains pour la construction des rails entre Tring-Jonction et Lac-Mégantic. Ce dernier avait des intérêts dans les industries du granit et forestière. Il s'assura d'ailleurs qu'une gare soit implantée à Saint-Victor, lieu dont il a toujours défendu les intérêts.

industrielles en plein cœur du village (voir Annexe B, p. 145, image du bas). En tant que jonction entre différents tronçons ferroviaires, dont ceux en direction de Lévis, Saint-Georges, Sherbrooke et Lac-Mégantic, le village de 450 habitants accueillait chaque année environ 10 000 passagers au tournant du 20^e siècle¹³³. Le chemin de fer, comme la route Kennebec, favorisait les échanges entre la Beauce et les États-Unis¹³⁴. Le train permettait désormais aux Beaucerons d’aller plus facilement au sud et plus loin sur le territoire. Avec une connexion directe au tracé du *Canadien Pacific Railways*, les Canadiens français ont été nombreux à se rendre au Midwest américain pour y trouver des opportunités de travail¹³⁵. Cette région des États-Unis est connue pour avoir vu naître la charpente à claire-voie. Les Beaucerons sont certes réputés pour avoir migré vers la Nouvelle-Angleterre, mais la littérature rapporte aussi leur présence ailleurs sur le territoire des États-Unis et au Yukon, un des lieux célèbres de l’architecture Boomtown¹³⁶.

Le chemin de fer arrive à un moment opportun dans la région, peu après le début du mouvement des érections paroissiales. Outre celles qui étaient situées sur les premières seigneuries le long de la rivière Chaudière, la plupart des paroisses en Beauce ont été érigées entre 1870 et 1930. Les premières étapes d’occupation seigneuriale et cantonale, entre 1736 et 1852, ont été peu concluantes dans l’avancement colonial de la région. Les Britanniques privilégiaient les concessions aux militaires anglais et les terres n’étaient pas attrayantes. C’est notamment grâce aux efforts des institutions religieuses que des paroisses sont apparues en dehors de la vallée de la Chaudière, comme dans les cantons de Tring, de Shenley ou de Cranbourne. Cette dispersion de la population sur le territoire était due à la croissance démographique qui avait mené à la saturation

¹³³ Comité de l’album-souvenir du centenaire, *Un train, une gare, un village...*, Vallée- Jonction, s.n, 1998, chapitre 12.

¹³⁴ Le train permet aussi le transport de marchandises culturelles comme des publications à grand tirage. Même si les archives du Musée de la Gare de Vallée-Jonction n’ont pas de trace de la réception de publications quelconques en provenance des États-Unis, il demeure que cette possibilité est à envisager. Nous savons notamment que, dans les maisons beauceronnes du début du 20^e siècle, on a construit à partir de plans publiés par la compagnie *Sears and Roebuck*, ce qui montre la diffusion et l’accessibilité à des magazines et à des catalogues américains. La maison à Saint-Georges de l’entrepreneur forestier Edouard Lacroix en est un exemple. Construite en 1918, les plans de la maison Four Square monumental proviennent du catalogue *Sears and Roebuck*. Source : Michel Laflamme et al., *Le Journal de la station Saint-Georges*, Saint-Georges, s.n, 2021, p. 31.

¹³⁵ Jean Lamarre en démontre l’ampleur migratoire : « Dans cette migration canadienne-française du xix siècle, le Midwest américain, et tout spécialement l’État du Michigan, a représenté une destination importante. En 1890, 537 298 individus d’origine canadienne-française vivaient aux États-Unis. De ce nombre, la grande majorité, soit 72%, habitaient les États du Nord-Est. Toutefois, de ce nombre, 137 168 Canadiens français, soit 26 % de tous ceux qui vivaient aux États-Unis, résidaient dans les États du Midwest, et 58 377 d’entre eux, soit 43 %, habitaient le Michigan. ». Source : Jean Lamarre, *op. cit.*, p. 10.

¹³⁶ France Bélanger et al., *op.cit.*, pp. 37-38.

des terres dans les seigneuries et au débordement des églises. Quatorze paroisses ont vu le jour entre 1870 et 1900 tandis que dix autres ont été officialisées dans les années qui ont suivi. Pierre C. Poulin mentionne que certaines paroisses en Beauce sont finalement venues combler les vides entre celles déjà existantes, mais qui étaient trop éloignées les unes des autres¹³⁷. C'est le cas de Notre-Dame-des-Pins et de Saint-Alfred. Ainsi, en près de 60 ans, la Beauce a vécu une transformation importante de son territoire, en passant d'une région peu exploitée à un ensemble de 45 villages en voie d'être bien établis, d'être reliés entre eux par des voies de circulation et de devenir des municipalités aux frontières administratives fixes.

Ces nouvelles paroisses sont érigées dans les mêmes années où la Beauce subit un développement industriel dû aux avancements du chemin de fer. Seulement trois villages sont créés à la suite de la mise en service de cette infrastructure : Scott-Jonction, Vallée-Jonction et Tring-Jonction. Néanmoins, le chemin de fer a entraîné le développement soutenu de villages le long des tracés. Nous donnons l'exemple de Saint-Évariste-Station, devenu La Guadeloupe, qui a évolué démographiquement et économiquement grâce au passage des rails du *Quebec Central Railways*. La Guadeloupe se situe au pied du village-sommet de Saint-Évariste-de-Forsyth et s'est constitué par l'arrivée d'artisans puis de travailleurs qui se sont installés près de la gare. Un véritable centre économique s'y était développé, comprenant des manufactures, des moulins, des hôtels et des magasins. Plus de dix bâtiments Boomtown, tous situés le long de la rue principale à proximité de l'ancienne gare, attestaient un foisonnement des activités commerciales. À défaut d'avoir une église, le noyau villageois se constituait aux alentours de la gare¹³⁸. Les rails traversaient d'ailleurs la rue Principale, au milieu du village. Une photographie datée entre 1907 et 1929 illustre la traversée des rails par la présence d'une pancarte bilingue, ainsi qu'une rue principale peuplée où les devantures commerciales témoignent de la prospérité du village-station (figure 2.4). La photographie montre à l'avant-plan deux bâtiments Boomtown toujours présents aujourd'hui. À ce jour, La Guadeloupe est le village qui a conservé le plus grand nombre de ces bâtiments. Les exemples actuels sont parmi les plus grandioses en Beauce. Ils témoignent d'un temps où les propriétaires terriens participaient à l'édification d'une identité villageoise. Ailleurs dans la région, l'architecture Boomtown est ancrée dans une tradition constructive en bois, mais les exemples

¹³⁷ Pierre C. Poulin, *op. cit.*, p. 179.

¹³⁸ L'église a été construite de 1946 à 1949 puisque la paroisse de La Guadeloupe a seulement été érigée en 1945. Avant, le village-station était sous l'autorité de Saint-Évariste-de-Forsyth.

illustrés démontrent que c'est plutôt la brique et les tuiles d'amiante-ciment qui ont été mises à profit à La Guadeloupe pour leur avantage matériel intrinsèque, pour leur qualité ornementale et pour la facilité à se procurer ses matériaux dans la région. La brique permet des jeux de texture et de forme tandis que la tuile d'amiante-ciment, celle de forme alvéolaire, embellit à faible coût une façade. De plus, la brique était un matériau produit dans la région, tandis que l'amiante était produit à proximité, à Thetford Mines, et les liaisons ferroviaires en permettaient le transport. Les deux bâtiments Boomtown illustrés sont les témoins d'une influence architecturale marquée par la mode américaine des devantures commerciales, plus spécifiquement celles issues des *Western False Front*, dont l'objectif était de se distinguer de l'architecture domestique environnante. L'utilisation des grandes vitrines commerciales au rez-de-chaussée en est certes un symptôme, mais leur position en bordure de rue, l'accent mis sur la hauteur de la façade qui se démarque par rapport au corps du bâtiment ainsi que l'ornementation générale de la façade ajoute à cet emprunt américain. L'exemple situé du côté droit sur la photographie montre l'ajout de corniches prestigieuses en métal d'inspiration néoclassique en façade. À l'époque, ce bâtiment commercial était en revêtement d'amiante-ciment, se trouvait face à la rue de la gare et possédait de grandes vitrines commerciales au rez-de-chaussée. De plus, un espace couvert s'apparentant d'un espace pour l'automobile soutenu par des piliers massifs en maçonnerie s'ajoute à la composition en façade. Le décentrement du pignon du toit est aussi un élément curieux et peut témoigner d'un agrandissement postérieur à sa construction. Le deuxième exemple situé à gauche présente une grande façade de briques avec des plates-bandes originales aux fenêtres, un œil-de-bœuf symbolisant les *Western False Front* et une vitrine commerciale supportée par de larges colonnes. La devanture du bâtiment rompt avec la composition en amiante-ciment du corps du bâtiment et le parapet cache de la rue un toit à mansarde avec lucarnes à pignon. Ces deux bâtiments ont aujourd'hui été banalisés et ont perdu leur fonction commerciale (voir Annexe A, p. 128, image du bas, et p. 129, image du haut). Néanmoins, leurs caractéristiques Boomtown ont survécu et elles demeurent le symbole d'une architecture de représentation à l'américaine.



Figure 2.4 Saint-Évariste-Station, entre 1907 et 1929. Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

La création des paroisses, le déploiement ferroviaire et la montée des industries ont mené à une demande accrue de constructions domestiques et commerciales. La progression de l'implantation des moulins à scie dès 1870 est représentative de cette demande croissante à la fois pour le marché de la construction, mais aussi pour répondre aux besoins des agriculteurs de plus en plus nombreux sur les terres défrichées. Les paroisses ont peu à peu adopté une trame urbaine typique des villages régionaux au Québec ; l'église, au centre, est entourée par des constructions domestiques et commerciales le long d'une artère principale qui laisse place à d'autres rues connexes où sont installés les écoles, les manufactures et des secteurs résidentiels. L'importance de la religion catholique a mené à la centralisation des activités près des institutions, ce qui a entraîné la concentration des premiers services sur la rue principale.

Le développement de la Beauce dans la deuxième moitié du 19^e siècle a eu lieu au même moment qu'émergeait une économie de transformation de la matière première, aussi appelée le secteur

secondaire, qui a résulté à la création d'usines et de moulins à scie aux productions plus importantes. Ainsi, de nouvelles typologies architecturales ont vu le jour. En effet, les citoyens n'avaient plus à se loger dans des maisons unifamiliales juchées sur de grandes terres agricoles afin de vivre de leur culture. L'économie de second secteur a mené à la création d'emplois de plus en plus estimés vu le manque de terres cultivables. Comme les terrains n'avaient plus à garantir un usage agricole, les lots se sont rétrécis et ont formé des rues de plus en plus densifiées au sein des villages. Il s'avérait en effet plus convenable d'habiter près des services, qui étaient généralement localisés au cœur du village. L'architecture Boomtown, par sa volumétrie rectangulaire, s'accorde avec la forme de ces nouveaux lots urbains. Par l'étude de différents plans de villages beaucerons à la fin du 19^e siècle, dont celui du centre de Saint-Joseph en 1888¹³⁹ et de Saint-Éphrem en 1891, nous constatons que les noyaux villageois étaient composés de regroupements de lots étroits où il était fréquemment question de bâtiments Boomtown. À Saint-Éphrem, au moins sept Boomtown ont été construits au tournant du 20^e siècle sur les lots entourant l'église, située sur le terrain triangulaire du centre (#237) (figure 2.5). Vu l'étroitesse des terrains, il n'est pas rare que les bâtisseurs aient fait preuve d'ingéniosité en ajoutant une ou plusieurs annexes à l'arrière qui permettaient au corps du bâtiment d'épouser la longueur totale du lot pour y gagner de l'espace. L'exemple du 28, route 108 Est à Saint-Éphrem en témoigne (figure 2.6). Une rallonge arrière avait été ajoutée avant les années 1920 afin d'y accueillir une écurie servant aux paroissiens pour y stationner leur cheval pendant la messe¹⁴⁰. La partie arrière épouse la forme du lot en coin légèrement désaxé par rapport à la rue (#241). Quant à sa façade, elle est tout à fait typique de l'influence américaine sur l'architecture. La prédominance des balcons, la surutilisation du bois de sciage dans l'ensemble de la construction et la hauteur de la façade propulsée vers le haut par un parapet en escalier rattachent le bâtiment à la mode Boomtown en Beauce. La volumétrie de l'architecture Boomtown s'adapte donc aux nouveaux découpages administratifs du territoire. De plus, avec l'augmentation démographique, les bâtiments Boomtown sont avantageux. Leur toit à deux versants légers libérant totalement l'étage du haut, leurs grands étages rectangulaires et la division de ces étages en logements, permettent de répondre rapidement et efficacement à une demande de constructions domestiques. L'ajout d'un commerce au rez-de-chaussée offre une division fonctionnelle répondant également

¹³⁹ Frank Albert Abbott, *op. cit.*, p. 39 (figure 2.2).

¹⁴⁰ Chambre de commerce de Saint-Éphrem, *Bottin des entreprises de Saint-Éphrem*, 2011, p. 80. En ligne. <<https://www.calameo.com/read/002733935235a51abb3a7>> Consulté le 13 octobre 2023.

aux besoins d'espaces commerciales. Les étages du haut peuvent servir d'habitation aux commerçants ou peuvent offrir un revenu supplémentaire par la location de ces espaces. Avec l'implantation des gares, la demande pour des hôtels, des maisons de chambres et des magasins généraux était en hausse. L'architecture Boomtown signalait cette présence commerciale aux voyageurs en plus de donner aux rues principales un caractère américain.

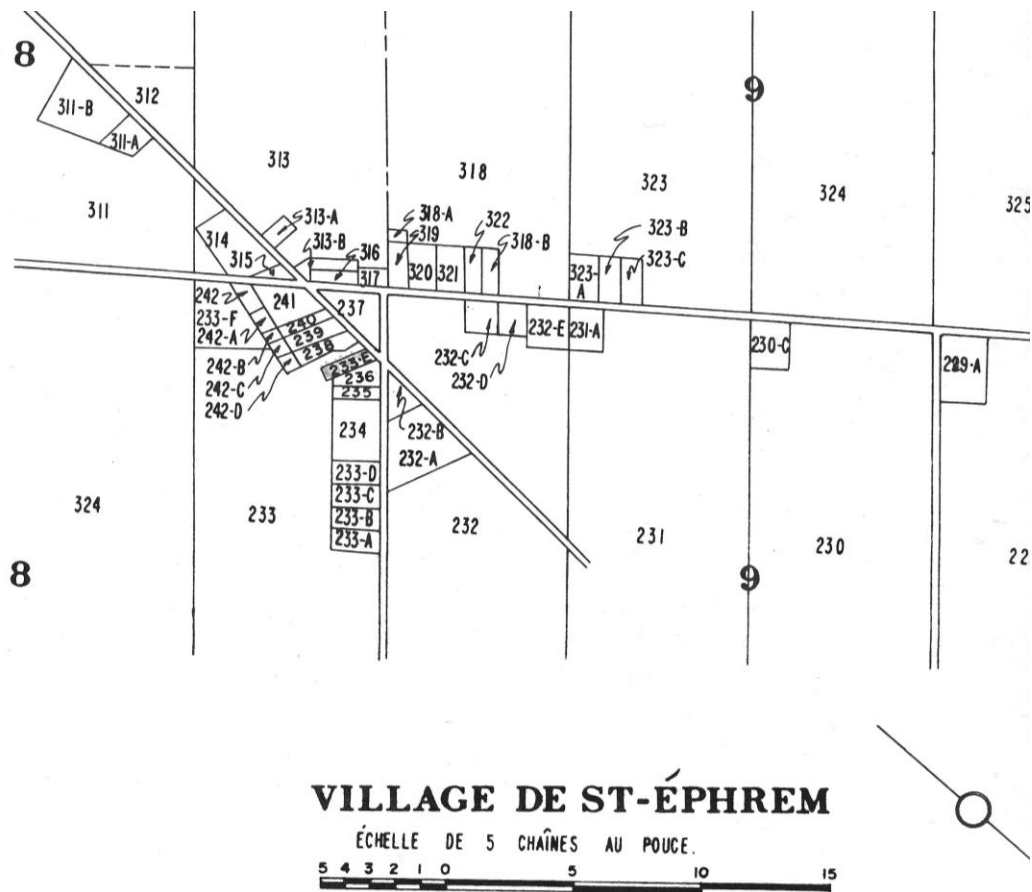


Figure 2.5 E.E Taché, *Village de Saint-Éphrem*, 1891. Source: Registre Foncier du Québec.



Figure 2.6 Boomtown, Saint-Éphrem, v. 1926. Source : Société du Patrimoine de Saint-Éphrem de Beauce.

2.2 Le secteur forestier

Les liens transfrontaliers entre la Beauce et les États-Unis avaient comme premier objectif l'accroissement du secteur économique de la région, en particulier l'industrie forestière. Aujourd'hui, les liens entre la route Kennebec et l'économie du bois sont évidents ; elle constitue une des seules routes officielles où transitent quotidiennement des poids lourds transportant des billots de bois en provenance des États-Unis et renvoyant du bois d'œuvre transformé dans les scieries industrielles du sud de la Beauce. Les grandes réserves de bois d'œuvre à Saint-Théophile à moins de cinq kilomètres du poste de douane sur la route 173 (anciennement appelée route Kennebec) en témoignent. Le chemin de fer a aussi contribué à l'essor de l'industrie forestière en facilitant le transport des billots. Ce secteur économique est un facteur de mobilité inhérent au développement du territoire beauceron et qui a répondu à une demande urgente en matière de construction résidentielle et commerciale. Le marché de bois local et celui d'envergure transnationale ont exercé une influence sur le paysage bâti de la région. L'architecture Boomtown, par sa matérialité et sa tradition constructive, en est un témoin.

2.2.1 Le contexte historique

Dans la préface de l'ouvrage *The North American assault on the Canadian forest; a history of the lumber trade between Canada and the United States*, l'historien Arthur R.M Lower définit le commerce du bois en Amérique du Nord comme le résultat d'un ensemble de facteurs inhérent aux modes de gestions coloniales du territoire¹⁴¹. Au début de l'expansion coloniale en Amérique du Nord, la forêt était perçue comme une menace, quel que soit son emplacement. C'est seulement plus tard que certaines zones forestières ont commencé à être exploitées. La valorisation des ressources forestières sur le continent débute avec le blocus continental de Napoléon en 1806 qui a poussé l'Empire britannique à enclencher le développement du commerce du bois avec ses colonies, dont celle du Bas-Canada possédant des réserves importantes de gros billots¹⁴². Lower précise :

It was in the main lucky accident and the rise of modern transportation that allowed the Canadian forest industries to develop. If Napoleon, a hundred and thirty years ago, had not tried to bring Great Britain to her knees by cutting off her Baltic supplies of timber, and thus made his efforts echo in the transatlantic backwoods, probably few rafts of timber would have gone down the rapids of the Ottawa. ¹⁴³

Plusieurs moulins à scie et installations de drave sont apparus dans différentes régions pour répondre à la demande. Les constructions de canaux et plus tard de réseaux ferroviaires ont également porté cette industrie à jouer un rôle important. Bien que les demandes du marché et que les infrastructures soient des facteurs nécessaires à l'essor de l'industrie forestière, Lower en propose trois autres qui sont à la base de cette industrie; la valeur commerciale de la forêt, l'accessibilité à la matière première et la composition du sol sur laquelle se trouve la forêt¹⁴⁴. Ce dernier facteur est principalement lié au caractère cultivable du sol, c'est-à-dire que l'exploitation forestière et la localisation des scieries dépendent des surfaces arables. Au Canada, la productivité forestière repose sur un marché externe en raison d'un déséquilibre entre la quantité de bois produite et la population.

¹⁴¹ Arthur Reginald Marsden Lower, *The North American assault on the Canadian forest; a history of the lumber trade between Canada and the United States*, New York, Greenwood Press, 1968, 424 p.

¹⁴² Voir : Sylvain Pagé, « Le blocus continental (1806-1814) : son impact sur le Canada », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n. 81, 2005, pp. 18-21.

¹⁴³ Arthur Reginald Marsden Lower, *op.cit.*, p. xxi.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. xxii.

Les colons avaient l'habitude de défricher d'énorme superficie de territoire pour permettre un établissement dynamique, mais la topographie beauceronne contraignait ce type de développement. Couvrant une superficie de 4 753 km carrés, le territoire de la Beauce est séparé en deux types de milieux physiques ; le nord s'étend sur les Basses-Terres du Saint-Laurent et le sud se rattache à la chaîne de montagnes des Appalaches. Ainsi, une partie du territoire beauceron fait partie du plateau appalachien qui, au Québec, constitue la zone entre la frontière américaine et les Basses-Terres du Saint-Laurent. Malgré cette différence topographique entre le nord et le sud de la Beauce, le paysage bâti est sensiblement le même. Si les pourtours de la rivière Chaudière constituent une zone à plat qui a été privilégiée pour les premiers établissements, une grande partie de la région est quant à elle composée de collines et de coteaux laissant un sol rocailleux et peu utilisable. Le plateau appalachien offre également des régions planes en altitude, parfaites pour l'agriculture. Dans l'ouvrage *La Beauce et les Beucerons*, les auteurs rapportent quelques données quant aux zones forestières et agricoles de la MRC Beauce-Centre (anciennement Robert-Cliche)¹⁴⁵ ; 53 % du sol est jugé inutilisable pour l'agriculture, 5 % de sa superficie se composent des meilleures terres agricoles et 57% de son territoire était toujours boisé en 1983¹⁴⁶. Cette composition a amené d'un côté l'implantation d'industries porcines et laitières pour combler le manque de terre cultivable, puis d'un autre côté une industrie forestière et acéricole. Ces données sont représentatives de la situation dans le reste de la Beauce. Ajoutons que dans le secteur sud de la région, à proximité de la frontière, la forêt couvre 91 % du territoire contre 5 % de terres agricoles selon des données partagées en 2003¹⁴⁷. La composition rocheuse d'un sol peu favorable à l'agriculture n'a donc pas entraîné un défrichement important du territoire.

La Beauce satisfait dès lors les conditions pour une industrie forestière prospère ; une grande superficie du territoire est non arable et la forêt est composée de résineux, de bouleaux et d'érables qui se prêtent bien aux demandes du marché. Cependant, deux enjeux d'accessibilité ont amené une exploitation plus tardive que d'autres régions. D'abord, au Bas-Canada, les premiers marchés de bois d'importance se trouvaient sur le fleuve Saint-Laurent et le transport de la matière première jusqu'à ce dernier déterminait un avantage pour les marchés locaux. La rivière Chaudière, le seul

¹⁴⁵ Il s'agit d'un découpage administratif qui englobe Beauceville et Saint-Joseph en plus de quelques municipalités s'étirant à l'est et à l'ouest de la rivière Chaudière dans les anciens cantons de Cranbourne et Tring.

¹⁴⁶ France Bélanger et *al.*, *op.cit.*, p. 6.

¹⁴⁷ Serge Courville, Pierre C. Poulin et Barry Rodrigue, *op. cit.*, p. 30.

affluent du territoire beauceron se rendant vers le fleuve, se prêtait mal au flottage du bois ; « Son débit est non seulement irrégulier, mais faible durant la saison estivale, ce qui compromet sa capacité et sa fiabilité comme moyen de transport. »¹⁴⁸. Ajoutons que les chutes de la Chaudière à l’embouchure du Saint-Laurent à Lévis posent aussi un défi de taille pour les draveurs qui devaient enlever les billots avant la tombée de la chute. Quelques tentatives avaient eu lieu à la moitié du 19^e siècle. Néanmoins, la montée en puissance de l’industrie forestière a débuté lors des échanges terrestres avec les Américains du côté du Maine. Ensuite, l’accès physique à la forêt dépendait des efforts de colonisation des terres, c’est-à-dire que sans la création des routes, peu s’aventuraient sur les territoires denses et ardues des Appalaches. En Beauce, une importante partie des cantons avait été concédée à des colons anglophones qui ne sont jamais venus s’y installer. Il fallait donc attendre que les terres situées sur les seigneuries le long de la rivière Chaudière soient saturées et que le développement de chemins vers les cantons soit pris en charge par l’État ou par les prêtres qui désiraient créer de nouvelles paroisses¹⁴⁹.

2.2.2 Les moulins à scie

Le premier moulin à scie arrive très tôt dans l’histoire de la Beauce. En 1737, soit un an après la concession de la seigneurie de Saint-Joseph, le seigneur Joseph Fleury de la Gorgendière a fait construire un moulin à scie destiné à la construction de bâtiments pour la seigneurie. L’émergence des paroisses hors seigneurie permet de constater une augmentation des moulins à scie ; un tableau du livre *Histoire de Beauce-Etchemin-Amiante* montre qu’en 1851, plus d’une vingtaine de moulins se trouvaient dans les villages beaucerons. Au recensement nominatif du Canada de 1871, on en comptait au moins 135¹⁵⁰. Cette augmentation de la production locale survenait en même temps que le défrichement des terres pour faire place aux nouvelles habitations. Les moulins arrivaient à fournir les matériaux nécessaires à leur construction. À cette époque, l’économie était domestique : les infrastructures étaient conçues pour répondre aux besoins locaux, et la main-d’œuvre l’était également, surtout constituée de cultivateurs. La présence de moulins dans les villages était aussi un avantage dans une région comme la Beauce qui subissait régulièrement des

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 242.

¹⁴⁹ Par exemple, le curé Louis-Édouard Bois (1813-1889) a ouvert la colonisation de plusieurs paroisses dans les cantons, dont Saint-Victor-de-Tring. En effet, il a encouragé les jeunes à partir vers les cantons pour défricher les terres et il a aidé au développement de la route de Lambton vers le canton de Tring.

¹⁵⁰ Pierre C. Poulin, *op. cit.*, p. 23.

inondations majeures. L'accès à des matériaux de construction en période de catastrophes environnementales, s'ajoutant aux matériaux des bâtiments démolis qui peuvent être réutilisés vu les avantages durables du bois, permettait une reconstruction rapide. Les moulins à scie locaux s'occupaient donc de transformer cette matière essentiellement en produits utiles aux besoins de la communauté, tels que des portes, des châssis, des poutres et des cadres. Avec les innovations technologiques, les moulins à scie pouvaient produire du bois de sciage qui a été utilisé pour les constructions locales, notamment dans la charpente et les recouvrements extérieurs comme la planche à clin. Les Boomtown faisaient partie des types d'architectures domestiques et commerciales qui ont tiré un avantage de cette production ; l'utilisation du bois dans l'ensemble des constructions en témoigne.

Le livre du centenaire de Saint-Martin de 1982 indique : « Le développement industriel a de lourdes retombées sur le domaine commercial. À l'époque des premiers défricheurs, les moulins à scie étaient très fréquentés. Ils furent la base du développement industriel. Afin de faciliter les premières habitations, d'ingénieuses personnes construisirent de rudimentaires moulins fonctionnant grâce au pouvoir hydraulique. »¹⁵¹. La topographie beauceronne a facilité la construction de moulins à scie à force hydraulique vu le nombre important de rivières à haut débit comme la rivière le Bras, la Grande Coudée ou encore la rivière des Fermes. Le Moulin Bernier, situé à Courcelles, a profité du fort débit de la rivière aux Bluets¹⁵². Ce dernier était un exemple de moulin à scie et à farine ayant précédé l'installation du village et dont sa construction a été déterminée par un cours d'eau. La présence du Moulin Bernier a d'ailleurs été importante dans le choix de la localisation d'une gare sur le tronçon ferroviaire Tring-Jonction/Lac-Mégantic. En 1900, la compagnie du *Quebec Central Railways* a commencé la construction d'un pont près du moulin et a érigé une gare à proximité, propulsant la production de bois transformé¹⁵³. Le développement du réseau ferroviaire sur une grande partie de la Beauce a favorisé l'industrie forestière grâce à la facilité des échanges permettant de répondre à une demande économique supérieure aux besoins locaux.

¹⁵¹ Robert Bolduc et Jean-Guy Paquet, *La Grande Coudée, 1882-1982*, Québec, R. Bolduc, 1982, pp. 264-265.

¹⁵² Selon la Commission de toponymie du Québec, le mot « Bluet » est une variante graphique du mot « Bleuets » qui a été conservée dans la région.

¹⁵³ Ministère de la Culture et des Communications, « Moulin Bernier », *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, s.d. En ligne.

<<https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=93064&type=bien>>. Consulté le 10 décembre 2023.

2.2.3 Une industrie transfrontalière

La production des moulins à scie, le type de produit fini ainsi que d'autres informations relatives à leur fonctionnement sont peu documentés en Beauce. Les monographies paroissiales nous apprennent parfois où étaient situés ces moulins, qui étaient les propriétaires et présentent quelques archives visuelles de ces moulins. À la lecture de ces témoignages locaux, nous constatons que les moulins à scie étaient, pour plusieurs villages, les garants du développement d'une industrie profitable à la communauté. L'industrie forestière était importante, car les scieries, en plus d'offrir un produit transformé, faisaient partie d'une vaste chaîne économique qui comprenait les camps de bûcherons, le transport et les chantiers de construction.

La Beauce était au premier rang de l'émergence d'une industrie de transformation du bois visant à répondre à une demande économique des Américains. Le déploiement ferroviaire a facilité le transport de la matière première et des produits transformés de part et d'autre de la frontière. Le contexte de l'expansion coloniale américaine au 19^e siècle, caractérisée par la ruée vers le Midwest et l'Ouest, a entraîné une forte demande de construction dans les villages miniers pour loger une main-d'œuvre toujours plus nombreuse. Cette demande a été comblée par l'émergence de la méthode constructive de la charpente à claire-voie, *Balloon Frame*, dont nous avons déjà évoqué les grandes lignes dans l'introduction de ce mémoire. L'historien de l'art Fred W. Peterson propose que de 1830 à 1890, quatre facteurs historiques pouvaient expliquer la montée de cette mode constructive venant répondre à la demande de constructions rapides de logements et de bâtiments utilitaires. Peterson fait des liens logiques entre 1) la montée de l'industrialisation du bois de sciage dont les nouveaux moyens mécaniques permettent désormais la standardisation des pièces de bois, 2) l'abordabilité des clous en fer produit dans l'Est du territoire, 3) le développement des réseaux de transports maritimes et ferroviaires puis 4) l'habitude des charpentiers américains à travailler avec peu de main-d'œuvre et avec une économie de matériaux¹⁵⁴. Il soulève : « Practical carpenters seemed to have formed an operational definition of balloon frame construction as a general approach to building that was not rigidly fixed into a system that strictly defined the kind, size, and placement of members of the frame. »¹⁵⁵. Cette nouvelle méthode constructive s'étend à l'ensemble

¹⁵⁴ Fred W. Peterson, « Anglo-American Wooden Frame Farmhouses in the Midwest, 1830-1900: Origins of Balloon Frame Construction », *Perspectives in Vernacular Architecture*, vol. 8, 2000, p. 3.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 4.

des nouveaux territoires colonisés par les États-Unis et gagne en popularité ailleurs au pays. Les nombreux avantages économiques, la malléabilité et la rapidité d'utilisation font partie des raisons du succès de ce type de charpente. Toutefois, l'épuisement de la matière première dans le Midwest va obliger les Américains à se tourner vers les marchés forestiers du Canada. Les contrats avec ces derniers étaient désormais facilités et plus avantageux par les politiques de libre-échange mises en place dès 1854 par le premier Traité de réciprocité (1854-1866)¹⁵⁶. L'industrie du bois de sciage canadienne était de plus en plus importante à la fin du 19^e siècle. Elle permettait aux États-Unis de maintenir leur production d'habitations alors que l'industrialisation faisait grimper la population, en particulier en raison des migrations.

L'historien Paul-Louis Martin soulève que l'engouement pour cette industrie au Canada provient des avantages multiples de la production standardisée du bois de sciage : « La standardisation des pièces de bois (...) intéresse pourtant l'ensemble des producteurs et des manipulateurs. Du bûcheron au vendeur, en passant par le propriétaire du moulin à scie et par le transporteur, l'adoption de dimensions uniformes pour les pièces de bois représente des gains appréciables à plusieurs niveaux : récolte des arbres de plus petites tailles, réduction des pertes au sciage, facilité de mesurage et d'estimation à toutes les étapes (...) »¹⁵⁷. Il est d'ailleurs intéressant de réfléchir à l'impact d'une production de masse du bois de sciage sur les constructions locales. Si la charpente à claire-voie a finalement pénétré les chantiers de construction au Québec, il y a plusieurs raisons à cela, notamment la démographie en hausse, l'abordabilité des matériaux standardisés, l'américanisation de l'architecture et surtout la production locale de ces matériaux.

La Beauce a joué un rôle notable dans ce nouveau marché transfrontalier et elle était une des garantes de l'industrie du bois de sciage au Québec ; elle l'est toujours. Les exportations de bois transformé étaient déjà en marche à la première moitié du 20^e siècle. Certains moulins à scie situés près de la frontière facilitaient le transport terrestre entre les camps de bucherons du Maine et les scieries. Néanmoins, le réseau ferroviaire a permis à d'autres villages de profiter des demandes de l'industrie. Des moulins à scie d'importance fonctionnaient près des principales gares, notamment

¹⁵⁶ Voir : Jean-Guy Latulippe, « Le traité de réciprocité 1854-1866 », *L'Actualité économique*, vol. 52, n. 4, 1976, pp. 432-458.

¹⁵⁷ Paul-Louis Martin, *op.cit.*, p. 288.

celles de Saint-Éphrem et Saint-Victor¹⁵⁸. Certes, la plupart des moulins à scie de la Beauce à l'arrivée du chemin de fer dans la région étaient encore de portée locale, servant aux agriculteurs et aux chantiers de construction. Toutefois, certains répondaient aux marchés extérieurs de la région. Par exemple, le moulin de M. Elie Giguère à Saint-Théophile, près de la frontière, emploie dès 1930 une vingtaine d'hommes et fournit du bois de sciage aux États-Unis et à Montréal¹⁵⁹. *L'Inventaire des ressources naturelles et industrielles du comté municipal de Beauce* en 1941 nous apprend d'ailleurs qu'à la gare de Vallée-Jonction « Les expéditions comportent presque totalement du bois à destination de East-Angus ou des États-Unis. »¹⁶⁰. Nous comprenons donc que le secteur de transformation du bois a été mis en branle par la connexion terrestre avec les États-Unis et le reste du Québec, ce qui a poussé les producteurs locaux à augmenter leur production et à agrandir leurs infrastructures afin de pouvoir satisfaire la demande nord-américaine.

2.3 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons soulevé des moments de l'histoire de la Beauce qui permettent de réfléchir aux liens entre son développement territorial et sa proximité avec les États-Unis pour mieux saisir la présence de l'architecture Boomtown dans les villages. La construction d'une route transfrontalière, le déploiement d'un chemin de fer et l'essor de l'industrie forestière constituent des facteurs historiques ayant influencé la mobilité sur le territoire. Les migrations vers les États-Unis, le déplacement des colons dans les régions situées hors de la vallée de la Chaudière et la construction de bâtiments en bois de sciage dans les nouveaux noyaux villageois découlent de ces événements. Nous avons pu démontrer que l'architecture Boomtown émerge d'une microhistoire présentant des réseaux d'échanges importants, une industrie du bois de sciage et un besoin de constructions rapides pour répondre à la croissance du territoire. Les Beaucerons ont franchi la frontière à maintes reprises, ils ont exploité les ressources du territoire et ils ont établi de nouveaux lieux de vie. L'architecture Boomtown s'est présentée comme un type émergent d'une tradition constructive américaine répondant à des besoins spécifiques en matière de bâtiments résidentiels et commerciaux. Sans la mobilité des Beaucerons et de la marchandise, les emprunts culturels aux

¹⁵⁸ Nous référons au moulin Hamel à Saint-Éphrem et au moulin Fecteau à Saint-Victor.

¹⁵⁹ Office de recherches économiques, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles, 1941, comté municipal de Beauce*, Québec, ministère des Affaires municipales, de l'industrie et du commerce, 1942, p. 230.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 86.

paysages bâtis américains n'auraient pas été les mêmes dès la fin du 19^e siècle. Le parapet *western* et la charpente en bois de sciage en sont des témoins.

Finalement, nous avons choisi une approche historique pour ancrer l'architecture Boomtown de la Beauce dans un contexte local. Certes, elle n'explique pas les raisons exactes de sa présence sur le territoire, mais elle soulève des phénomènes pouvant aider à mieux comprendre l'influence américaine du bâti, ses déclinaisons sur le territoire ainsi que les usages qu'en ont faits les Beaucerons. L'architecture vernaculaire a la caractéristique d'être comprise dans un espace-temps situé. Cette recherche a offert une relecture des sources locales et a réuni les savoirs afin de déterminer des causes et des effets inédits du paysage en mouvement sur l'architecture. Les bribes d'archives textuelles et photographiques ajoutées aux sources secondaires nous ont permis de voir le Boomtown comme une mode architecturale profondément liée aux développements du territoire beauceron et aux déplacements accrus des individus dans le nord de l'Amérique. Nous avons également mis de l'avant l'importance de l'industrie forestière dans le développement d'une architecture de bois de sciage, notamment dans l'utilisation de la charpente à claire-voie dans la région, charpente empruntée des méthodes de construction américaine. Néanmoins, certaines avenues de recherches demeurent inexplorées afin de pouvoir établir un lien clair entre le marché du bois de sciage en Beauce, les échanges économiques avec les Américains et l'adoption du genre Boomtown dans la région. Une recherche plus approfondie du marché de la construction en Beauce et des constructeurs régionaux pourrait soulever des preuves venant appuyer notre hypothèse de départ : celle selon laquelle les Boomtown en Beauce proviendraient de réseaux d'échanges transfrontaliers et répondraient à un nouveau contexte économique ainsi qu'à de nouvelles méthodes de construction.

CHAPITRE 3

HISTOIRE ANONYME, ARCHITECTURE AUTHENTIQUE

Afin d'approfondir l'analyse de l'architecture Boomtown, nous proposons une description détaillée de trois études de cas. Cette analyse poursuit l'objectif de déceler le caractère unique des exemples tout en soulevant la présence de caractéristiques communes définissant ce type architectural en Beauce. Dans le guide *Invitation to Vernacular Architecture*, Thomas Carter et Elisabeth Collins Cromley proposent que l'étude de cas puisse révéler l'histoire d'une typologie architecturale par sa représentativité dans l'ensemble d'un corpus¹⁶¹. La typologie Boomtown de l'atelier-maison a été déterminante dans la conception des bâtiments commerciaux en Beauce et les études de cas choisies en témoignent.

Nos trois études de cas sont documentées par des archives visuelles, par des relevés photographiques et par des relevés architecturaux. Afin de produire ces derniers, nous avons collaboré avec Emmanuelle Bergeron, une étudiante à la maîtrise en design de l'environnement à l'Université du Québec à Montréal, en lui demandant de réaliser une série de relevés architecturaux. Cette étudiante s'intéresse à l'architecture vernaculaire. Elle avait déjà réalisé des études typologiques de relevés de fumoirs à l'Île Verte ainsi que de maisons de fond de cours à Montréal. Son expérience dans l'étude de l'architecture vernaculaire québécoise et sa double formation en art visuel puis en design ont mené à cette collaboration. La précision artistique de ses dessins et la sensibilité de sa démarche à l'égard du bâti quotidien ont conduit à des relevés valorisant la matérialité et l'expressivité de l'architecture Boomtown. Les relevés accentuent la présence formelle de ces bâtiments par une représentation juste de leur volumétrie et de leur prestance décorative, notamment par l'attention particulière accordée à la matérialité. Nous avons commandé pour les trois bâtiments une axonométrie, une élévation de la façade et des élévations latérales. Chacun de ces dessins met l'emphase sur la façade où se concentre la surenchère ornementale. Ils

¹⁶¹ Thomas Carter et Elisabeth Collins Cromley, *Invitation to vernacular architecture a guide to the study of ordinary buildings and landscapes*, Knoxville, University of Tennessee Press, coll. « Vernacular architecture studies series », 2005, pp. 83-95.

permettent aussi de témoigner de la rupture entre la simplicité du corps du bâtiment et l'expérience singulière de la façade Boomtown.

Le choix des études de cas a été basé sur deux critères : la qualité décorative des bâtiments et leur représentativité à l'égard du corpus. La Maison Adrienne-Lemieux (42, route 108 Est à Saint-Éphrem) et le Boomtown situé au 136, 1^{re} Avenue Nord à Saint-Géréon sont deux exemples éloquentes. Bâties au début du 20^e siècle, ils témoignent de la tradition artisanale du bois et font office d'une inspiration néo-classique à la française tout en reflétant une appartenance au *Western False Front*. Ils attestent l'importance de l'ornementation et du souci du détail qui valorisent des constructions simples d'un niveau architectural. La Quincaillerie Boomtown de Saint-Éphrem (34, route 271 Nord), quant à elle, présente des éléments caractéristiques de cette architecture, mais ceux-ci sont inspirés d'une tradition industrielle du bâtiment. Cet exemple plus tardif, construit en 1941, est représentatif de l'évolution du Boomtown dans la région beauceronne.

Ces trois analyses s'inscrivent dans l'axe théorique de l'histoire des constructions ; domaine qui s'intéresse à la fois aux théories constructives, à l'histoire matérielle de l'architecture et au développement des technologies¹⁶². Outre que l'étude des caractéristiques constructives, l'objectif est de démontrer que ces trois exemples sont ancrés dans un contexte historique social et que l'architecture Boomtown « offre des signes évidents de l'existence marginale de ses artisans et de ses occupants. »¹⁶³. Cette façon d'aborder l'architecture vernaculaire, à la fois matérielle et documentaire, est considérée par Dell Upton comme un modèle reconnu des *Object-oriented Study* du 20^e siècle¹⁶⁴.

Ce chapitre se divise en deux parties. La première aborde les enjeux et les méthodologies des relevés architecturaux du bâti vernaculaire. Il s'agit d'une méthode fréquemment utilisée par les

¹⁶² Voir : Valérie Nègre et Guy Lambert, « L'histoire des techniques. Une perspective pour la recherche architecturale ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n. 26-27, 2012, p. 79.

¹⁶³ Melvin Charney, *op.cit.*, 1979, p. 32.

¹⁶⁴ Ce terme désigne les études qui privilégient la construction et ses artefacts. Par exemple, Henry Glassie et Fred Kniffen reprennent cette méthode de recherche dans leur étude *Building in Wood in the Eastern United States: A Time-Place Perspective*. Afin de considérer un ensemble de facteurs architecturaux comme les méthodes de construction, les typologies, la forme des clôtures ou encore le lieu de construction, les auteurs indiquent que : « The procedure consists in the synthesizing of published materials with the results of extensive field observation. ». Source: Fred B Kniffen. et Henry Glassie, « Building in Wood in the Eastern United States: A Time Place Perspective » *Geographical Review*, vol. 56, n. 1, 1966, pp. 40-66.

chercheuses et les chercheurs et qui est soumise à plusieurs champs disciplinaires, dont les études folkloriques, géographiques, architecturales et historiques. Nous allons d'abord passer en revue trois types de relevés architecturaux communs : les relevés photographiques, les dessins d'architecture d'influence pittoresque et les dessins techniques. Ensuite, nous décrivons la façon dont les relevés de nos trois études de cas ont été réalisés. La démarche d'Emmanuelle a été réfléchi afin de s'adapter au caractère vernaculaire de l'objet d'étude. La deuxième partie du chapitre constitue l'analyse des bâtiments Boomtown sélectionnés. Les analyses combinent le contexte historique, la description architecturale détaillée et les savoirs actuels tirés des archives locales. Chacun des relevés sera présenté et décrit de manière à réfléchir à la typologie des Boomtown de la Beauce, tout en mettant de l'avant l'espace commercial, la prestance du parapet et les méthodes de construction.

3.1 Faire voir l'architecture vernaculaire

L'architecture Boomtown en Beauce est contrainte par des lacunes documentaires. Des chaînes de titres et quelques photographies sont parmi les seuls documents disponibles à leur sujet¹⁶⁵. Les relevés des trois exemples actuels répondent à cet enjeu. Par le peu d'archives qui la documentent, l'architecture Boomtown est soumise à une analyse de son système de construction global. L'approche constructive appelle à l'analyse de relevés pouvant à la fois traduire le fonctionnement général du bâtiment et offrir une documentation inédite. Cette approche était déjà au cœur de la première étude sur l'architecture vernaculaire réalisée aux États-Unis. Cette recherche a marqué les méthodologies de ce domaine. Dans l'ouvrage de 1895 *Early Rhode Island houses: an historical and architectural study*, Norman Morrison Isham et Albert F. Brown ont instauré une méthode axée sur l'analyse complète de maisons individuelles à Rhode Island¹⁶⁶. Dell Upton soutient que personne en Amérique du Nord n'avait auparavant créé des plans, des schémas de charpente et de détails structurels à une étude sur le bâti vernaculaire, comme l'ont fait méticuleusement ces deux architectes de formation¹⁶⁷. Bien qu'elle s'intéressât principalement à une analyse de terrain, elle

¹⁶⁵ La chaîne de titre consiste à retracer l'historique d'une propriété par un recensement des actes de vente. Nous avons fait l'exercice pour les trois études de cas à partir du site Web du Registre foncier du Québec : <https://www.registrefoncier.gouv.qc.ca/Sirf/Script/14_06_01-02/pf_14_06_01_reglr.asp>. Consulté le 6 décembre 2023.

¹⁶⁶ Norman Morrison Isham et Albert F. Brown, *Early Rhode Island houses: an historical and architectural study*, Providence, Preston & Rounds, 1895, 100 p.

¹⁶⁷ Dell Upton, « The Power of Things: Recent Studies in American Vernacular Architecture », *American Quarterly*, Vol. 35, No. 3, 1983, p. 265.

incluait aussi une recherche documentaire dans les inventaires de successions. Notre étude sur l'architecture Boomtown s'ancre dans cette tradition de l'analyse du bâti vernaculaire à partir de documents inédits.

3.1.1 Trois types de relevés visuels

Dans les études sur l'architecture vernaculaire, il existe trois principaux types de relevés architecturaux : les relevés photographiques, les dessins d'influence pittoresque et les dessins techniques. La photographie est l'un des modes de relevé les plus utilisés, notamment parce qu'elle est universelle. Elle permet de saisir le bâti actuel dans un contexte immédiat et parfois révélateur des conditions culturelles de l'environnement. L'historien de l'architecture David B. Mills, dans son ouvrage *The Evolution of Folk House Forms in Trinity Bay*, fait usage de la photographie pour l'analyse des différentes générations de maisons à la Trinity Bay de Terre-Neuve-et-Labrador¹⁶⁸. En plus de photographier les maisons dans leur ensemble, il s'intéresse aux fondations et aux éléments de structure. L'état du corpus sur lequel il travaille, dont des bâtiments en construction ou en processus de démolition, rend perceptibles les types de charpente et permet à Mills de retracer l'évolution matérielle des maisons à Trinity Bay par la photographie¹⁶⁹. Les bâtiments de son corpus sont dans un environnement dégagé, ce qui permet plusieurs prises de vue pertinentes de l'architecture.

Les relevés photographiques entraînent toutefois des contraintes quant aux prises de vue possibles, à l'accessibilité de l'objet et au rendu visuel. Lorsque nous avons photographié le corpus actuel de l'architecture Boomtown en Beauce, nous avons constaté que nos photos étaient limitées par ces contraintes : les bâtiments Boomtown se trouvent sur des rues principales étroites près d'autres bâtiments. Étant assujettis aux dispositions urbaines et aux législations quant à l'accès aux propriétés privées, nous avons limité les prises de vue de face et latérales. De plus, à l'instar des archives visuelles locales réunies pour ce mémoire, le rendu visuel brouille la matérialité très chère

¹⁶⁸ David B. Mills, *The Evolution of Folk House Forms in Trinity Bay*, Nfld., Department of Culture, St. John's, 1982, 78 p.

¹⁶⁹ Un ouvrage paru récemment à Sainte-Marie, *Nos maisons disparues se racontent*, offre des vues inédites de Boomtown en démolition, permettant parfois de saisir leur type de structure. Source : Club Mariverain de généalogie, *Nos maisons disparues se racontent: Sainte-Marie avril 2019*, Sainte-Marie, Réal Giguère, 2022, 418 p.

à la valorisation de l'architecture Boomtown. En effet, le prestige des ornements tient dans le travail du bois, dans le jeu de la brique ou encore dans l'ajout de matériaux nobles sur les corniches. Les relevés architecturaux faits par Emmanuelle mettent l'accent sur ce que la photographie tend à minimiser. Ajoutons que la photographie n'a pas permis de mettre en valeur la volumétrie des exemples Boomtown.

Dans un passage sur les *Object-oriented Study* sur le bâti vernaculaire, Dell Upton soulève deux autres traditions des relevés architecturaux issues des 18^e et 19^e siècles: « One valued the romantic and historical associations and the picturesque visual effects created by the actions of time and human alterations on the oldest buildings of a given area. The second encouraged the study of architectural history through the field examination and precise recording of buildings in measured drawing. »¹⁷⁰. Les relevés d'influence pittoresque sont des dessins d'architecture prenant en considération le continuum naturel du bâtiment. Comme la photographie, ces relevés saisissent l'environnement de proximité. Ils traduisent visuellement l'effet du climat, la topographie ou encore la végétation. Un exemple révélateur est celui de Norbert Schoenauer dans son ouvrage *Introduction to contemporary indigenous housing* où il s'intéresse aux différents prototypes contemporains d'architectures autochtones en analysant les conditions socioéconomiques et anthropo-géographiques de constructions définies comme éphémères, temporaires, saisonnières et permanentes¹⁷¹. Ses sketchs traduisent les différentes conditions humaines et naturelles du bâti. Dans le texte *Long Distance Implantation of Vernacular Architecture Traditions: The Canadians in Early Louisiana*, l'historien de l'architecture Jay D. Edward inclut des dessins d'influence pittoresque qui illustrent les maisons construites par les premiers colons dans la région de Louisiane. Parmi celles-ci figure une ancienne maison à Thibodaux dessinée par David Hutchinson¹⁷². Le mouvement du tracé saisit bien l'atmosphère du bayou. Parfois, la main de l'artiste peut exagérer certains éléments pour les rendre mieux perceptibles. L'artiste beauceronne Pierrette Pepin-Roy a dessiné un bâtiment Boomtown de Saint-Joseph en s'inspirant d'une photographie prise en 1910 (figure 3.1). La représentation qu'elle fait amplifie et valorise la présence du Boomtown sur la rue en donnant à la façade une allure vivante et surdimensionnée. Le passant sur la rue est minuscule

¹⁷⁰ Dell Upton, *op. cit.*, 1983, p. 264.

¹⁷¹ Norbert Schoenauer, *Introduction to contemporary indigenous housing*, Montreal, Reporter Books, 1973, 133p.

¹⁷² Jay D. Edwards, « Long Distance Implantation of Vernacular Architecture Traditions: The Canadians in Early Louisiana », *Material Culture Review / Revue de la culture matérielle*, vol. 88 89, 2018, p. 66 (figure 33).

aux côtés de l'énorme baie vitrée. De plus, elle inscrit les effets de la nature dans l'architecture : la neige fond sur le toit et le bâtiment repose sur des bancs de neige dans la rue.



Figure 3.1 Pierrette Pepin-Roy, *Rue Principale, Saint-Joseph de Beauce (1910)*, 1991.

Les dessins techniques sont le dernier type de dessins communs pour l'interprétation des typologies ou des exemples précis de bâtiment vernaculaire. Les plans, les axonométries, les élévations et les coupes en sont des exemples. Ce troisième type de relevé est souvent issu de chercheurs et de chercheurs architectes. L'étude *Canadian housing in wood: an historical perspective* de Maurice J. Clayton, membre architecte de la Société canadienne d'hypothèque et de logement (SCHL), démontre bien les avantages des relevés techniques pour appuyer une analyse sur l'architecture vernaculaire¹⁷³. Afin de documenter les différentes méthodes de constructions domestiques en bois au Canada, Clayton fait usage de schémas explicatifs et de plans détaillés, ce qui facilite la compréhension des techniques de construction abordée. Dans *Mémoire de bâtisseurs du Québec* :

¹⁷³ Maurice J. Clayton, *Canadian housing in wood: an historical perspective*, Ottawa, Canada Mortgage and Housing Corporation, 1990, 138 p.

répertoire illustré de systèmes de construction du 18^e siècle à nos jours, les architectes Jules Auger et Nicholas Roquet utilisent des axonométries pour enrichir les connaissances sur les traditions constructives en bois au Québec, mais aussi pour souligner les risques d'incendie et la façon dont le feu se propage à l'usage des services de pompier¹⁷⁴. Leur étude est pertinente, notamment parce qu'ils illustrent des exemples précis de bâtiments comme la maison Blanchette en Gaspésie et la maison Verrette à Trois-Rivières, une maison Boomtown. Les 33 bâtiments de leur ouvrage reflètent tous des techniques traditionnelles de construction, et les plans qui l'accompagnent constituent une référence utile. La volumétrie, le plan de sol ou encore le système d'assemblage « (...) [are] often more understandable when highlighted through the drawing process. »¹⁷⁵.

Les représentations techniques sont aussi issues des pratiques vernaculaires. Les récents logiciels de modélisation 3D comme *SketchUp* procurent des outils simplifiés qui démocratisent la production de relevés architecturaux. L'architecture Boomtown s'y prête bien par la simplicité générale des volumes. Néanmoins, la surenchère décorative de certaines façades peut poser des défis de conception. L'historien autodidacte beauceron, Jean-Pierre Dupuis, s'est prêté à l'exercice en réalisant une maquette de la Maison Adrienne-Lemieux à l'aide d'un logiciel de modélisation 3D et d'une imprimante 3D (figure 3.2). Les maquettes de Jean-Pierre Dupuis sont fréquemment présentées lors d'expositions locales et participent à la valorisation de l'architecture vernaculaire. En effet, les technologies de reproduction 3D et de la réalité virtuelle permettent une diffusion variée des connaissances, favorisant ainsi le développement de nouveaux savoirs pouvant servir à préserver le patrimoine bâti. Les reconstitutions de bâtiments disparus et les reproductions de bâtiments existants font partie de cette nouvelle approche du relevé architectural. L'Université du New Hampshire offre d'ailleurs une formation aux élèves en histoire de l'art sur les outils de reproduction 3D et de réalité virtuelle, afin de souligner l'importance de l'étude matérielle de l'architecture¹⁷⁶.

¹⁷⁴ Jules Auger et Nicholas Roquet, *op cit.*

¹⁷⁵ Thomas Carter et Elizabeth Collins Cromley, *op.cit.*, p. 32.

¹⁷⁶ Otto Luna et Ivo van der Graaf, « 3D Technologies in the Art History Classroom », *Cultural Heritage*, 27 janvier 2021. En ligne. < <https://sketchfab.com/blogs/community/3d-technologies-in-the-art-history-classroom/> >. Consulté le 9 octobre 2023

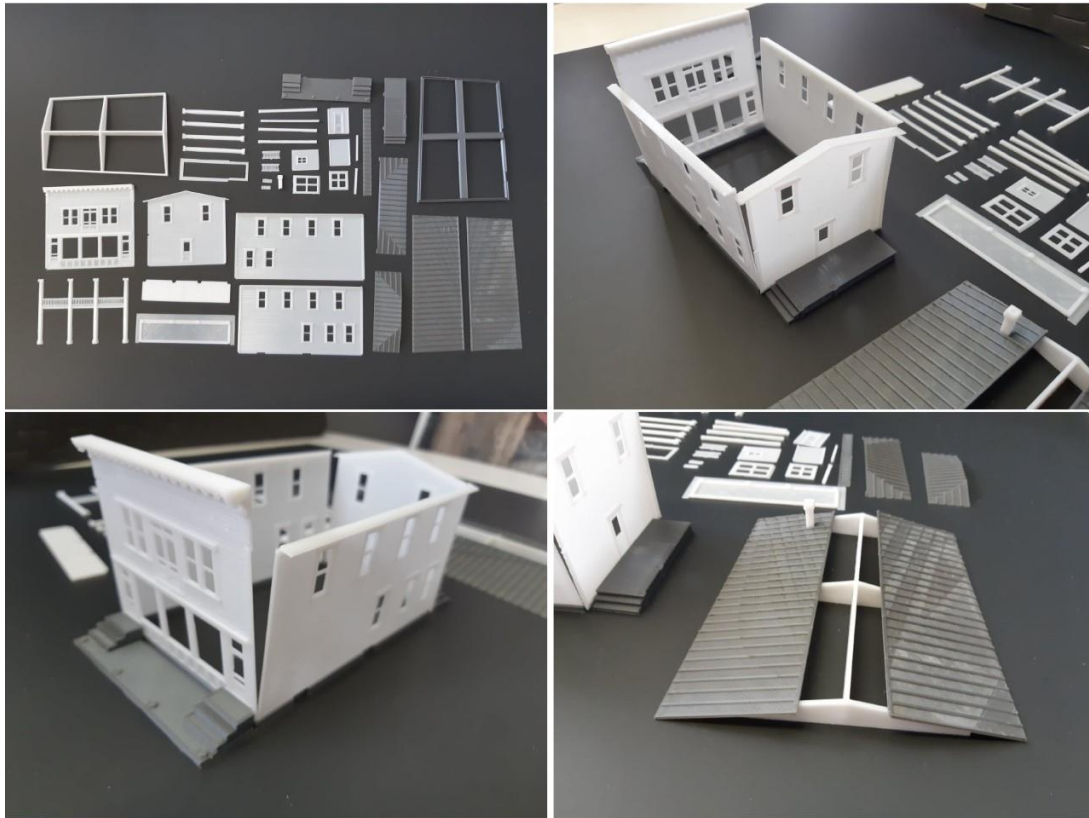


Figure 3.2 Jean-Pierre Dupuis, Maquette de la Maison Adrienne-Lemieux (en construction), 2022. Photos : Jean-Pierre Dupuis, 2022.

3.1.2 Objet vernaculaire, méthode vernaculaire

Les dessins des trois bâtiments Boomtown que nous avons commandés s’inscrivent dans la tradition technique des relevés. Ils ont cependant été réalisés à l’égard d’une méthodologie inédite résultant du caractère vernaculaire de l’objet. Par l’absence de plans originaux et par leur composition unique, ces bâtiments ont laissé place aux essais et aux erreurs dans la conception des dessins. Nous avons demandé à Emmanuelle de déterminer une logique constructive n’étant pas encore connue par la documentation actuelle. De plus, nous voulions que les relevés témoignent de détails architecturaux dont l’usage ou la conception est flou d’un point de vue architectural, comme ceux des sous-sols. Leurs dispositions nous ont intrigués : elles témoignent d’une adaptation propre à l’architecture vernaculaire, bâtie sans plan d’ensemble préliminaire. En effet, l’assemblage de ces bâtiments est le reflet d’une adaptation à des logiques constructives vernaculaires et leurs représentations visuelles en font office.

Les relevés ont été effectués à partir d'études photographiques, de relevés métriques du plan du sol ainsi que des données *Google Earth* et *Google Street View*. L'utilisation des services de navigation virtuelle de Google a été avantageuse dans la compréhension de l'architecture Boomtown, notamment pour les captures photographiques non hiérarchiques: « [Google Street View] does not discriminate between Lincoln Cathedral and a bicycle shed, or between “high” and “low” architecture, or between “pedigreed” and “non-pedigreed” architecture, or indeed between “building” and “non-building.” Anything that can be photographed from a public street is photographed. »¹⁷⁷. Selon l'architecte Mike Christenson, il s'agit d'un outil de classification qui brouille les frontières entre vernaculaire et non vernaculaire et qui permet une compréhension des différents paysages bâtis sous un même pied d'égalité¹⁷⁸. Certaines lacunes sont néanmoins spécifiques à l'architecture vernaculaire, dont celle de ne pas avoir accès aux bâtiments secondaires non visibles de la rue. Cependant, par la combinaison de *Google Earth*, offrant des vues aériennes en trois dimensions, et de *Google Street View*, « the possibility of using the Internet to develop something like a comprehensive photographic survey of any place on the planet appears increasingly likely. »¹⁷⁹. Ces outils numériques ont permis la réalisation des relevés de l'architecture Boomtown sans la nécessité de visites de terrain supplémentaires à celles déjà effectuées¹⁸⁰. Sur *Google Earth*, il est aussi possible de créer des cadres à l'aide de points sur la carte et d'obtenir la mesure métrique réelle entre les points.

La première étape dans la conception des relevés a consisté à réaliser un cadrage de chaque face des bâtiments à l'aide de prises de vue conjointes de *Google Street View* et de photographies de terrain. Ces images ont ensuite été redressées afin de fixer la perspective dans le but de simuler une image orthogonale. Ensuite, les images ont pu être importées dans *Rhinoceros 3D*, un logiciel de conception assistée par ordinateur, afin de commencer le travail de dessin 2D de chaque élévation.

¹⁷⁷ Mike Christenson, « Viewpoint: “From the Unknown to the Known”: Transitions in the Architectural Vernacular », *Buildings & Landscapes: Journal of the Vernacular Architecture Forum*, vol. 18, n. 1, 2011, p. 6.

¹⁷⁸ Des pratiques récentes de la cartographie proposent aussi de brouiller les frontières de l'architecture par des représentations originales de l'espace. L'exemple de l'architecte John Jinwoo Han et son projet *Milton-Park as Found* en témoigne. Il représente un quartier du centre-ville de Montréal par des plans obliques, brouillant la distinction entre l'architecture et sa lecture géographique. Source : John Han, « Milton-Park as Found », *Revue Captures*, dossier Contrepoint, mai 2020. En ligne. < <https://revuecaptures.org/contrepoint/milton-park-found> >. Consulté le 5 décembre 2023.

¹⁷⁹ Mike Christenson, *op.cit.*, p.7.

¹⁸⁰ Les visites de terrains ont consisté dans la prise de photographies à laquelle s'ajoute l'obtention de documents d'urbanisme offrant les mesures des plans de sol.

L'utilisation de photographies prises sur le terrain nous a également permis de fixer l'emplacement et la taille exacts de certains éléments décoratifs et structurels, tels qu'une fenêtre ou une enseigne commerciale. Les échelles de grandeur ont été établies en partie par certaines composantes standardisées dans la construction actuelle, notamment la hauteur des portes extérieures récentes. Par exemple, la hauteur standard d'une porte est de 80 pouces et la largeur est de 30 pouces. Ainsi, l'ensemble d'une façade attenante à ce type de porte pouvait être calculé à partir de ces dimensions. Néanmoins, les édifices Boomtown de notre étude contiennent plusieurs composantes non standardisées, ce qui ajoute un élément à considérer lors de la conception globale du bâtiment. Certains détails ornementaux ont aussi posé un enjeu en raison de leur complexité unique. Une représentation artistique a été intégrée aux dessins. L'assemblage de chacune des composantes des bâtiments a finalement mis en évidence des logiques constructives particulières

Afin d'arriver aux relevés finaux, les dessins ont d'abord été travaillés à l'aide d'un système de calques de différentes couleurs, symbolisant des matériaux ou des profondeurs. Ce système a permis de créer une hiérarchie des teintes. Sur la capture d'écran prise dans le logiciel *Rhinocéros 3D* (figure 3.3), nous observons le système de calques, où chaque couleur correspond à un matériau, comme l'orange pour la brique de la cheminée, le mauve pour les cadres de fenêtre, le rouge pâle pour le bois des rambardes, ou encore le turquoise pour le bois des poteaux souteneurs, qui est le même que celui des modillons latéraux à usage décoratif. Une fois les relevés des façades complétés dans le premier logiciel, ils ont été exportés dans *Adobe Illustrator*, un logiciel de création graphique vectorielle, afin d'y réaliser le rendu graphique. À l'aide d'un modèle de type fantôme, les calques colorés ont été changés pour des nuances de gris et les détails matériels comme la planche à clin et le bardeau du toit ont été dessinés avec précision (figure 3.4).

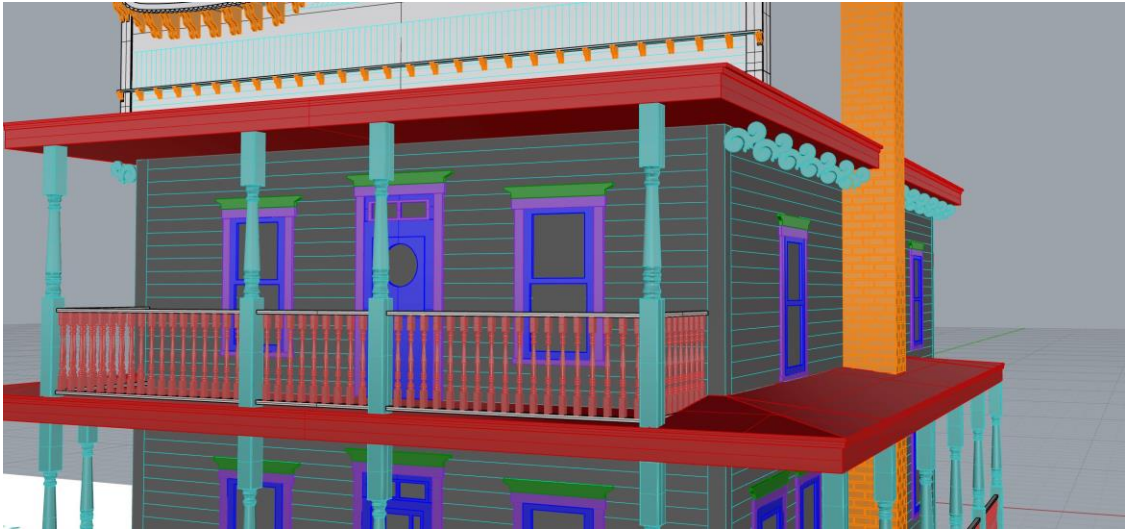


Figure 3.3 Emmanuelle Bergeron, Capture d'écran d'un relevé architectural dans *Rhinoceros 3D*, 2023.

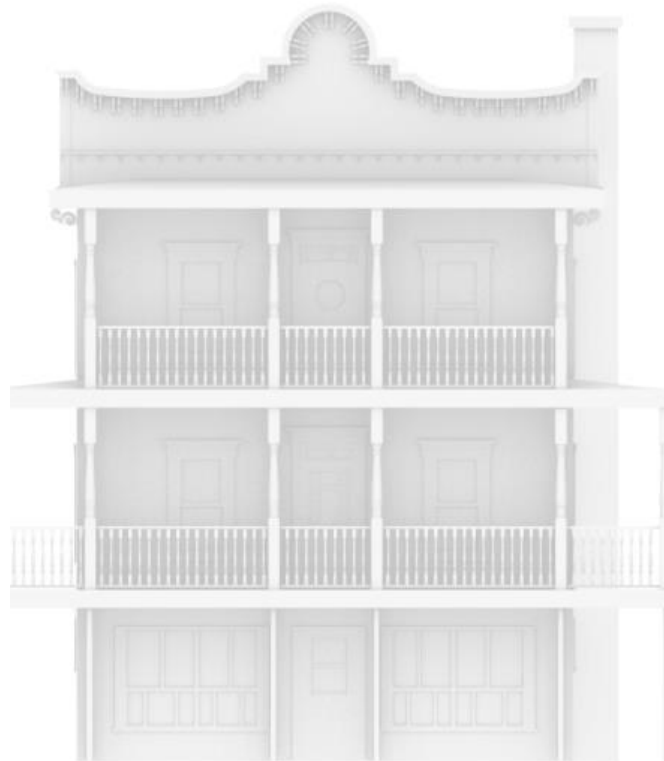


Figure 3.4 Emmanuelle Bergeron, Capture d'écran d'un relevé architectural dans *Adobe Illustrator*, 2023.

3.2 Études de cas

Si les relevés ont permis des analyses architecturales inédites pour chacun des trois bâtiments Boomtown à l'étude, les résultats de recherches documentaires ont plutôt mené à des interprétations historiques et biographiquement variées. Ce constat révèle bien un des principaux enjeux d'une étude sur l'architecture vernaculaire, soit le manque fréquent de documentation à l'égard des bâtiments et de leur contexte d'édification. Nous sommes ici confrontés à trois scénarios : un cas présentant des archives tangibles permettant de créer un récit biographique ; un cas où le contexte de production est plus difficile à saisir en raison du manque d'archives ; et enfin, un cas où des publicités dans les journaux et des témoignages expliquent sommairement l'histoire du bâtiment. Il est donc intéressant de montrer que l'analyse architecturale peut s'entremêler au récit social et combler certaines lacunes des documents. L'architecture vernaculaire provient de petites gens, d'inventeurs anonymes et d'une main-d'œuvre muette¹⁸¹. Son récit est souvent étonnant lorsqu'il est retracé. L'historien Robert Carvais soutient que « Les archives du for privé, les photographies, les témoignages oraux sont autant de traces passionnantes d'une histoire sociale de la construction méconnue. »¹⁸².

3.2.1 La Maison Adrienne-Lemieux

La Maison Adrienne-Lemieux, telle que nommée aujourd'hui sur le Répertoire du patrimoine culturel du Québec, a été construite en 1913 à Saint-Éphrem-de-Beauce¹⁸³ (Annexe A, p. 134, image du haut). Dès le début de cette recherche, ce bâtiment nous a fascinés par sa façade inspirée de l'architecture néo-classique harmonisée à la typologie de l'architecture Boomtown. De plus, l'histoire de sa construction et de la propriétaire initiale témoigne de la place des femmes beauceronnes dans la conception de l'architecture vernaculaire et dans le développement

¹⁸¹ Nous reprenons ici les qualificatifs énoncés par l'historien Robert Carvais. Source : Robert Carvais, « Plaidoyer pour une histoire humaine et sociale de la construction », dans *L'Histoire de la construction / Construction History. Tome II*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 1068.

¹⁸² *Ibid.*, p. 1068.

¹⁸³ Ce bâtiment a été nommé en l'honneur de sa deuxième propriétaire, Adrienne Lemieux.

économique de la région¹⁸⁴. Les archives au sujet de ce bâtiment ont été rassemblées en partie par la Société de patrimoine de Saint-Éphrem-de-Beauce.

Saint-Éphrem se trouve historiquement sur le territoire du canton de Tring¹⁸⁵. La colonisation a débuté tranquillement au début du 19^e siècle et en 1870, à la suite d'un essor démographique et de l'avancement du défrichement des terres, la municipalité de Saint-Éphrem de Tring a été officiellement créée. Un plan des lots concédés de 1891 nous présente un village en voie de développement où les trois axes principaux se densifient de lots étroits entourant les terres de l'Église (revoir figure 2.5, p. 76). Longtemps isolé et marqué par la pauvreté, un meilleur entretien des chemins de circulation et le déploiement ferroviaire en 1894 ont permis au village de se développer à l'image d'un petit centre économique où magasins et industries se côtoyaient. Saint-Éphrem a bénéficié d'une gare de chemin de fer sur le tronçon ferroviaire du *Quebec Central Railways* Tring-Jonction/Lac-Mégantic. Bien que la gare ait été implantée en périphérie du village, à Saint-Éphrem-Station, elle n'avait pas empêché d'accroître les échanges.

Le lot 233-E, côtoyant l'église, est celui de la Maison Adrienne-Lemieux et il appartient dès 1898 à Alvine Duval, une femme célibataire de 31 ans¹⁸⁶. Le recensement du Canada de 1891 nous informe qu'elle était une couturière, qu'elle savait lire et écrire puis qu'elle était sourde et muette¹⁸⁷. Ce n'est qu'en 1913 qu'elle a fait ériger un bâtiment Boomtown qui lui servait de résidence et de commerce. Dans les années séparant l'acquisition du lot et la construction du

¹⁸⁴ Alvine Duval, propriétaire initiale de cette maison, n'est d'ailleurs pas la seule femme beauceronne à avoir entrepris la construction d'un bâtiment Boomtown au tournant du 20^e siècle. Nous avons aussi trouvé les figures de Marie Poirier, première femme marchande de Saint-Benoît, et Virginie Poulin qui a fait construire le bâtiment Boomtown du secteur de la gare à Saint-Georges. Ces trois exemples s'insèrent dans une histoire féminine de l'architecture vernaculaire. Pour en savoir plus sur le sujet des femmes du tournant du siècle au Québec, voir : Sophie Doucet et Karine Hébert, « L'histoire du féminisme au Canada et au Québec : bibliographie sélective », *Mens : revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 2, n. 1, 2001, pp. 125-144.

¹⁸⁵ Le canton de Tring forme aujourd'hui les municipalités de Saint-Éphrem et de Saint-Victor. Il fut ouvert en 1804 et fut nommé en souvenir d'une ville du même nom en Angleterre. Alors que plusieurs terres ont été concédées à des militaires et des fonctionnaires dès son ouverture, peu ont été défrichées. En 1852, une première paroisse fut constituée, la paroisse de Saint-Éphrem. L'essor démographique était dû à un arpenteur de Sainte-Marie qui a acheté la majorité des terres de canton de Tring et les a revendus aux nouveaux arrivants en provenance du nord de la vallée de la Chaudière.

¹⁸⁶ Le plan et la liste des propriétaires sont sur le registre foncier du Québec et reproduit dans la monographie sur Saint-Éphrem. Source : Hermann Mathieu, *Notes historiques sur la paroisse de St-Ephrem de Beauce et le canton de Tring*, Québec, s.é., 1981, pp. 34-35.

¹⁸⁷ Elle est surnommée « la Sourde ». Source : Gouvernement du Canada, *Recensement du Canada, district de Saint-Éphrem-de-Tring*, 1891, n. 27186817, p. 94. En ligne.

< <http://central.bac-lac.gc.ca/redirect?app=census&id=27186817&lang=fra> >. Consulté le 28 octobre 2023.

bâtiment, le journal beauceron *L'Éclaireur* a publié en 1909 que mademoiselle Duval a participé à un voyage de trois mois à travers l'Europe où elle a visité l'Angleterre, la Suisse, la France et l'Italie¹⁸⁸. Le recensement du Canada de 1911 indique désormais qu'elle était modiste et qu'elle travaillait à son compte. Si le tournant du siècle était témoin d'une montée de la présence des femmes dans la sphère publique au Québec, Alvine Duval était un exemple fascinant. Sans descendance généalogique connue, les registres ne font mention que du fait qu'elle était née d'un cultivateur de Saint-Joseph et qu'elle avait plusieurs frères et sœurs. Jusqu'à présent, aucune archive ne témoigne de sa vie à Saint-Éphrem. Nous sommes notamment intrigués par les origines de sa richesse, qui lui ont permis de voyager en Europe. Le bâtiment Boomtown qu'elle a fait ériger est à privilégier dans cette enquête biographique. En effet, plusieurs caractéristiques de ce bâtiment soulèvent la présence d'une fortune importante chez Alvine Duval ; les ornements en façade et les plafonds plaqués de cuivre et de zinc du rez-de-chaussée en témoignent¹⁸⁹. D'autres caractéristiques architecturales sont quant à elles témoin de traditions constructives locales et de l'influence européenne.

Aujourd'hui, le bâtiment est toujours fidèle à ses fonctions d'origines, soit celles d'y tenir un commerce et d'y loger une famille à l'étage. À l'époque, le logement du haut était celui de la propriétaire. La disposition intérieure permettait une connexion directe entre le magasin au rez-de-chaussée et le logement à l'étage par un escalier laissé bien visible au centre de l'espace commercial. Alvine Duval y tenait un magasin de mode. Elle y a vécu jusqu'en 1925, année où une possible faillite a entraîné la vente du bâtiment. Si l'intérieur prestigieux du magasin symbolise la richesse de la commerçante, la prestance décorative de la façade du bâtiment en est aussi un symbole, notamment par les colonnes ioniques monumentales, la corniche à denticules et les panneaux moulés de l'allège, un mur d'appui sous les fenêtres. À cette époque, l'ajout d'éléments néo-classiques sur l'architecture commerciale et domestique était une tradition bien ancrée en Beauce. Des archives photographiques laissent voir un magasin de la 1^{re} Avenue à Saint-Georges

¹⁸⁸ Une publicité du même numéro du journal *L'Éclaireur* annonce l'ouverture à Beauceville d'un marché de chapeaux importés de France et d'Angleterre, et ce au moment attendu du retour d'Alvine Duval en Beauce. Cette information laisse croire que mademoiselle Duval avait la charge de ramener des chapeaux européens dans la Beauce. Source : Journal *L'Éclaireur* du 23 septembre 1909, p.1. En ligne. < <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/4548554> >. Consulté le 6 décembre 2023.

¹⁸⁹ Ajoutons que le coût de la construction s'est élevé à 6500 \$. Cette information provient de ce qu'on nomme en Beauce l'héritage des oreilles (tradition orale). 6500\$ vers 1913 représente, selon le calcul de l'indice de l'inflation, 169 000 \$ en 2023.

avec une façade presque identique à celle de la Maison Adrienne-Lemieux. On y retrouve aussi des maisons prestigieuses de Saint-Joseph et Sainte-Marie, dont la maison du notaire Eugène Taschereau et le Manoir Taschereau, qui ont toutes les deux des façades inspirées de l'antiquité. Néanmoins, c'est son appartenance à la typologie Boomtown qui fait de ce bâtiment une curiosité, car il s'inscrit à la fois dans une tradition bourgeoise et populaire de l'architecture.

L'axonométrie de la Maison Adrienne-Lemieux laisse bien paraître le chevauchement des deux traditions architecturales (figure 3.5). Le corps du bâtiment rectangulaire surmonté d'un toit à deux versants en tôle est témoin d'une tradition constructive associée à l'architecture Boomtown. Il est composé d'une boîte rectangulaire à pignon sur laquelle ont été improvisées des ouvertures pour les fenêtres. En effet, sur les côtés, les ouvertures ne sont pas alignées entre les étages et les espacements ne sont pas symétriques. Cela laisse paraître une forme de bricolage, une construction sans plan d'ensemble préliminaire où des décisions ont été prises au fur et à mesure de la réalisation. L'adaptation du bâtiment à la topographie du sol témoigne également de ce caractère vernaculaire. L'axonométrie démontre que la fondation en béton s'ajuste à la topographie du terrain légèrement en pente. Le plafond intérieur du rez-de-chaussée penche légèrement vers l'avant, ce qui rend la composition intérieure asymétrique tout en laissant paraître ce bricolage propre au lieu de l'édification.

Le dessin permet de souligner l'appartenance de la Maison Adrienne-Lemieux à l'architecture Boomtown de la Beauce associée à la typologie de l'atelier-maison. La volumétrie du bâtiment s'adapte au lot court, étroit et légèrement angulaire qui appartenait à mademoiselle Duval. Le bâtiment épouse la forme du lot typique des nouvelles rues principales. L'asymétrie de la composition en est manifeste : le plan de sol n'est pas tout à fait rectangulaire, c'est-à-dire qu'aucune des faces n'est de même longueur. La volumétrie générale témoigne d'une construction simple, en bois, dont l'espace a été divisé entre les fonctions commerciales et résidentielles. La fonction commerciale est signalée par la présence du parapet *western* et par son rez-de-chaussée à baie vitrée, qui est d'ailleurs cohérente avec son emplacement sur la rue principale où plusieurs autres bâtiments Boomtown se situent. Le balcon à l'étage fait office de logement.

Ce premier relevé de la Maison Adrienne-Lemieux est essentiel pour comprendre sa logique de composition, qui repose sur la rupture entre le corps du bâtiment et la façade à pignon, dissimulée derrière un auvent imposant. Le parapet ajouté sur cet auvent accentue l'effet de rupture ; il laisse voir une façade rectangulaire qui se prolonge vers le haut. Les moulures aux extrémités latérales de la façade sont agencées avec celles du parapet, ce qui renforce l'effet trompe-l'œil de la composition. Cependant, le relevé soulève un décalage dans l'alignement des moulures. Ce décalage est caché de la rue par les rebords de l'auvent. Les éléments en saillie, soit l'auvent, la colonnade et la galerie, imposent un reculement de la façade, aidant à dissimuler son allure élémentaire.

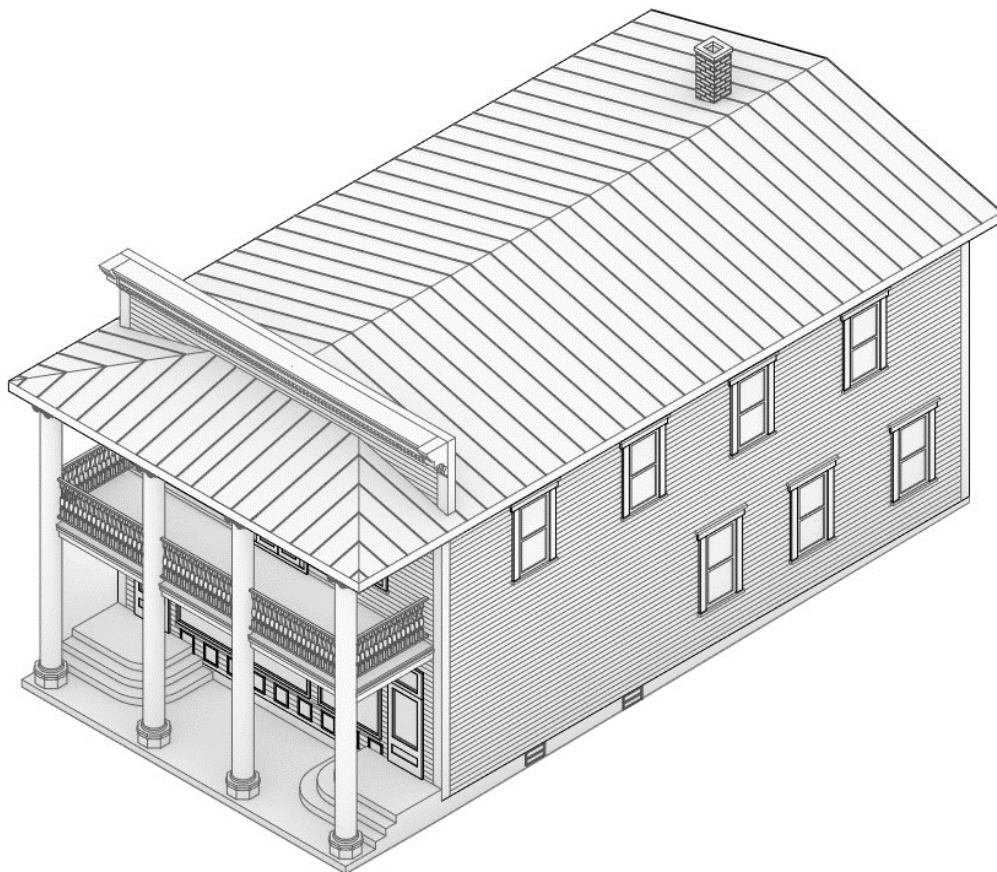


Figure 3.5 Emmanuelle Bergeron, Axonométrie de la Maison Adrienne-Lemieux (42, route 108 E, Saint-Éphrem), 2023.

L'élévation de la façade confirme le mécanisme trompe-l'œil de la Maison Adrienne-Lemieux (figure 3.6). Nous constatons l'effet d'un alignement parfait entre le parapet et la façade ; la présence des moulures aux extrémités latérales et l'auvent participent à créer cet effet. Le dessin offre une vue frontale très affirmée, qui est reproductible à partir du stationnement de l'église qui fait face au bâtiment. De cette position, la typologie Boomtown fonctionne très bien : le piéton est trompé par la façade-écran qui laisse à voir un imposant immeuble commercial dont la composition est grandiose. Les éléments en façades, que le relevé architectural permet de bien distinguer, témoignent d'une riche ornementation, mais aussi d'une harmonie qui est absente sur les autres faces du bâtiment. Cette harmonie, ancrée d'un néo-classicisme, est visible à différents endroits sur la façade. D'abord, les entrées à chaque extrémité du bâtiment - l'une menant au magasin et l'autre à l'étage - sont identiques : les marchepieds, les portes et les fenêtres au-dessus sont les mêmes. Ensuite, les trois grandes vitrines au rez-de-chaussée ont la même taille et forment un motif symétrique sur la façade. Elles sont disposées logiquement entre les colonnes ioniques et elles sont alignées aux panneaux moulés en dessous. Chaque fenêtre équivaut à trois panneaux de l'allège. De plus, la double porte à l'étage du haut est centrée entre les deux colonnes du milieu puis les fenêtres sont de part et d'autre de celle-ci. Quant aux colonnes, elles s'harmonisent avec la façade par le rythme qu'elles établissent dans la composition. Ces colonnes ont la fonction de soutenir l'auvent et de délimiter la galerie. Cependant, elles ne sont pas disposées à égale distance de chacune ; l'espace entre les deux colonnes du centre est plus court. Cette disposition vise peut-être à éviter de nuire à la vision des vitrines à partir du trottoir.

Ajoutons que la rambarde de la galerie s'inscrit par sa matérialité de bois en harmonie avec l'ensemble des moulures et le revêtement du bâtiment. En effet, le bois transformé prédomine dans la composition. Le parapet, le revêtement de planche à feuillure, les moulures, le cadrage des fenêtres, la rambarde et la galerie sont en bois. Les colonnes ioniques sont elles aussi fabriquées en bois de sciage, mais les piédestaux sont en béton. L'abondance de ce matériau l'ancre dans la tradition constructive de son époque où le bois de sciage était fréquemment utilisé dans l'architecture vernaculaire, qu'elle soit domestique, agricole ou commerciale. De plus, ce matériau peu dispendieux était accessible localement dans les moulins à scie du village, dont la scierie Hamel ouverte en 1890. Cette information peut présager un choix d'intérêt financier d'Alvine Duval. Elle aurait pu utiliser des matériaux plus nobles comme la brique ou la pierre. La proximité du chemin

de fer à Saint-Éphrem en aurait d'ailleurs permis le transport. Néanmoins, le raffinement des ornements en façade n'aurait pas été possible avec l'utilisation d'autres matériaux que le bois. Le chapiteau sculpté de la colonnade, le garde-corps et le parapet témoignent d'une tradition artisanale éloquente. Ces caractéristiques laissent paraître un travail de précision de la part des constructeurs et une volonté de prestance de la propriétaire initiale. Certains détails architecturaux témoignent aussi de l'ingéniosité des constructeurs. Par exemple, chaque colonne possède une trappe d'aération pour éviter que l'humidité se forme dans l'espace vide intérieur.

La façade participe au décorum civique de la rue. À sa construction en 1913, plusieurs magasins Boomtown se trouvaient déjà à proximité. La présence commune du balcon dans cette architecture amplifie à faire de la rue un lieu de représentation. Ce bâtiment, qui bénéficie d'une grande visibilité par son emplacement face à l'église, représente le succès financier de la commerçante de mode et la stabilité du village récemment établi. Néanmoins, cette analyse révèle que le budget de construction a été concentré en façade même si le corps du bâtiment est visible. En effet, il s'agit d'un bâtiment dégagé de part et d'autre de ses faces.

Le corps du bâtiment quant à lui présente une asymétrie au niveau des ouvertures, et les seuls ornements présents sont les cadrages des fenêtres qui ressemblent à ceux de la façade. L'élévation du côté gauche témoigne de ce dépouillement décoratif du corps de bâtiment commun de l'architecture Boomtown dont le décor se concentre en façade (figure 3.7). Le dessin met l'accent sur la simplicité du corps de bâtiment et dissimule les ornements de la façade. Ce contraste vient dévoiler la logique constructive du bâtiment où la devanture n'est qu'un élément de représentation. Cette vue latérale démontre aussi l'ampleur de la galerie occupant une surface notable du lot. Les colonnes sont situées à moins d'un mètre du trottoir. Nous constatons que l'auvent est relié à la toiture, venant ainsi accentuer sa présence. Cette disposition de l'auvent permet probablement un meilleur soutien du parapet, qui lui vient s'appuyer sur le pignon de la toiture à deux versants. De plus, cette vue laisse voir le décalage marqué entre le parapet et la façade. Nous notons finalement une absence de fenêtre sur la partie avant du premier étage. De l'intérieur, cette absence n'est pas justifiée, mais la présence de la baie vitrée en façade permet suffisamment de lumière naturelle.



Figure 3.6 Emmanuelle Bergeron, Élévation de la façade de la Maison Adrienne-Lemieux (42, route 108 E, Saint-Éphrem), 2023.

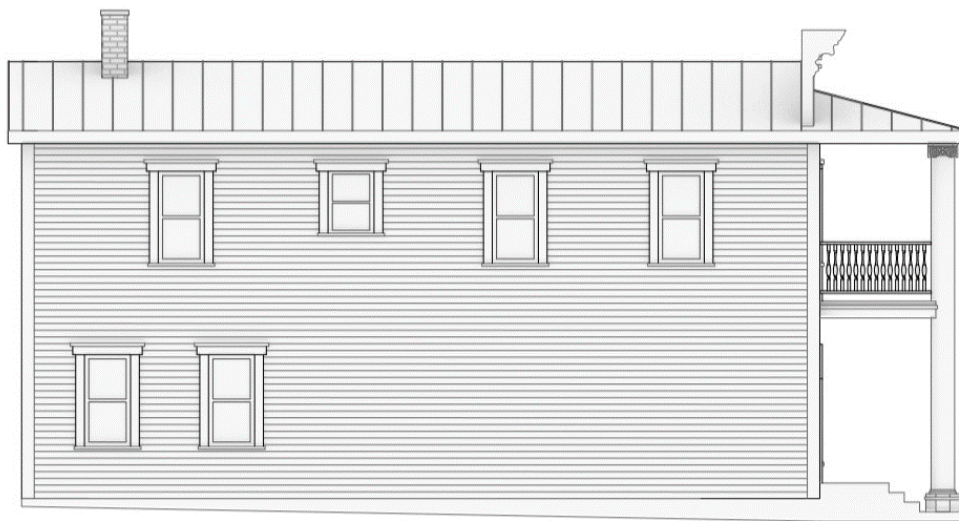


Figure 3.7 Emmanuelle Bergeron, Élévation du côté gauche de la Maison Adrienne-Lemieux (42, route 108 E, Saint-Éphrem), 2023.

La Maison Adrienne-Lemieux a marqué l'histoire de Saint-Éphrem. Son emplacement près de l'église lui confère une place importante dans les archives photographiques. Elle est toujours présente en arrière-plan et son apparence grandiose donne fière allure au village. À travers le 20^e siècle et encore aujourd'hui, les propriétaires du bâtiment ont conservé la fonction commerciale du rez-de-chaussée tout en conservant la décoration intérieure et extérieure. M. Exilius Lemieux, le deuxième propriétaire, a acheté le bâtiment pour sa fille Adrienne Lemieux et son mari. Ils ont alors emménagé à l'étage, alors qu'une succursale de la Banque d'Hochelaga avait ouvert ses portes en 1925 et occupait l'espace commercial jusqu'en 1979. Le néoclassicisme de la façade s'arrimait d'ailleurs très bien avec l'usage bancaire. Finalement, une fleuriste y a élu domicile. Au mur du magasin, une photographie d'Alvine Duval rappelle son importance dans l'histoire du bâtiment.

3.2.2 Le 136, 1^{re} Avenue Nord à Saint-Gédéon

Le deuxième bâtiment Boomtown analysé est situé à Saint-Gédéon-de-Beauce (Annexe A, p. 135, image du milieu). Il se trouve à l'intersection de la 1^{re} Rue Nord et 1^{re} Avenue Nord, principal axe routier du village. Saint-Gédéon est situé au sud du territoire beauceron, sur la route 204, une route régionale qui suit le tracé de la rivière Chaudière depuis Saint-Georges et jusqu'à Lac-Mégantic. La colonisation a débuté en 1869 après un détachement avec le village voisin, Saint-Martin. Anciennement située sur les terres du canton de Marlow, la paroisse a été érigée en 1890. Cette partie de la région a été privée d'un chemin de fer et s'est développée grâce à la coupe du bois entamée par des compagnies de transformation forestière. La proximité avec l'énorme zone forestière du Maine a encouragé cette industrie. La présence de l'architecture Boomtown à Saint-Gédéon peut être expliquée par deux facteurs : l'importance historique du marché forestier et la position du village sur le territoire beauceron. En effet, les moulins à scie et les camps de bucherons ont longtemps été une des principales activités économiques du village. La proximité de Saint-Gédéon à la route Kennebec et à la frontière américaine explique en partie l'américanisation du paysage bâti. Le bâtiment Boomtown situé au 136, 1^{re} Avenue témoigne de ces deux conditions : sa matérialité est marquée par une tradition constructive du bois de sciage et son emplacement près de la frontière puis à mi-chemin entre la Beauce et le comté de Frontenac a prédisposé ses bâtisseurs à un transfert culturel. Ajoutons que les colons de Saint-Gédéon provenaient de différentes parties de la Beauce. Cinq Boomtown y sont répertoriés. Deux d'entre eux sont toujours présents sur la

rue principale, dont le 136, 1^{re} Avenue. Ce dernier nous a fascinés pour la théâtralité de la façade fortement inspirée du langage architectural des *Western False Front*, et pour la prédominance des balcons qui valorisent la présence du bâtiment sur la rue.

L'histoire de sa construction est méconnue. Nous avons consulté un certain nombre d'archives photographiques ainsi que la chaîne de titres. Cette dernière fournit des renseignements quant aux ventes du bâtiment dans l'histoire, mais qui ne disent rien sur sa construction. Le rôle d'évaluation municipale attribue l'année d'édification à 1910. Des photographies anciennes du village confirment cette date. Le registre de vente indique que Joseph Tanguay a acheté le lot 26 B en 1912 pour la somme de 900 \$ à Bernabé Tanguay, un marchand et maître de poste. Le lot comportait un bâtiment, une forêt et une terre agricole. Cinq ans plus tard, en 1917, le nouvel acquéreur a payé 2000 \$ pour le lot, et sa valeur ne cesse d'augmenter les années suivantes.

L'originalité de cette façade Boomtown semble avoir marqué les esprits à Saint-Gédéon. Une photographie ancienne montre la présence d'un deuxième bâtiment Boomtown dans le village, l'Hôtel Boutin, dont la façade est identique au 136, 1^{re} Avenue. L'Hôtel Boutin était en 1902 un bâtiment de deux étages à toit mansardé alors qu'en 1910, la photographie témoigne que des rénovations majeures ont transformé la façade à l'image d'un Boomtown (figure 3.8). Les deux bâtiments étaient situés à quelques mètres seulement l'un de l'autre. Du parapet surmonté d'un fronton à arc plein cintre, orné de consoles doubles jusqu'aux portes et aux balcons, les deux édifices présentent des similitudes, mis à part que chez l'Hôtel Boutin, la façade est doublée. Nous présumons qu'il pourrait s'agir du même bâtisseur. Les parapets de ces deux bâtiments révèlent un travail minutieux et ils sont uniques dans la Beauce.



Figure 3.8 L'Hôtel Boutin après les rénovations de 1910, v.1910. Source : Pelchat, 1990, p. 458.

Le relevé de la façade atteste de la beauté du parapet, qui est un élément marquant dans la composition (figure 3.9). Le parapet est imposant; il est composé de trois parties faites entièrement en bois. D'abord, la base en planches horizontales est surmontée d'une frise constituée de petites consoles doubles. Cette partie n'est pas visible de la rue à cause de l'auvent du deuxième balcon qui la cache. Ensuite, la partie du centre est faite de petites planches posées à la verticale qui sont surmontées d'un large panneau de bois. L'entablement s'achève par un fronton courbé dont le centre est un arc cintré. Un motif ornemental y a été exécuté. Le tout est couronné d'une corniche à consoles doubles et d'une dentelle décorative. La forme globale du parapet symbolise le visuel *western*, notamment les *saloons* de l'Ouest américain qui sont souvent représentés dans la culture populaire par un parapet avec un arc cintré¹⁹⁰. D'autres éléments décoratifs offrent un rappel à l'architecture des *Western False Front*, dont la fenêtre ronde sur la porte du haut symbolisant l'œil-de-bœuf et les multiples rambardes de bois tourné des balcons. La prestance du parapet et la précision du travail manuel signalent une volonté d'affirmer la façade sur la rue.

Les balcons sont sans conteste des éléments centraux et significatifs de ce bâtiment. Les garde-corps constitués de balustres tournés et les poteaux souteneurs enrichissent la façade. Cet élément

¹⁹⁰ Par exemple, dans le film *Lucky Luke, La balade des Dalton* (1978), les célèbres *saloons* sont composés de façades-écrans avec un parapet en arc cintré.

est typique de l'architecture Boomtown en Beauce ; de nombreux exemples des corpus démolis et actuels en témoignent. Néanmoins, les balcons du 136, 1^{re} Avenue à Saint-Gédéon sont parmi les plus imposants. Ils sont très hauts par rapport au niveau de la rue et contournent la façade avant. Le côté gauche du deuxième étage n'est pas d'origine. Il a été ajouté en 2010 par les nouveaux propriétaires pour rendre la composition symétrique. Même si les balcons constituent un élément commun des *Western False Front*, ils témoignent également d'une influence française sur l'architecture vernaculaire nord-américaine. Les grandes galeries en façade avec aisseliers, lambrequins et garde-corps ornementés sont prédominantes dans les constructions domestiques à travers le continent¹⁹¹. L'architecture Boomtown n'y fait pas exception. Les balcons, en plus de prolonger l'espace intérieur vers l'extérieur, permettent une surenchère décorative en façade à l'aide de pièces standardisées.

Une autre particularité du bâtiment est la symétrie perçue sur chacune de ses faces, à l'exception de celle de l'arrière, qui contient une cage d'escalier et un tambour. Le dessin de la façade révèle cette symétrie: tous les éléments entre les étages sont alignés. L'usage des mêmes cadrages de portes et fenêtres y procure une harmonie d'ensemble. Cette cohésion est renforcée par l'utilisation dominante du bois. Le revêtement de planches à feuillure, les cadrages, les portes extérieures, les rambardes, les auvents, le parapet ou encore les modillons latéraux sont tous en bois. La seule partie qui s'intègre moins bien à la façade est l'espace commercial du demi-sous-sol, pourtant révélateur de la typologie de l'atelier-maison. La porte et les fenêtres ont été modernisées, les poteaux de soutien sont maintenant en métal puis l'apparence du béton rompt la composition. Cet espace commercial, même s'il est aujourd'hui désaffecté, a déjà été un bureau de taxi, un restaurant, une boutique de tissus et un *ramancheur*. En plus des grandes fenêtres doubles, une enseigne signalait sa fonction commerciale.

¹⁹¹ Les exemples de l'architecture créole-française de la Louisiane en témoignent. Les balcons sont des éléments prédominants.



Figure 3.9 Emmanuelle Bergeron, Élévation de la façade du 136, 1^{re} Avenue à Saint-Gédéon, 2023.

L'axonométrie du 136, 1^{re} Avenue à Saint-Gédéon présente dans l'ensemble un grand bâtiment de trois étages de forme rectangulaire surmonté d'un toit à deux versants (figure 3.10). L'abondance de détails est mise en évidence par le dessin très précis du bâtiment. Le revêtement du toit en bardeau d'asphalte, la cheminée en brique, les planches à feuillure, le décor du parapet et les nombreux poteaux en bois tournés donnent au relevé une charge matérielle qui rend justice à l'apparence du bâtiment. De la rue, son apparence détonne par sa théâtralité. Il s'agit d'un bâtiment à pignon dissimulé par une rallonge arrière et un parapet. Dans les années 1960, la rallonge arrière a été ajoutée pour l'agrandissement des logements aux étages supérieurs. Elle s'agence bien avec le corps du bâtiment d'origine vu l'ajout des mêmes fenêtres et du même revêtement de bois. Sur le relevé, le toit de cette rallonge a été laissé blanc pour signaler la rupture qui témoigne d'un certain bricolage à la composition. En effet, un toit plat a été apposé à la toiture en pignon à l'instar

d'un collage. L'axonométrie présente aussi une cheminée de briques qui n'est pas d'origine. Cette dernière traverse la galerie latérale et n'est pas centrée entre les fenêtres. Nous observons également une rupture dans la rambarde de bois au premier étage dont la porte placée vis-à-vis laisse croire à la présence d'un ancien ou d'un futur escalier. Pour l'instant, l'accès à cette galerie s'effectue uniquement depuis l'intérieur. De plus, l'axonométrie montre que le parapet est un élément de la composition qui a été ajouté sur l'auvent de la galerie et qui s'appuie sur le pignon du toit. Il est nettement plus large que le corps du bâtiment ; le désalignement entre la moulure en coin du dernier étage et la limite du parapet le démontre.

L'élévation latérale gauche du bâtiment met en évidence un détail que l'on ne trouve pas dans les relevés des autres figures, la topographie du terrain (figure 3.11). L'axonométrie laisse cependant voir des poteaux se terminant en motif de spirale qui détermine la partie ancrée sous le sol. Par une zone gris foncé, la partie des fondations cachée par le dénivelé du terrain a été représentée. Ainsi, nous pouvons voir que l'espace commercial est dans un demi-sous-sol, car une partie se situe hors du niveau du sol. L'ajout de grandes vitrines permet donc de laisser passer une luminosité naturelle qui est affectée par l'absence de fenêtres complètes vers l'arrière. La dernière fenêtre a été ajustée à l'espace hors sol de la fondation. Cette partie de la composition laisse paraître une ingéniosité de la part des bâtisseurs qui ont maximisé l'espace d'habitation en adaptant les fondations à la topographie du lot en côte. Cette adaptation est révélatrice du caractère vernaculaire du bâtiment ; plutôt que de modifier le terrain en faisant un remblai ou en l'aplatissant, la construction architecturale a composé avec les conditions naturelles du lieu. Ce choix se relève avantageux : le bâtiment est surélevé par rapport aux autres constructions de la rue principale. En plus d'un haut parapet qui accentue la hauteur, l'ajout d'un étage au niveau des fondations surélève la composition. De la rue, l'impression de grandeur est notable.

Ce relevé atteste également que le pignon du toit sert de support au parapet. Ils sont actuellement solidifiés ensemble par des plaques de métal. Finalement, ce bâtiment se distingue dans le corpus par l'attention particulière portée aux faces latérales. L'architecture Boomtown est généralement d'une composition marquant une rupture entre la façade ornementée et un corps de bâtiment marqué d'une improvisation. Néanmoins, cet exemple révèle un corps de bâtiment symétrique et décoré par l'ajout d'un balcon et de modillons.

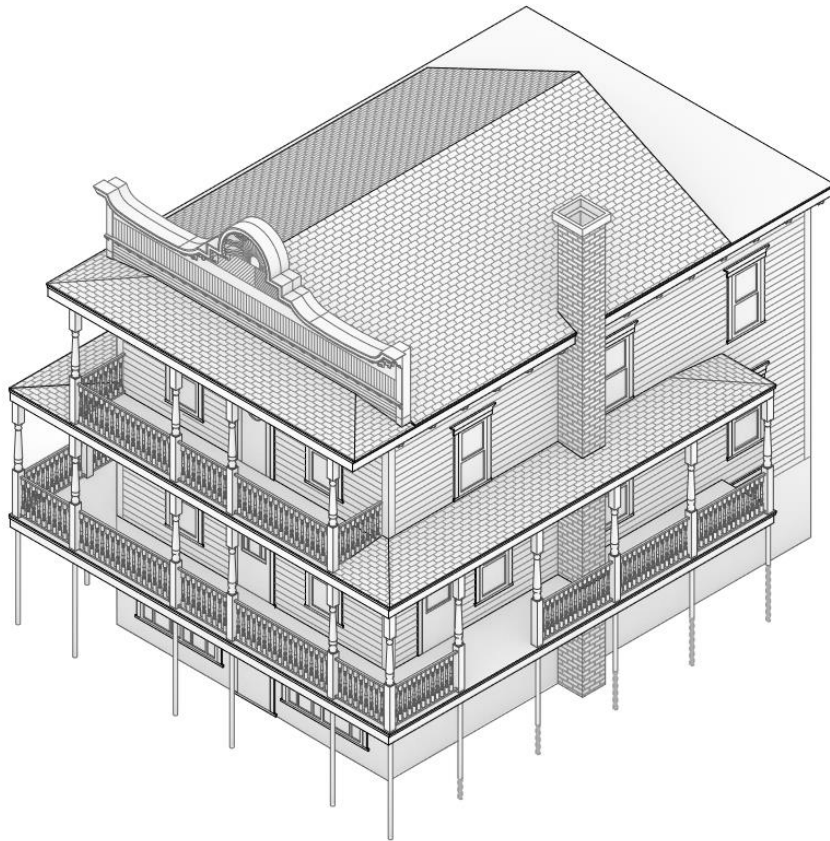


Figure 3.10 Emmanuelle Bergeron, Axonométrie du 136, 1^{re} Avenue à Saint-Gédéon, 2023.



Figure 3.11 Emmanuelle Bergeron, Élévation du côté droit du 136, 1^{re} Avenue à Saint-Gédéon, 2023.

Le 136, 1^{re} Avenue à Saint-Gédéon est un exemple fascinant d'architecture Boomtown qui reprend l'ensemble des caractéristiques formelles et matérielles de la typologie de l'atelier-maison. De la même manière que la Maison Adrienne-Lemieux, il exprime une attention particulière aux détails ornementaux très chers aux propriétaires à l'origine de cette architecture. L'affirmation d'une richesse dans l'espace public était importante pour la prospérité du commerçant et la vie économique des villages récemment établis. Les bâtisseurs sont parvenus, par l'ajout de balcons et d'ornements en bois, à rendre prestigieux des bâtiments pourtant simples au niveau structurel, énonçant la méthode de construction en charpente à claire-voie. L'influence visuelle des *Western False Front* prend ici tout son sens. Ces deux premiers exemples sont représentatifs dans le corpus des Boomtown en Beauce, qui est composé de multiples exemples dont la prestance ornementale et la valorisation de la façade symbolisent un souci de représentation au sein de l'architecture vernaculaire.

3.2.3 La Quincaillerie de Saint-Éphrem

En face de la Maison Adrienne-Lemieux, sur la deuxième rue principale de Saint-Éphrem, se dresse une façade Boomtown signalant une quincaillerie (Annexe A, p. 133, image du bas). Sa construction plus tardive, en 1941, lui relègue une volumétrie singulière et une façade qui se distingue des exemples précédents. Les matériaux extérieurs témoignent quant à eux de la modernisation du bâti vernaculaire. Au cours du 20^e siècle, le bois, comme ornement ou revêtement, s'est vu progressivement remplacé par l'amiante-ciment, le vinyle et l'aluminium, des matériaux plus économiques qui nécessitent très peu d'entretien. L'apparence du bâtiment atteste d'un dépouillement décoratif. Néanmoins, le parapet *western* est toujours présent et signale la fonction commerciale. Cet exemple tardif démontre une évolution architecturale de la typologie de l'atelier-maison Boomtown. Au tournant du 20^e siècle, les bâtiments des rues principales étaient étroits en raison des petits lots de terrains. Des changements au niveau des cadastres, comme des fusions de lots et des agrandissements, ont permis de plus grandes constructions commerciales répondant à de nouveaux besoins économiques se reflétant par un élargissement de la superficie commerciale. En Beauce, les caractéristiques de l'architecture Boomtown étaient communes pour les industries et les premiers magasins de grande superficie. Nous pensons notamment à l'ancienne

brasserie Dow de Saint-Georges, à la Coopérative de Saint-Côme ou encore à l'ancienne usine de pâtisserie J.A Vachon de Sainte-Marie. La Quincaillerie de Saint-Éphrem demeure rattachée à la typologie de l'atelier-maison, mais sa volumétrie correspond aux nouveaux standards de l'architecture commerciale.

Ce bâtiment est implanté sur un grand lot de terrain de tradition commerciale. Il a été construit à la suite d'un incendie ravageur dans le village survenu en juillet 1941 qui a détruit plusieurs bâtiments sur la rue de l'Église, aujourd'hui devenu la route 271. Dans un numéro spécial de *L'Éclaireur* consacré à la Beauce économique en 1944, nous apprenons que la quincaillerie Rona était autrefois le magasin Mathieu et Frères; « Le magasin Mathieu & Frères, situé à proximité de l'église, est un des plus beaux et des plus vastes de la région. Il a été fondé par M. Ernest Mathieu (...). Le magasin a été détruit lors de la conflagration de 1941, mais rebâti immédiatement. »¹⁹². Cette publicité nous informe également qu'Ernest Mathieu possédait un immeuble commercial situé sur ce lot depuis 1927. Il était auparavant commerçant dans le village voisin de Saint-Benoît-Labre. Les archives photographiques de Saint-Éphrem des années 1920 montrent que la première mouture du magasin était de type Boomtown. Ce dernier a été démoli en 1929 pour faire place à un édifice plus volumineux, celui-là conçu selon la typologie du bâtiment commercial à toit plat. Il était construit en briques et comportait des logements au deuxième étage¹⁹³. La façade du bâtiment n'évoquait pas son utilisation commerciale ; sans enseigne ni baie vitrée, il était difficile pour les passants de la rue de deviner la présence d'un commerce prospère à l'intérieur. Même si M. Ernest Mathieu hésitait à reprendre ses activités commerciales après l'incendie de 1941, il a opté, avec l'aide de ses fils, pour la construction d'un nouveau magasin de type Boomtown.

L'axonométrie de la quincaillerie dévoile un bâtiment d'une large volumétrie inhabituelle à l'architecture Boomtown de la Beauce (figure 3.12). Le lot où se tient le bâtiment est un regroupement de plusieurs lots, ce qui peut en expliquer sa volumétrie prédominante dans le village¹⁹⁴. Ce large corps de bâtiment correspond tout à fait à son utilisation commerciale servant

¹⁹²La Maison Mathieu et Frère, *L'Éclaireur*, 23 mars 1944, p. 60. En ligne.

<<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4535007?docsearchtext=La%20maison%20Mathieu%20et%20fr%C3%A8res>>. Consulté le 28 octobre 2023.

¹⁹³ Ces informations proviennent d'une exposition faite à l'occasion du 150^e anniversaire du village en 2017. Nous avons eu accès aux photos de l'exposition qui illustraient les affiches documentaires à propos de certains bâtiments, dont le magasin Mathieu et Frères.

¹⁹⁴ Selon le Registre Foncier du Québec, le cadastre actuel appartenait aux lots 319, 320, 321. Voir figure 2.5, p. 76.

de magasin où était vendue une quantité importante d'objets variés, faisant référence à un prototype du commerce de grande surface dont les exemples commencent à se multiplier dans la Beauce au courant des années 1950. L'emprise du sol est accentuée par l'imposante toiture en tôle à doubles versants. Celle-ci repose sur un bâtiment rectangulaire à pignon dont la pointe avant est cachée par un parapet à escaliers. Malgré l'invisibilité de la toiture par rapport à la rue, l'axonométrie montre qu'elle est rappelée sur la façade par des retours d'avant-toit. Ces derniers s'intègrent très bien aux escaliers du parapet en faisant office de dernières marches à chaque extrémité. La façade s'inscrit dans une tradition commune à l'architecture Boomtown, qui consiste à proposer non pas un parapet ajouté au toit, mais plutôt une grande façade en continuité jusqu'au-dessus du toit. Le pignon du toit sert de support au haut de la façade, le parapet venant se greffer à sa forme triangulaire. Cette méthode était commune sur les bâtiments en revêtement de brique ; des façades Boomtown de La Guadeloupe, Sainte-Marie ou encore Saint-Victor le témoignent. À sa construction en 1941, la Quincaillerie de Saint-Éphrem était un bâtiment en revêtement de brique.

L'axonométrie permet de constater l'effet d'uniformité sur l'ensemble du bâtiment, comparativement à la Maison Adrienne-Lemieux où l'avant-toit et les éléments en saillie rompent la composition en deux parties distinctes. Cet effet est accentué par l'usage de matériaux communs entre la façade et les côtés latéraux, puis par l'absence d'une galerie en saillie. En effet, autant l'entrée principale que la galerie à l'étage s'intègrent dans la façade. La Quincaillerie se trouve près d'un trottoir étroit qui donne sur une rue dont l'achalandage automobile est notable. Seuls deux petits escaliers parallèles au trottoir, ajoutés plus tardivement, sont en saillie par rapport à la façade. L'axonométrie permet de distinguer les fonctions commerciales et résidentielles. L'espace du commerce y est clairement identifié par un entablement au rez-de-chaussée où repose une enseigne, par la baie vitrée qui mène à une entrée encastrée et par l'ajout d'un carrelage en façade. L'espace domestique, divisé en plusieurs logements, possède quant à lui beaucoup de fenêtres sur les côtés du bâtiment, un balcon encastré en façade ainsi que des balcons latéraux qui ont été ajoutés ultérieurement à la construction.

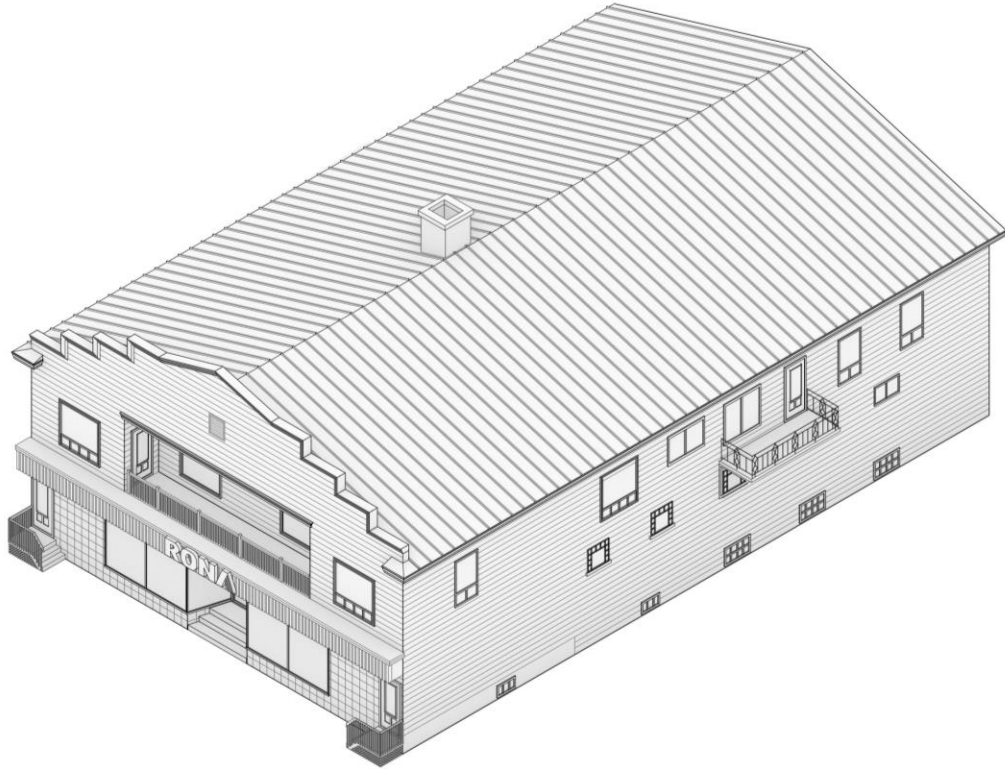


Figure 3.12 Emmanuelle Bergeron, Axonométrie de la Quincaillerie de Saint-Éphrem (36, route 271, Saint-Éphrem), 2023.

L'élévation latérale gauche donne une vue d'ensemble de la fenestration latérale (figure 3.13). En ce qui concerne l'espace commercial, il faut noter l'ajout nécessaire de petites ouvertures afin d'assurer un apport suffisant de lumière naturelle au fond du commerce. La baie vitrée à l'avant n'est pas suffisamment lumineuse pour éclairer le fond du magasin. Même si de l'extérieur les choix de fenestration imposent une certaine incohérence dans la composition, ils témoignent néanmoins d'une considération fonctionnelle plutôt qu'esthétique. Au deuxième étage, les fenêtres témoignent d'une asymétrie importante. Chacune semble avoir été placée là où elle correspond le mieux aux pièces intérieures. Le dessin montre aussi l'ajout ultérieur d'un balcon dont la grandeur semble avoir été déterminée par la disposition des fenêtres du rez-de-chaussée, ce qui révèle une certaine improvisation dans la composition. Les supports inférieurs sont posés de part et d'autre aux petites fenêtres. L'élévation latérale démontre également l'appartenance de ce bâtiment aux formes simples de l'architecture Boomtown. Le long corps de bâtiment rectangulaire, le toit à deux versants, la présence d'un parapet et le dépouillement décoratif du corps du bâtiment sont cohérents avec les autres exemples présents sur le territoire.

Alors que l'élévation latérale fait voir des choix architecturaux laissant peu de place aux considérations esthétiques, l'élévation de la façade principale propose quant à elle un ensemble symétrique typique aux façades Boomtown (figure 3.14). La porte est encastrée, légèrement surélevée et entourée de larges baies vitrées occupant une grande partie de l'espace au rez-de-chaussée. En raison de l'ajout de portes latérales menant aux appartements situés à l'étage, cette baie vitrée a dû être changée et raccourcie. L'enseigne commerciale est inscrite sur un panneau d'aluminium placé au-dessus du portique. L'élévation latérale laissait d'ailleurs voir les proportions de l'entablement. Cet élément central de la façade indique la séparation entre les deux niveaux. Au-dessus, une galerie encastrée et quatre grandes fenêtres disposées de manière symétrique, c'est-à-dire à égale hauteur et à égale distance, occupent le haut de la façade. Pour ajouter à l'effet de symétrie, le dessin accentue la présence des balcons latéraux disposés à la même hauteur que les fenêtres du deuxième étage. De plus, une trappe d'aération prend position au centre du parapet *western* et offre une référence aux œils-de-bœuf fréquents dans l'ornement de l'architecture Boomtown. Finalement, la façade se termine par un parapet en escalier surmonté d'une corniche et agrémenté d'un retour d'avant-toit. Le relevé montre que chaque extrémité de l'avant-toit possède un simple modillon faisant qui souligne un souci du détail de la part des constructeurs.

La façade a été témoin d'une modernisation du bâti qui a amputé certains éléments ornementaux au profit de nouveaux matériaux. Seuls la corniche et le retour de l'avant-toit ont été conservés dans leur état d'origine, en bois sculpté. L'élévation de la façade principale permet de saisir chacun des nouveaux matériaux qui ont remplacé le revêtement de brique initial. Le tracé du dessin a l'avantage de bien les distinguer. Le carrelage du rez-de-chaussée est en ciment, l'entablement est en aluminium et le revêtement du bâtiment est constitué de planches horizontales de vinyle. Alors que la brique uniformisait l'ensemble, les nouveaux matériaux créent un déséquilibre dans la composition. Néanmoins, ce bâtiment s'adapte très bien au paysage bâti de Saint-Éphrem. Entourée d'une église, d'un poste d'incendie récent et d'une maison Arts and Crafts recouverte de pierres sur mortier, l'architecture Boomtown ne participe plus au décorum civique des noyaux villageois.



Figure 3.13 Emmanuelle Bergeron, Élévation du côté droit de la Quincaillerie de Saint-Éphrem (36, route 271, Saint-Éphrem), 2023.



Figure 3.14 Emmanuelle Bergeron, Élévation de la façade de la Quincaillerie de Saint-Éphrem (36, route 271, Saint-Éphrem), 2023.

Finalement, la Quincaillerie de Saint-Éphrem, par sa volumétrie adaptée aux nouveaux besoins commerciaux et par sa modernisation matérielle, démontre l'évolution de l'architecture Boomtown. D'abord de modestes constructions vernaculaires arborant une ornementation en façade parfois grandiose, les exemples commerciaux des années 1940 et 1950 sont des constructions plus volumineuses, parfois même d'usage industriel. Les caractéristiques de l'architecture Boomtown, dont le toit à deux versants et le plan rectangulaire, ont été conservées pour leurs avantages fonctionnels tandis que le parapet et les attributs commerciaux en façade ont plutôt été réutilisés pour ce qu'ils énoncent aux passants de la rue, étant rapidement devenus des automobilistes. La prédominance de la façade et l'enseigne bien visible se sont adaptées aux nouvelles conditions de la circulation. Plutôt que de montrer un prestige ornemental, le bâtiment s'affiche désormais de manière plus simple, mais affirmer, afin d'être vu rapidement par l'automobiliste¹⁹⁵.

3.3 Conclusion

Ce chapitre a présenté une démarche originale quant à la conception de relevés architecturaux de bâtiments vernaculaires. La dessinatrice, Emmanuelle Bergeron, a dû user de méthodes inédites qui relèvent spécifiquement du caractère de l'objet d'étude. L'absence de plan initial et de connaissance préalable sur les constructions Boomtown en Beauce a mené à des relevés sensibles à ces enjeux, ne cachant pas les improvisations et les incompréhensions face au bâti. La tradition des relevés dans l'étude de l'architecture vernaculaire valorise ces témoins du paysage bâti populaire. Les représentations visuelles permettent de saisir des méthodes de constructions et des détails architecturaux à l'égard de typologies et de contextes culturels précis.

Avec les relevés de trois cas d'architecture Boomtown en Beauce, nous avons soulevé de nombreuses caractéristiques propres à la typologie Boomtown de l'atelier-maison, dont la composition bipartite, la devanture commerciale et la simplicité du corps de bâtiment en rupture avec les soucis ornementaux portés en façade. En plus d'une analyse formelle et des modes de construction, la recherche de sources biographiques et contextuelles s'est entremêlée dans la

¹⁹⁵ Dans sa thèse de doctorat, Maude-Emmanuelle Lambert s'intéresse entre autres au changement de perception du territoire québécois et ontarien engendré par la popularisation du véhicule. Voir : Maude-Emmanuelle Lambert, « À travers le pare-brise : la création des territoires touristiques à l'ère de l'automobile (Québec et Ontario, 1920-1967) », Thèse de doctorat, Université de Montréal, 2013, 358 p.

production des savoirs. Sans toujours être en mesure d'en déceler l'histoire et d'en saisir certains choix architecturaux, l'analyse de relevés a soulevé des détails pouvant contribuer aux connaissances sur cette architecture. Par exemple, l'attention portée aux balcons et à l'ornementation en façade révèle l'importance d'une expression singulière de la part des propriétaires face à l'espace public de la rue, où le langage architectural des Boomtown est formulé en fonction de la valorisation de la façade. La Maison Adrienne-Lemieux et le 136, 1^{er} Avenue Nord à Saint-Gédéon en témoignent. Ces considérations ne sont pas à ce jour présentes dans la littérature et dans les rapports patrimoniaux que nous avons consultés. Les exemples plus récents comme celui de la Quincaillerie de Saint-Éphrem montrent que les façades Boomtown s'adaptent aux nouvelles réalités des noyaux villageois axées sur la circulation automobile. La prestance ornementale a été délaissée au profit d'une visibilité adaptée à la vitesse. Il ne semble pas anodin que les commerces d'aujourd'hui, situés sur de grands boulevards automobiles, aient conservé un type de parapet modernisé pour afficher une enseigne. Finalement, les dessins que nous avons commandés permettent de bien saisir le rôle de la matérialité, de la volumétrie et des ornements dans le rituel de la façade en tant qu'espace de représentation.

CONCLUSION

Dès le début de cette recherche, l'architecture Boomtown a suscité en nous une profonde curiosité et un vif intérêt. À la vue des façades-écrans semblant sortir tout droit d'un film *western* et s'élevant sur les rues principales aux quatre coins du Québec, nous nous sommes questionnés quant à leur signification dans le paysage bâti. Ancrée dans un symbolisme rappelant l'emprise territoriale des colons de l'Ouest américain, la persistance de l'architecture Boomtown amène à réfléchir aux façons de vivre sur le territoire. Cette architecture fait partie de l'imaginaire colonial *western* qui s'imbrique dans une multitude de faits et de gestes déjà en place dès le début du 20^e siècle au Québec. La politologue Dalie Giroux en a brossé un portrait dans son livre *L'œil du maître* où elle attribue cet imaginaire à l'influence de personnages de fiction présents dans la culture populaire nord-américaine dont ceux du *Wild West Show*¹⁹⁶. Au-delà de la façade, l'implantation de cette architecture au Québec est aussi significative du colonialisme, à savoir qu'elle apparaît au moment où le territoire est en pleine mutation grâce aux politiques de colonisation rapide des régions et aux nouvelles infrastructures du mouvement, dont le train en est le principal garant. Nous avons l'intuition que sa présence dans le paysage bâti allait révéler des liens complexes entre le Québec du 19^e siècle et les États-Unis. En choisissant la Beauce comme sujet d'étude, il est devenu évident que sa situation géographique, son contexte de développement et son importance dans l'industrie forestière ont contribué à la multiplication de ce type d'architecture au Québec.

Les premiers objectifs de ce mémoire étaient d'identifier et d'actualiser la définition de l'architecture Boomtown. À la lecture des ouvrages sur l'histoire de l'architecture au Québec traitant des Boomtown et des rapports patrimoniaux inventoriant cette architecture, il a été possible de soulever différentes typologies, toutes liées à des contextes de développement urbain spécifiques. Les multiples définitions saisissent le mode de construction Boomtown et les caractéristiques empruntées aux *Western False Front* afin de les intégrer dans un récit de l'habitation et du commerce au Québec. Néanmoins, l'état de la recherche actuel ne propose qu'un portrait partiel de l'architecture Boomtown. Notre étude a démontré que l'apparence unique des

¹⁹⁶ Dalie Giroux, *L'œil du maître: figures de l'imaginaire colonial québécois*, Montréal, Québec, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2020, pp. 93-116.

façades-écrans et les méthodes constructives en bois de sciage sont des aspects importants de l'architecture québécoise du tournant du 20^e siècle et que ces aspects soulèvent de nouvelles manières de construire à l'issue de l'industrialisation du domaine architectural. Le deuxième objectif était d'identifier les caractéristiques propres à une architecture de type Boomtown en Beauce. Par l'étude attentive du corpus beauceron, nous avons soulevé une nouvelle typologie qui n'était pas à ce jour présente dans la littérature, soit l'atelier-maison de style Boomtown. Cette typologie a permis de distinguer ce regroupement architectural régional des autres ensembles d'architecture Boomtown ailleurs au Québec et donc d'identifier les caractéristiques spécifiques des modèles beaucerons.

En plus de ces objectifs initiaux, ce mémoire voulait répondre à une problématique précise, soit celle de déceler comment les approches novatrices et les méthodologies récentes en études de l'architecture vernaculaire peuvent contribuer à l'histoire de cette architecture, plus spécifiquement au cas d'un corpus beauceron ? La rupture entre l'ampleur du phénomène Boomtown au Québec et le peu de recherches qui lui sont associées nous a poussés à trouver des modèles d'études qui pouvaient répondre à nos préoccupations méthodologiques. En parallèle de nos recherches sur le Boomtown et l'histoire de la Beauce, nous avons réalisé une analyse approfondie des méthodes utilisées au cours des dernières décennies pour documenter l'architecture vernaculaire nord-américaine. Depuis la première étude réalisée dans ce domaine en Amérique du Nord en 1895, nous observons que les méthodes utilisées diffèrent de celles employées pour étudier l'architecture académique¹⁹⁷. Ce champ d'études encourage notamment la recherche dans les archives, les relevés de terrain, la production de dessins, les approches multidisciplinaires et la cartographie. Nous avons utilisé diverses méthodes pour saisir notre objet d'étude sous différents angles d'approche. La photographie nous a permis de constituer le corpus de l'architecture Boomtown dans la Beauce. Une documentation inusitée, combinant des archives locales, la tradition orale, des ouvrages populaires et des sites Web insolites, a été mise à profit dans l'étude de l'histoire de la Beauce et du corpus. La géolocalisation de tous les exemples a contribué à la création de nouvelles données. En effet, la cartographie a permis d'émettre des hypothèses quant à la multiplication de

¹⁹⁷ Je fais référence à l'étude Norman Morrison Isham et Albert F. Brown, *Early Rhode Island houses : an historical and architectural study*, Providence, R. I., Preston & Rounds, 1895, 240 p.

l'architecture Boomtown en Beauce et de mieux comprendre sa distribution sur le territoire en lien avec les infrastructures du mouvement. Enfin, les relevés architecturaux que nous avons commandés pour des études de cas ont fait voir « l'imagibilité » de l'architecture Boomtown en plus de souligner la matérialité, la volumétrie et l'ornementation d'exemples représentatifs dans le corpus¹⁹⁸. À la suite de ces études de cas, les approches matérielle et biographique ont conduit à des interprétations complexes de cette architecture vernaculaire.

Cette étude exploratoire sur l'architecture Boomtown a été divisée en trois chapitres, chacun associé à une approche méthodologique. Le premier a été réfléchi par l'approche typologique qui « (...) détermine l'existence de classes d'unités bâties dans une perspective historique »¹⁹⁹ et agit comme un outil de catégorisation. Ce cadre théorique a soulevé la pertinence de baliser notre objet d'étude et d'entreprendre une méthode de classification pouvant faire jaillir une interprétation des résultats. Notre corpus a été limité aux frontières géographiques et culturelles de la Beauce. Après avoir ciblé un type de bâtiment Boomtown relié aux fonctions d'origines commerciales et résidentielles, l'atelier-maison, nous avons sélectionné certains détails factuels qui seraient utiles à l'analyse historique : le positionnement géographique, la date de construction et la représentation visuelle. Avec l'aide d'une carte géolocalisant le corpus beauceron, des questions de recherche liées au territoire ont émergé et ont finalement guidé une grande partie de l'étude. Cette première approche était essentielle à la constitution du corpus et à l'analyse qui s'en est suivie.

Ensuite, l'approche historique a été au cœur de notre deuxième chapitre. Nous avons choisi d'opter pour le champ des études migratoires qui est omniprésent dans les études sur l'architecture vernaculaire nord-américaine. L'histoire de cet immense territoire est inhérente aux mouvements de population et à l'adaptation du bâti aux conditions naturelles et sociales. Parce que l'histoire

¹⁹⁸ Le concept de « l'imagibilité » a été développé par l'urbaniste et architecte Kevin Lynch pour caractériser la lisibilité et la qualité visuelle des villes. Nous l'utilisons ici pour soulever la qualité des dessins des Boomtown et leur capacité à provoquer de fortes images chez le lecteur. Source: Kevin Lynch, *The image of the city*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology Press, coll. « Publications of the Joint Center for Urban Studies », 1960, 194 p.

¹⁹⁹ Bernard Toulhier, « Règles et constructions d'une typologie de la demeure urbaine. Bilan des travaux menés par le service d'inventaire », dans *Recherches sur la typologie et les types architecturaux: actes de la table ronde internationale*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 28.

coloniale y est marquée par la venue de divers peuples européens et de leur déplacement vers l'Ouest, l'architecture vernaculaire depuis le 18^e siècle est le résultat de l'hybridation des cultures. Comme notre objet d'étude est issu de l'américanisation du paysage bâti au Québec, nous avons analysé ses conditions d'émergence à l'égard d'une microhistoire qui a soulevé des dynamiques spatiales et des pratiques territoriales spécifiques à la Beauce du 19^e siècle. Cette approche nous a amenés à documenter divers phénomènes historiques qui ont fait jaillir des hypothèses pour expliquer la présence importante de l'architecture Boomtown dans cette partie du Québec. La frontière avec les États-Unis, les chemins de circulation et l'industrie forestière ont été identifiés comme trois facteurs déterminants dans l'américanisation du bâti.

Dans le troisième chapitre, nous avons proposé trois études de cas d'architecture Boomtown en Beauce afin d'en analyser leur forme, leur mode de construction et leur histoire biographique unique. Une collaboration avec une étudiante en design de l'environnement, Emmanuelle Bergeron, a permis la réalisation de relevés pour chacun des bâtiments. La Maison Adrienne-Lemieux, la Quincaillerie de Saint-Éphrem et le 136, 1^{re} Avenue à Saint-Gédéon ont été représentés avec un souci pour leur matérialité, leur volumétrie et leur ornement, détails qui n'étaient pas mis de l'avant par les relevés photographiques. Ces analyses ont permis de saisir le fonctionnement global de l'architecture Boomtown et de démontrer que chacun des bâtiments était représentatif de la typologie Boomtown de l'atelier-maison. À la suite de ce travail, nous avons constaté que, malgré son caractère populaire qui fait d'elle une architecture du quotidien, un travail minutieux et parfois ingénieux a été réalisé, laissant des exemples grandioses qui témoignent de traditions constructives locales et d'une valorisation de la façade dans l'espace public. En nous inspirant des études qui privilégient le bâtiment et ses artefacts, nous avons utilisé l'approche constructive pour former des liens entre l'histoire matérielle de l'architecture, l'étude typologique et les méthodes de construction. Pour chacune des études de cas, une recherche exhaustive dans les registres et les archives numériques nous a permis de soulever des hypothèses entre le contexte social du bâtiment et certains choix architecturaux.

Le champ interdisciplinaire des études sur l'architecture vernaculaire semble plus actuel que jamais au Québec, où les politiques en matière de patrimoine immobilier seront bientôt encadrées par la tenue d'inventaires régionaux. Avec le projet de loi n. 69 du ministère de la Culture et des

Communications, *Loi modifiant la Loi sur le patrimoine culturel et d'autres dispositions législatives*, les municipalités régionales de comté doivent présenter un portrait des immeubles bâtis avant 1940 qui présentent des valeurs patrimoniales afin de mieux définir certains règlements relatifs aux démolitions et à l'aménagement du territoire. Nous assistons ainsi à un renouveau de l'intérêt historique pour le paysage bâti ordinaire du Québec, faisant suite aux intérêts patrimoniaux régionalistes des années 1970²⁰⁰. La grande majorité de ces inventaires sont constitués de maisons et de bâtiments secondaires. Ces édifices ont été inclus dans les nouvelles politiques en matière de patrimoine qui proposent une approche territoriale du patrimoine bâti ; « Il ne s'agit pas de répertorier seulement des immeubles uniques et distinctifs, mais de s'assurer d'inclure à l'inventaire des immeubles témoignant de chacune des phases de développement du territoire, des immeubles démontrant la variété de fonctions historiques présentes sur le territoire et des immeubles permettant de retracer l'évolution typologique. »²⁰¹. Ce mémoire est donc sensible à ces récentes considérations et peut servir d'exemple méthodologique dans la compréhension du bâti populaire des régions au Québec.

Perspective de recherche

Au fur et à mesure de nos recherches, la méthode constructive de la charpente à claire-voie, que nous nommerons ici le *Balloon Frame*, nous est apparue déterminante pour comprendre l'essor et la transformation de l'architecture Boomtown au Québec. L'avènement de nouvelles méthodes de construction issues de l'industrialisation des matériaux lors de la conquête de l'Ouest a eu une agentivité importante sur le paysage bâti nord-américain des 19^e et 20^e siècles. Avec le développement du transport ferroviaire dans l'Ouest, l'accès à ces matériaux est devenu beaucoup plus facile. Plusieurs recherches américaines sur le *Balloon Frame* proposent que cette méthode constructive soit vernaculaire et issue de contextes pluriels traduisant des considérations géographiques, économiques et sociales. Une autre branche de la littérature considère plutôt le

²⁰⁰ Pour en savoir plus, nous vous renvoyons à ce Balado : Aujourd'hui l'histoire, « Dans les années 1970, le Québec a redécouvert son patrimoine », *Radio-Canada* (avec Jacques Beauchamp et Jonathan Livernois), 9 juin 2021, 23 min. En ligne.

<<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/aujourd-hui-l-histoire/segments/entrevue/358634/patrimoine-quebec-1970-jonathan-livernois>>. Consulté le 9 décembre 2023.

²⁰¹ Ministère de la Culture et des Communications, *Guide pour la réalisation, la consignation et la diffusion d'un inventaire du patrimoine immobilier*, 2022, p. 2.

Balloon Frame à l'égard d'inventeurs précis, soit Georges W. Snow (1797-1870) et Auguste Taylor (1796-1891)²⁰². Ces bâtisseurs de Chicago auraient été les premiers à ériger des bâtiments à l'aide de cette nouvelle méthode et auraient fait suivre la diffusion de ce modèle dans la presse à grand tirage. Plutôt que de contraindre le *Balloon Frame* au cadre de l'architecture savante régie par la figure de maître architecte, nous sommes de l'avis de Fred W. Peterson selon lequel cette méthode constructive résulte plutôt d'une combinaison de facteurs historiques et qu'elle n'est pas un modèle unique de construction²⁰³. Son étude se rapproche dès lors de nos hypothèses quant au phénomène du Boomtown dans la Beauce.

Bien que nous pensons que des exemples d'architectures Boomtown en Beauce sont des bâtiments conçus selon la méthode du *Balloon Frame*, il est difficile de le démontrer. Alors que certains indices sont révélateurs, comme ceux d'une mince fondation, d'ouvertures alignées entre elles et la période de construction, il est peu probable à la simple vue de l'enveloppe extérieure de prouver qu'il s'agit bel et bien de cette méthode constructive. Seuls les bâtiments en rénovation majeure de structure ou en processus de démolition peuvent révéler l'utilisation ou non du *Balloon Frame*. Avec les nombreuses inondations critiques survenues en Beauce, plusieurs photographies de bâtiment scié en deux ou dont les murs ont été ouverts par la force de l'eau existent et nous confirment la méthode constructive utilisée²⁰⁴. Une étude approfondie de la présence du *Balloon Frame* au Québec pourrait dès lors offrir des outils méthodologiques pour déterminer les zones géographiques et la période constructive propice à ce dernier. Une telle recherche pourrait également retracer l'origine de la popularisation du *Balloon Frame* dans la province par le biais de différents facteurs historiques ayant contribué à son émergence et sa dissémination sur le territoire. Il serait question de démontrer si cette méthode de construction est issue de réseaux d'influences américains ayant mené à un phénomène de mode dans l'architecture domestique au Québec. L'abordabilité et la démocratisation de l'architecture sont les principaux arguments vantés dans les publications à grand tirage. Alors qu'on présente l'ossature de bois comme une architecture de la

²⁰² Voir par exemple: Paul E. Sprague., « The Origin of Balloon Framing », *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. 40, n. 4, 1981, pp. 311-319.

²⁰³ Fred W. Peterson, *op.cit.*

²⁰⁴ Des exemples de Boomtown en démolition sont inclus dans les livres : Club Mariverain de généalogie, *Nos maisons disparues se racontent: Sainte-Marie avril 2019*, Sainte-Marie, Réal Giguère, 2022, 418p. et Daniel Carrier et *al.*, *Imprévisible Chaudière, Saint-Joseph-de-Beauce*, Québec, Société du patrimoine des Beaucerons, 1991, 28 p.

masse²⁰⁵, il est pertinent de savoir comment la classe populaire québécoise s'est approprié cette structure et comment elle l'a adaptée au territoire et au climat. Ajoutons que la forte demande américaine dans les moulins à scie au sud du Québec, afin de répondre à la demande de production de *Balloon Frame*, a amené la population à s'approprier eux aussi le bois de sciage. Le cas de la Beauce peut d'ailleurs en être révélateur. Cette recherche pourrait aider à mieux saisir la tradition constructive de l'architecture Boomtown puis déceler les liens entre l'exploitation grandissante des ressources forestières et le changement de son paysage bâti. En dehors de la typologie Boomtown, l'étude générale du *Balloon Frame* serait pertinente par rapport à tous les bâtiments populaires en bois de sciage qui se sont multipliés au Québec au courant des 19^e et 20^e siècles.

²⁰⁵ George Evertson Woodward, « Balloon Frames », dans *Woodward's Country Homes*, New York, Geo. E. & F. W. Woodward, 1866, pp. 151-166.

ANNEXE A

Corpus actuel de l'architecture Boomtown en Beauce (2023)



Beauceville

Adresse : 620, 9^e Avenue

Date de construction : 1910



Courcelles

Adresse : 152, rue Principale

Date de construction : 1950



Courcelles

Adresse : 163, rue Principale

Date de construction : 1951



La Guadeloupe

Adresse : 521, 14^e Avenue

Date de construction : 1880



La Guadeloupe

Adresse : 461, 14^e Avenue

Date de construction : 1880



La Guadeloupe

Adresse : 442, 14^e Avenue

Date de construction : 1900



La Guadeloupe

Adresse : 439, 14^e Avenue

Date de construction : 1896



La Guadeloupe

Adresse : 366, 14^e Avenue

Date de construction : 1914



La Guadeloupe

Adresse : 355, 14^e Avenue

Date de construction : 1930



La Guadeloupe

Adresse : 334, 14^e Avenue

Date de construction : 1934



La Guadeloupe

Adresse : 277, 14^e Avenue

Date de construction : 1932



La Guadeloupe

Adresse : 266, 14^e Avenue

Date de construction : 1950



Saint-Anges

Adresse : 366, route des Érables

Date de construction : 1950



Saint-Anges

Adresse : 585, avenue Principale

Date de construction : 1947



Saint-Benoît-Labre

Adresse : 37, rue Saint-Jean

Date de construction : 1917



Saint-Benjamin

Adresse : 262, avenue Principale

Date de construction : 1900



Saint-Côme-Linière

Adresse : Stationnement de l'Église

Date de construction : 1938



Saint-Côme-Linière

Adresse : 1336, rue Principale

Date de construction : 1926



Saint-Côme-Linière

Adresse : 1545, 15^e rue

Date de construction : 1942



Saint-Éphrem-de-Beauce

Adresse : 28, route 108 Est

Date de construction : 1900



Saint-Éphrem-de-Beauce

Adresse : 36, route 271 Nord

Date de construction : 1941



Saint-Éphrem-de-Beauce

Adresse : 42, route 108 Est

Date de construction : 1913



Saint-Éphrem-de-Beauce

Adresse : 36, route 108 Est

Date de construction : 1880



Saint-Évaryste-de-Forsyth

Adresse : 339, rue Principale

Date de construction : 1945



Saint-Évaryste-de-Forsyth

Adresse : 413, rue Principale

Date de construction : 1920



Saint-Gédéon-de-Beauce

Adresse : 136, 1^{re} Avenue Nord

Date de construction : 1910



Saint-Gédéon-de-Beauce

Adresse : 109, 1^{re} Avenue Nord

Date de construction : 1940



Saint-Hilaire-de-Dorset

Adresse : 874, rue Principale

Date de construction : 1920



Saint-Isidore

Adresse : 109, route du Vieux-Moulin

Date de construction : 1942



Saint-Joseph

Adresse : 808, avenue du Palais

Date de construction : 1912



Saint-Joseph

Adresse : 838, avenue du Palais

Date de construction : 1903



Saint-Joseph

Adresse : 909, avenue du Palais

Date de construction : 1910



Saint-Ludger

Adresse : 194, rue Principale

Date de construction : 1902



Saint-Ludger

Adresse : 131, rue du Pont

Date de construction : 1905



Sainte-Marie

Adresse : Sans numéro, rue Notre-Dame Sud

Date de construction : inconnue



Sainte-Marie

Adresse : 253, rue Sainte-Cyrille

Date de construction : 1922



Sainte-Marie

Adresse : 241, rue Notre-Dame Sud

Date de construction : 1905



Saint-Martin

Adresse : 13, 1^{re} rue Ouest

Date de construction : 1951



Saint-Odilon

Adresse : 363, rue Langevin

Date de construction : 1931



Saint-Théophile

Adresse : 603, rue Principale

Date de construction : 1900



Saint-Victor

Adresse : 172, route de la Station

Date de construction : 1920



Saint-Zacharie

Adresse : 626, 15^e rue

Date de construction : 1927



Scott

Adresse : 39, 10e rue

Date de construction : 1904



Scott

Adresse : 739, Route du Président-Kennedy

Date de construction : 1898



Vallée-Jonction

Adresse : 305, rue Principale

Date de construction : 1900



Saint-Georges

Adresse : 133, 22^e rue

Date de construction : 1940

ANNEXE B

Quelques exemples du corpus ancien de l'architecture Boomtown en Beauce



Boomtown, 1975, Sainte-Marie. Source : Société du patrimoine des Beaucerons



Village de Saint-Éphrem, s.d. Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec.



1^{ère} Avenue à Saint-Georges, 1914. Source : Société Historique Sartigan.



Boomtown, 1975, Saint-Georges. Source : Société du patrimoine des Beaucerons



Vue aérienne de Saint-Joseph, milieu du 20^e siècle. Source : Musée Marius-Barbeau



Bâtiments de Vallée-Jonction, 1917. Source: Archives Musée ferroviaire de Beauce, Coll. J. Éthier.



Inondation sur la rue Principale à Vallée-Jontion, avril 1991. Source : Archives Musée ferroviaire de Beauce, Coll. Alain Nadeau.

BIBLIOGRAPHIE

Études sur l'architecture vernaculaire

- ARSENAULT, Roxanne, « Les commerces kitsch exotiques au Québec : reconnaissance et sauvegarde d'un nouveau patrimoine », Mémoire, Université du Québec à Montréal, 2011, 180 p.
- BISSON, Marie-France, « Vernaculaire moderne ? : vers une compréhension de la notion d'architecture vernaculaire et de ses liens avec la modernité architecturale », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2007, 150 p.
- BLOKKER, Laura Ewen and Heather A. KNIGHT, « Louisiana Bousillage: The Migration and Evolution of a French Building Technique in North America », *Construction History*, vol. 28, n.1, pp. 27-48.
- BODDY, Trevor, Trevor Body, « Introduction: Notes for a History of Prairie Architecture », *Prairie architecture: a special issue of Prairie forum*, vol. 5, n. 2, 1980, pp. 123-142.
- BRUNSKILL, R. W., *Traditional buildings of Britain an introduction to vernacular architecture*, London, V. Gollancz, 1981, 160 p.
- BURLEY, David, « Creolization and Late Nineteenth Century Métis Vernacular Log Architecture on the South Saskatchewan River », *Historical Archaeology*, vol. 34, n. 3, 2000, pp. 27-35.
- CARTER, Thomas, *Images of an American land: vernacular architecture in the Western United States*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1997, 337 p.
- CARTER, Thomas et Elizabeth Collins CROMLEY, *Invitation to vernacular architecture a guide to the study of ordinary buildings and landscapes*, Knoxville, University of Tennessee Press, coll. « Vernacular architecture studies series », 2005, 120 p.
- CHIARAPPA, Michael J. et Gabrielle A. BERLINGER, « Stories Buildings Tell, Lives Buildings Shape: The Enduring Tradition of Vernacular Architecture Research in North American Folkloristics », *Material Culture Review / Revue de la culture matérielle*, vol. 90-91, 2019, pp. 1-9.
- CHRISTENSON, Mike, « Problematizing the model-building duality: Examining the New Sacristy at S. Lorenzo, Florence, Italy », *Frontiers of Architectural Research*, vol. 12, n. 4, 1 août 2023, pp. 651-663.
- CHRISTENSON, Mike, « Viewpoint: "From the Unknown to the Known": Transitions in the Architectural Vernacular », *Buildings & Landscapes: Journal of the Vernacular Architecture Forum*, vol. 18, n. 1, 2011, pp. 1-13.
- CUTHBERT, John A. *et al.*, *Vernacular architecture in America: a selective bibliography*, Boston, G.K. Hall, 1985, 145 p.

- DUBÉ, Claude, *La maison de colonisation: éléments d'architecture populaire québécoise*, Québec, Université Laval, coll. « Centre de recherches en aménagement et en développement », n. 11, 1987, 176 p.
- EDWARDS, Jay D., « Long Distance Implantation of Vernacular Architecture Traditions: The Canadians in Early Louisiana », *Material Culture Review / Revue de la culture matérielle*, vol. 88-89, 2018, pp. 45-78.
- ENNALS, Peter et Deryck HOLDSWORTH, « Vernacular Architecture and the Cultural Landscape of the Maritime Provinces — A Reconnaissance », *Acadiensis*, vol. 10, n. 2, 1981, pp. 86-106.
- GLASSIE, Henry, *Vernacular architecture*, Philadelphia, Indiana University Press, coll. « Material Culture », 2000, 197 p.
- HAN, John, « Milton-Park as Found », *Revue Captures*, dossier Contrepoint, mai 2020. En ligne. <<https://revuecaptures.org/contrepoint/milton-park-found>>. Consulté le 5 décembre 2023.
- HEATH, Kingston, « False-Front Architecture on Montana's Urban Frontier », *Perspectives in Vernacular Architecture*, vol. 3, 1989, pp. 199-213.
- HEATH, Kingston, « Striving for Permanence on the Western Frontier: Vernacular Architecture as Cultural Informant in Southwestern Montana », Thèse de doctorat, Brown University, 1985, 390 p.
- HUBKA, Thomas, « Just Folks Designing: Vernacular Designers and the Generation of Form », *JAE*, vol. 32, n. 3, 1979, pp. 27-29.
- HUBKA, Thomas C., *Houses without names: architectural nomenclature and the classification of America's common houses*, Knoxville, University of Tennessee Press, coll. « Vernacular architecture studies », 2013, 112 p.
- ISHAM, Norman Morrison et Albert F. BROWN, *Early Rhode Island houses: an historical and architectural study*, Providence (RI), Preston & Rounds, 1895, 100 p.
- JACK, Meghann E., « An Architecture of Closeness: The Ross Family Double Farmhouse in St. Mary's, Nova Scotia », *Material Culture Review / Revue de la culture matérielle*, vol. 90-91, 2019, pp. 59-89.
- JAMES-CHAKRABORTY, Kathleen, « Beyond Postcolonialism: New Directions for the History of Nonwestern Architecture », *Frontiers of Architectural Research*, vol. 3, n. 1, 5 mars 2014, pp. 1-9.
- JAKLE, John A. et al., *Common houses in America's small towns: the Atlantic Seaboard to the Mississippi Valley*, Athens (GA), University of Georgia Press, 1989, 238 p.
- KNIFFEN, Fred, « Folk Housing: Key to Diffusion », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 55, n. 4, 1965, pp. 549-577.

- KNIFFEN, Fred et Henry GLASSIE, « Building in Wood in the Eastern United States: A Time-Place Perspective », *Geographical Review*, vol. 56, n. 1, 1966, pp. 40-66.
- LEHR, John C., « The Landscape of Ukrainian Settlement in the Canadian West », *Great Plains Quarterly*, vol. 2, n. 2, 1982, pp. 94-105.
- LONGSTRETH, Richard, « Compositional Types in American Commercial Architecture », *Perspectives in Vernacular Architecture*, vol. 2, 1986, pp. 12-23.
- LOPEZ, Sarah, « Ethnographie de l'espace bâti », Dossier *Trajets et transferts*, Centre Canadien d'architecture, novembre 2020. En ligne. <<https://www.cca.qc.ca/fr/articles/issues/5/trajets-et-transferts/76048/ethnographies-de-lespace-bati>>. Consulté le 9 mai 2024.
- LUNA, Otto et Ivo VAN DER GRAAF, « 3D Technologies in the Art History Classroom », *Cultural Heritage*, 27 janvier 2021, 1 p.
- MEINIG, Donald William (dir.), *The interpretation of ordinary landscapes: geographical essays*, New York, Oxford University Press, 1979, 255 p.
- MELLIN, Robert, *Tilting: house launching, slide hauling, potato trenching, and other tales from a Newfoundland fishing village*, New York, Princeton Architectural Press, 2003, 243 p.
- MILLS, David Boyd, *The evolution of folk house forms on Trinity Bay, Newfoundland*, master, Memorial University of Newfoundland, 1975, 177 p.
- RUDOFISKY, Bernard, *Architecture without architects: a short introduction to non- pedigreed architecture*, Garden city, N.Y., Doubleday, 1964, 157 p.
- SCHOENAUER, Norbert, *Introduction to contemporary indigenous housing*, Montreal, Reporter Books, 1973, 133 p.
- UPTON, Dell, « Ordinary Buildings: A Bibliographical Essay on American Vernacular Architecture », *American Studies International*, vol. 19, n. 2, 1981, pp. 57-75.
- UPTON, Dell, « The Power of Things: Recent Studies in American Vernacular Architecture », *American Quarterly*, vol. 35, n. 3, 1983, pp. 262-279.
- UPTON, Dell, « The Tradition of Change », *Traditional Dwellings and Settlements Review*, vol. 5, n. 1, 1993, pp. 9-15.
- VALEN, Dustin, « This House Was Built by Newfoundlanders : Race, Reconstruction, and Self-Reliant Landscapes in Southern Newfoundland », *Buildings & Landscapes: Journal of the Vernacular Architecture Forum*, vol. 28, n. 1, 2021, pp. 84-108.
- WELLS, Camille, « Old Claims and New Demands: Vernacular Architecture Studies Today », *Perspectives in Vernacular Architecture*, vol. 2, 1986, pp. 1-10.

WEST, Elliott, *The saloon on the Rocky Mountain mining frontier*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1979, 234 p.

WETHERELL, Donald Grant, *Homes in Alberta: building, trends, and design, 1870-1967*, Edmonton, University of Alberta Press, 1991, 394 p.

Histoire de la Beauce

ABBOTT, Frank Albert, *The body or the soul?: religion and culture in a Quebec parish, St-Joseph-de-Beauce, 1736-1901*, Montreal, McGill-Queen's University Press, coll.« McGill-Queen's studies in the history of religion », n. 76, 2016, 356 p.

BEAUPRÉ, Marie et Guy MASSICOTTE, *Édouard Lacroix: pionnier de l'entrepreneurship beauceron*, Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1989, 260 p.

BÉLANGER, France, *La Beauce et les Beaucerons: portraits d'une région, 1737-1987*, Saint-Joseph-de-Beauce, Société du patrimoine des Beaucerons, 1990, 381 p.

BERNARD, Jacques, *La Beauce-Etchemin-Amiante*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 184 p.

BLAIS, Thérèse et Marie-Paule ROY, *Centenaire de St-Ludger de Beauce, 1892-1992: nos pas dans leurs pas!*, Québec, s.é., 1992, 488 p.

BOLDUC, Robert et Jean-Guy PAQUET, *La Grande Coudée, 1882-1982*, Québec, R. Bolduc, 1982, 468 p.

BOULANGER, Denyse, *Saint-Côme de Kennebec*, Société historique de Saint-Côme de Kennebec et de Linière, 1990, 606 p.

BRETON, Jean-René, « Le façonnement d'un paysage », *Continuité*, n. 35, 1987, pp. 23-27.

BRETON, Jean-René et Andrée. RAICHE-DUSSAULT, *Bibliographie de Beauce-Etchemin*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Documents de recherche », 1993, 195 p.

CARRIER, Daniel, « La maison beauceronne », *Continuité*, n. 35, 1987, pp. 28-31.

CARRIER, Daniel, « L'aventure beauceronne: territoire, peuplement et économie », *Cap-aux-Diamants: la revue d'histoire du Québec*, vol. 3, n. 3, 1987, pp. 17-20.

CARRIER, Daniel *et al.*, *Imprévisible Chaudière*, Saint-Joseph-de-Beauce, Québec, Société du patrimoine des Beaucerons, 1991, 28 p.

CARRIER, Mario, « Structuration sociale d'un système industriel de PME: le cas de la région de Saint-Georges-de-Beauce », Thèse de doctorat, Université Laval, 1991, 369 p.

CHAPMAN, William, *Mines d'Or de la Beauce*, Lévis, Mercier et Cie éditeurs, 1881, 68 p.

- CLOUTIER-TURCOTTE, Alexina *et al.*, *Cent ans d'histoire et plus à Saint-Odilon de Cranbourne*, Québec, éditeur non identifié, 1983, 598 p.
- Club Mariverain de généalogie, *Nos maisons disparues se racontent: Sainte-Marie avril 2019*, Sainte-Marie, Réal Giguère, 2022, 418 p.
- Comité du 250^e de Saint-Joseph, *Saint-Joseph de Beauce, 1737-1987: 250 ans d'histoire et d'avenir*, Saint-Joseph de Beauce, 1987, 260 p.
- Comité de l'album-souvenir du centenaire de Vallée-Jonction, *Un train, une gare, un village...*, Vallée- Jonction, s.é., 1998, 721 p.
- Comité de l'album-souvenir, *Tring-Jonction, Beauce, 1918-1993*, Sherbrooke, Québec, Éditions L. Bilodeau, coll. « Collection ELB », 1993, 367 p.
- Comité de l'album-souvenir, *Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, 1945-1995*, Sherbrooke, Québec, Éditions Louis Bilodeau & fils, coll. « Albums souvenirs québécois », 1994, 435 p.
- Comité du livre souvenir du 175^e anniversaire de Saint-Isidore, *Saint-Isidore: l'histoire se continue, 1979-2004*, Saint-Isidore, s.é. 2004, 608 p.
- Comité Patrimoine action de Beauceville *Beauceville, Ire ville en Beauce: 100^e anniversaire de vie urbaine, 1904-2004*, Beauceville, 2004, 751 p.
- Corporation du centenaire de Saint-Maxime-de-Scott, *Cette histoire est la nôtre--: Scott, 100 ans : Saint-Maxime-de-Scott, 1895-1995*, Scott, s.é., 1996, 647 p.
- COURVILLE, Serge, POULIN, Pierre C. et Barry RODRIGUE, *Histoire de Beauce-Etchemin-Amiante*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, « Collection Les régions du Québec », n° 16, 2003, 1047 p.
- DEMERS, Benjamin, *Notes sur la paroisse de St-François de la Beauce*, Québec, Imprimerie C. Darveau, 1891, 151 p.
- DROUIN, François, *Sainte-Marie de Beauce: mon histoire*, Sainte-Marie-de-Beauce, s.é., 1994, 237 p.
- DUPONT, Jean-Claude, *Le légendaire de la Beauce*, Montréal, Leméac, 1978, 197 p.
- DUPUIS, Jean-Pierre, « Quand le train s'arrêtait à Saint-Éphrem-de-Beauce », *Rail Québec*, n. 125, octobre 2019, pp. 16-19.
- DUVAL, Raymond, *Saint-Victor, 1852-2002 : 150 ans de fierté*, Saint-Victor : Trajectoire 150, Comité du volume, 2001, 736 p.
- Fabrique de la paroisse de Saint-Hilaire-de-Dorset, *Saint-Hilaire-de-Dorset (1914-2014): dans un écrin de verdure*, Saint-Honoré-de-Shenley, s.é., 2014, 280 p.

- FERRON, Madeleine et Robert CLICHE, *Les Beaucerons, ces insoumis: suivi de Quand le peuple fait la loi*, LaSalle, Hurtubise HMH, 1982, 370 p.
- GAGNÉ-GILBERT, Carmen, *De Metgermette à Saint-Zacharie: centenaire St-Zacharie, Beauce-Sud, 1881-1981*, Québec, s.é., 1981, 618 p.
- GARANT, André, *La barre du jour: des pionniers de Saint-François-de-Beauce, 1737-1791*, Beauceville, Comité culturel et patrimonial de Beauceville, 2011, 95 p.
- GARANT, André, *Saint-Benoît-Labre de la Haute-Beauce, 1893-1993*, Saint-georges, s.é., 1991, 544 p.
- GONTHIER, Sylvain, *La ruée vers l'or de la Beauce: 1840-1887: activité minière et propriété foncière de la rivière Gilbert*, Université Laval, 2004, 154 p.
- LAFLAMME, Michel et al., *Le Journal de la station Saint-Georges*, Saint-Georges, s.n., 2021, 53 p.
- LAROSE, Yvon, « Le 19e siècle beauceron: une aventure américaine », *Fil, Le journal de la communauté universitaire*, 30 août 2001, Université Laval. En ligne. < <https://archives.nouvelles.ulaval.ca/Au.fil.des.evenements/2001/08.30/beauce.html> >. Consulté le 19 juillet 2022.
- LESSARD, Rénaud et Pierre C. POULIN, *La Beauce, un esprit de famille*, Québec, Éditions GID, coll. « 100 ans noir sur blanc », 2008, 205 p.
- LORENT, Maurice, *Le parler populaire de la Beauce: langue et patrimoine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2021, 231 p.
- MATHIEU, Hermann, *Notes historiques sur la paroisse de St-Éphrem de Beauce et le canton de Tring*, Québec, s.é., 1981, 310 p.
- MORIN, Pierre, *Chroniques de Saint-Georges: en photos*, Saint-Georges, Société historique Sartigan, 2022, 539 p.
- Office de recherches économiques, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles, 1941, comté municipal de Beauce*, Québec, Ministère des affaires municipales, de l'industrie et du commerce, 1942, 244 p.
- PELCHAT, Auguste, *Un Souvenir pour l'avenir, Saint-Gédéon de Beauce, 1890-1990*, Saint-Gédéon-de-Beauce, Centenaire Saint-Gédéon-de-Beauce, 1990, 585 p.
- POISSANT, Céline et Ryna VIGNEAULT, *Une Paroisse de souche acadienne: Saint-Théophile*, Québec, s.é., 1986, 443 p.
- POULIN, Pierre C., *Paysages, territorialités et représentations, à la recherche de l'identité régionale beauceronne*, Thèse, Québec, Université Laval, 2000, 321 p.
- PROVOST, Honorius, *Chaudière Kennebec: grand chemin séculaire*, Québec, 1974, 415 p.

S.a., *Historique de St-Honoré de Shenley 1873-1973: labeur et foi*, 1973, s.l., s.é., 88 p.

SAINT-PIERRE, André, *Paroisse Sainte-Martine, 1903-2003: Courcelles*, Sherbrooke, Québec, Éditions L. Bilodeau et fils, coll. « Collection ELB », 2002, 768 p.

SENÉCAL, Louise et Lorraine POULIN FLUET, *Désir de se raconter*, Saint-Victor, Société du patrimoine de Saint-Victor-de-Beauce, 1999, 679 p.

Histoire de l'architecture canadienne

ADAMS, Annmarie, « The Monumental and the Mundane: Architectural History in Canada », *Acadiensis*, vol. 30, n. 2, 2001, pp. 149-159.

CHARNEY, Melvin, « *Pour une définition de l'architecture au Québec* » et autres essais de Melvin Charney (dir. Louis Martin), Montreal, Potential Architecture Books, 2018, 271 p.

CHARNEY, Melvin, *Melvin Charney: œuvres 1970-1979*, Québec, Ministère des Affaires Culturelles, 1979, 64 p.

ENNALS, Peter et Deryck HOLDSWORTH, *Homeplace: The Making of the Canadian Dwelling Over Three Centuries*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, 305 p.

GOWANS, Alan, *Building Canada: an architectural history of Canadian life*, Toronto, Oxford University Press, 1966, 412 p.

KALMAN, Harold, *A history of Canadian architecture*, Toronto, Oxford University Press, 1994, 933 p.

LAFRAMBOISE, Yves, *La maison au Québec: de la colonie française au XXe siècle*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2001, 363 p.

LEGAULT, Réjean, « Pour une définition de l'architecture... », *Architecture et modernité: histoire et enjeux actuels*, Montréal, Trames, 2004, pp. 25-52.

LESSARD, Michel et Huguette MARQUIS, *Encyclopédie de la maison québécoise*, Montréal, Les Éditions de l'homme, coll.« Encyclopédie de l'homme », n° 4, 1972, 727 p.

LESSARD, Michel, « L'art du trompe-l'œil : le phénomène de la fausse façade », *Cap-aux-Diamants*, vol. 3, n.2, 1987, pp. 37-40.

LISCOMBE Rhodri Windsor (éd.), *Architecture and the Canadian fabric*, Vancouver, UBC Press, 514 p.

MARTIN, Paul-Louis, *À la façon du temps présent: trois siècles d'architecture populaire au Québec*, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Géographie historique », 1999, 378 p.

MORISSET, Lucie et Luc NOPPEN, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire : la naissance d'un nouveau type », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 48, n. 133, 2004, pp. 7-32.

RITCHIE, Thomas, *Canada builds: 1867-1967*, Toronto, University of Toronto Press, 1967, 406 p.

WILLIAMS, Ron, *Architecture de paysage du Canada*, Montréal, Québec, Les Presses de l'Université de Montréal, 2014, 664 p.

Études québécoises

ALLEN, James P., « Migration Fields of French Canadian Immigrants to Southern Maine », *Geographical Review*, vol. 62, n. 3, 1972, pp. 366-383.

BOOTH, John Derek, *Railways of southern Quebec vol. 1*, Toronto, Canada, Railfare Enterprises, coll. « A Railfare Book », 1982, 160 p.

BOUCHARD, Gérard et al., *La Construction d'une culture: le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1993, 445 p.

DOUCET, Sophie et Karine HÉBERT, « L'histoire du féminisme au Canada et au Québec : bibliographie sélective », *Mens : revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 2, n. 1, 2001, pp. 125-144.

FERLAND, Yaïves, « Synthèse : caractérisation de territorialités émergentes », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 50, n. 141, 2006, pp. 489-498.

GIROUX, Dalie, *L'œil du maître: figures de l'imaginaire colonial québécois*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2020, 183 p.

HARVEY, Fernand, *La région culturelle: problématique interdisciplinaire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 231 p.

LAMARRE, Jean, *Les Canadiens français du Michigan: leur contribution dans le développement de la vallée de la Saginaw et de la péninsule de Keweenaw, 1840-1914*, Québec, Septentrion, 2000, 224 p.

LAMBERT, Maude-Emmanuelle, « À travers le pare-brise : la création des territoires touristiques à l'ère de l'automobile (Québec et Ontario, 1920-1967) », Thèse de doctorat, Université de Montréal, 2013, 358 p.

LAMONDE, Yvan, « Américanité et américanisation. Essai de mise au point », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n. 2, 2004, pp. 21-29.

LAMONDE, Yvan et Gérard BOUCHARD, *Québécois et Américains: la culture québécoise au XIXe et XXe siècles*, Montréal, Fides, 421 p.

PAGÉ, Sylvain, « Le blocus continental (1806-1814): son impact sur le Canada », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n. 81, 2005, pp. 18-21.

Paysages du mouvement / paysages en mouvement: trajectoires, perspectives et panoramas, Montréal, Éditions Histoire Québec, 2021, 244 p.

ROBY, Yves, « Les grandes migrations (1860-1920) », dans *La francophonie nord-américaine*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, coll. « Atlas historique du Québec », pp. 107-206.

SANGUIN, André-Louis, « La frontière Québec-Maine : quelques aspects limologiques et socio-économiques », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 18, n. 43, 1974, pp. 159-185.

Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines, « Québec Central Railway », *Le bercail*, vol. 11, n.1, avril 2002, 79 p.

Études typologiques

CROIZÉ, Jean-Claude *et al.*, *Recherches sur la typologie et les types architecturaux: actes de la table ronde internationale*, Paris, L'Harmattan, 1991, 367 p.

GUINDANI, Silvio et Ulrich DOEPPER, *Architecture vernaculaire: territoire, habitat et activités productives*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Collection Architecture », 1990, 218 p.

LAMUNIÈRE, Jean-Marc, « Le classement typologique en architecture », *Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat*, vol. 61, n. 4, 1998, pp. 6-11.

MONEO, Rafael, « On Typology », *Oppositions: A Journal for Ideas and Criticism in Architecture*, n. 13, 1978, pp. 22-45.

ORNELAS, Wendy, « Type, Memory, and Meaningful Form », *Oz*, vol. 12, n. 1, 1 janvier 1990, pp.18-21.

VENTURI, Robert *et al.*, *Learning from Las Vegas*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 1977, 192 p.

Histoire de la charpente à claire-voie

BOORSTIN, Daniel J., « The Balloon Frame House », dans *The Americans: The National Experience*, New York, Vintage Books, 1967, pp. 148-151.

- BRUCE, Iain, « Viewpoint: The Balloon Frame, George Snow, Augustine Taylor, and All That: A View from Abroad », *Buildings & Landscapes: Journal of the Vernacular Architecture Forum*, vol. 16, n. 1, 2009, pp. 1-8.
- CLAVAL, Paul, « Le balloon frame et la maison américaine », *La Géographie*, vol. 1587, n. 4, 2022, pp. 32-37.
- FAIR, Albert, *Practical house framing: a simple explanation of the best methods of laying out and erecting balloon and braced frames*, New York, Industrial Book Company, 1909, 108 p.
- GIEDION, Sigfried, *Space, Time and Architecture: The Growth of a New Tradition*, Cambridge, Harvard University Press, 1967, 897 p.
- HODGSON, Fred T., *Light and heavy timber framing made easy: balloon framing, mixed framing, heavy timber framing, houses, factories, bridges, barns, rinks, timber-roofs, and all other kinds of timber buildings*, Chicago, Frederick J. Drake and Co., 1909, 420 p.
- JELLEY, Gordon A., *The balloon frame*, Ann Arbor, University of Michigan Research Press, 1985, 69 p.
- JENNINGS, Jan, « Cheap and Tasteful Dwellings in Popular Architecture », *Perspectives in Vernacular Architecture*, vol. 5, 1995, pp. 133-151.
- JENSEN, Robert, « Board and Batten Siding and the Balloon Frame: Their Incompatibility in the Nineteenth Century », *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. 30, n. 1, 1971, pp. 40-50.
- KOUWENHOVEN, John Atlee, *Made in America: the arts in modern civilization*, New York, Octagon Books, 1975, 303 p.
- MAGINNIS, Owen B., *How to frame a house, or Balloon and roof framing*, New York, 1896, 47 p.
- PETERSON, Fred W., *Homes in the Heartland: balloon frame farmhouses of the upper Midwest, 1850-1920*, Lawrence, University Press of Kansas, 1992, 320 p.
- PETERSON, Fred W., « Anglo-American Wooden Frame Farmhouses in the Midwest, 1830-1900: Origins of Balloon Frame Construction », *Perspectives in Vernacular Architecture*, vol. 8, 2000, pp. 3-16.
- REIFF, Daniel D., *Houses from books: treatises, pattern books, and catalogs in American architecture, 1738-1950: a history and guide*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2000, 442 p.
- S.a., *Industrial Chicago: The building interests*, Goodspeed Publishing Company, 1891, 1018 p.
- SPRAGUE, Paul, E. « Chicago Balloon Frame », dans *The Technology of Historic American Buildings: Studies of The Materials, Craft Processes, and The Mechanization of Building Construction*, H.W. Jandl (ed.), Washington, Foundation for Preservation Technology, pp. 35-62.

STEVENSON, Katherine H. et H. Ward JANDL, *Houses by mail: a guide to houses from Sears, Roebuck and Company*, Washington, Preservation Press, 1986, 365 p.

TURAN, Mete, « Reconstruction the Balloon Frame: A Study in History of Architectonics », *METU Journal of the Faculty of Architecture*, vol. 2, n. 26, 2009, pp. 175-209.

WOODWARD, George Evertson, *Woodward's Country Homes*, New York, Geo. E. & F. W. Woodward, 1866, 176 p.

Domaine constructif

AUGER, Jules et Nicholas ROQUET, *Mémoire de bâtisseurs du Québec: répertoire illustré de systèmes de construction du 18e siècle à nos jours*, Montréal, Méridien, 1998, 155 p.

BADGER, Daniel D, *Illustrations of iron architecture, made by the Architectural Iron Works of the city of New York*, New York, Baker & Godwin, 1865, 250 p.

CARVAIS, Robert, « Plaidoyer pour une histoire humaine et sociale de la construction », dans *L'Histoire de la construction / Construction History. Tome II*, Paris, Classiques Garnier, 2018, pp. 1051-1073.

CLAYTON, Maurice J., *Canadian housing in wood: an historical perspective*, Ottawa, Canada Mortgage and Housing Corporation, 1990, 138 p.

CONDIT, Carl W., *American building: materials and techniques from the first colonial settlements to the present*, Chicago, University of Chicago Press, 1968, 442 p.

DUBOIS, Martin, « La tuile d'amiante-ciment dans les paysages bâtis traditionnels du Québec : une architecture vernaculaire à saveur industrielle », *Journal de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada*, vol. 26, n. 1-2, 2001, pp. 43-50.

ELLIOTT, Cecil D., *Technics and Architecture: The Development of Materials and Systems for Building*, Cambridge, The MIT Press, 1992, 467 p.

FRAMPTON, Kenneth, *Studies in tectonic culture: the poetics of construction in nineteenth and twentieth century architecture*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1995, 430 p.

JACKSON, Mike, *Storefronts on Main Street: An Architectural History*, Illinois Historic Preservation Agency, Division of Preservation Services, 1998, 20 p.

NÈGRE Valérie et Guy LAMBERT, « L'histoire des techniques. Une perspective pour la recherche architecturale ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n. 26-27, 2012, p. 79. En ligne. <<https://journals.openedition.org/crau/546?lang=en>>. Consulté le 4 novembre 2023.

VARIN, François, « La toiture, un trait de personnalité architectural », *Continuité*, n. 63, 1995, pp. 10-12.

Études spécialisées

- ARIAS, Santa, « Rethinking Space: An Outsider's View of the Spatial Turn », *GeoJournal*, vol. 75, n. 1, 2010, pp. 29-41.
- DUNBABIN, John P. D., « 'Red Lines on Maps' Revisited: The Role of Maps in Negotiating and Defending the 1842 Webster-Ashburton Treaty », *Imago Mundi*, vol. 63, n. 1, 11 janvier 2011, pp. 39-61.
- HOSTETTER, Ellen, « Boomtown Landscapes », *Material Culture*, vol. 43, n. 2, 2011, pp. 59-79.
- HOY, Benjamin, *A line of blood and dirt: creating the Canada-United States border across indigenous lands*, New York, Oxford University Press, 2021, 322 p.
- JACOB, Christian, « Spatial turn », dans *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, Open Edition Press, 2014, coll. « Encyclopédie numérique ». En ligne. <<https://books.openedition.org/oep/654?lang=fr#:~:text=Le%20spatial%20turn%20invite%20do nc.r%C3%A9ception%20et%20de%20leur%20circulation>>. Consulté le 10 décembre 2023.
- LATULIPPE, Jean-Guy, « Le traité de réciprocité 1854-1866 », *L'Actualité économique*, vol. 52, n. 4, 1976, pp. 432-458.
- LOWER, Arthur Reginald Marsden, *The North American assault on the Canadian forest; a history of the lumber trade between Canada and the United States*, New York, Greenwood Press, 1968, 424 p.
- LYNCH, Kevin, *The image of the city*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology Press, coll. « Publications of the Joint Center for Urban Studies », 1960, 194p.
- MEIZOZ, Jérôme, *Écrire les mondes vernaculaires: littérature, ethnologie et création sociale*, Rimouski, Tangence éditeur, coll. « Confluences », 2021, 153 p.
- THOMAS, Peter, « Railways », *The Routledge handbook of mobilities*, London, Routledge, Taylor & Francis Group, 2014, pp. 214-224.
- SCHUMACHER, Thomas L., « "Façadism" Returns, or the Advent of the "Duck-orated Shed" », *Journal of Architectural Education*, vol. 63, n. 2, 2010, pp. 128-137.

Rapports en patrimoine

- Bergeron-Gagnon Inc., « Rapport synthèse », *Pré Inventaire du patrimoine bâti*, MRC Beauce-Sartigan, mars 2021, 209 p. En ligne. <https://mrcbeucesartigan.com/wp-content/uploads/2021/11/Inventaire-MRC-Beauce-Sartigan_V.octobre2021.pdf>. Consulté le 25 septembre 2023).

Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain et Musée régional de Vaudreuil-Soulanges, *Types architecturaux résidentiels de la MRC Vaudreuil-Soulanges*, s.d., 41 p. En ligne. <https://www.ville.lescedres.qc.ca/sites/default/files/types_architecturaux_residentiels.pdf>. Consulté le 8 octobre 2023.

Patri-Arch, *Inventaire des maisons de type Boomtown et à toit plat du site patrimonial de l'Île-d'Orléans*, septembre 2017, 51 p. En ligne. <<http://mrc.iledorleans.com/stock/fra/inventaire-des-maisons-de-type-Boomtown.pdf>>. Consulté le 27 juillet 2023.

Patrimoine bâti de la Côte-de-Beaupré, « Boomtown », *Types architecturaux*, s.d. En ligne. <<https://patrimoinecotedebeaupre.com/type-architectural/Boomtown/>>. Consulté le 28 juillet 2023.

Ville de Laval et Patri-Arch, *Inventaire du patrimoine architectural de la Ville de Laval – rapport de synthèse*, janvier 2018. En ligne. <<https://www.laval.ca/histoire-et-patrimoine/Documents/inventaire-batiments-patrimoniaux.pdf>>. Consulté le 23 juillet 2023.

Ville de Québec, *Vernaculaire industriel – Boomtown*, Répertoire du patrimoine bâti, 2022. En ligne. <<https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/bati/thesaurus.aspx?tid=502>> Consulté le 2 juin 2023.

Ville de Rouyn-Noranda, *Étude d'ensemble et inventaire du patrimoine bâti de Rouyn-Noranda*, décembre 2003, 56 p. En ligne. <https://www.rouyn-noranda.ca/storage/app/media/loisirs-et-culture/culture-et-patrimoine/patrimoine-toponymie/Etude_inventaire_patrimoine_bati.pdf>. Consulté le 10 décembre 2023.

Ville de Saint-Lambert, « La maison Boomtown à fausse mansarde », *Richesse du patrimoine bâti*, s.d. En ligne. <<https://www.saint-lambert.ca/fr/richeesse-du-patrimoine-bati>>. Consulté le 26 juillet 2023

Ville de Trois-Rivières, « Boomtown », *Patrimoine architectural*, 2 p. En ligne. <<https://www.v3r.net/wp-content/uploads/2021/06/Fiche-complete-Boomtown.pdf>>. Consulté le 10 décembre 2023.